

PAGES
MANQUANTES



PROVINCE DE QUEBEC
(CANADA)

TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du "Guide de Colon" au

MINISTRE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.

Primavera

Voici les premiers jours de printemps et d'ombrage,
Déjà chantent les doux oiseaux;
Et la mélancolie habite le feuillage;
Les vents attiédés soufflent dans le bocage
Et font frissonner les ruisseaux.

Et les concerts légers, que le printemps amène
Avec ses rayons et ses fleurs ;
Les troupeaux mugissants, la verdoyante plaine,
Et les blancs papillons qui respirent l'haleine
Des violettes tout en pleurs ;



PRIMAVERA

Et l'air nouveau, chargé de parfums et de vie,
L'azur où luit le soleil d'or,
Réveillant de l'hiver la campagne ravie,
C'est toute une prière où le ciel nous convie
A nous sentir jeunes encor.

Entends les mille voix de la nature immense ;
Elles nous parlent tour à tour.
Ma belle, on les comprend souvent sans qu'on y pense ;
Le rayon nous dit : "Dieu!", la nature : "Espérance!"
La violette dit : "Amour!"

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. 2. No 4. Montreal, Avril 1909

Académie Canadienne

B IEN juste au moment où le Dr Choquette attachait un très bruyant grelot à la question de doter le Canada français d'une Académie homogène, calquée sur celle de France, M. Albert Thomas, de Liège, écrivait aux *Annales*, de Paris :

"Rousseau, qui était Suisse; le prince de Ligne, qui était Belge; Frédéric le Grand et Grimm, qui étaient Allemands; l'abbé Galiani, qui était Italien; tous ces écrivains, et de très grands, n'auraient pu devenir membres de la grande Académie française.

"Et ceux qui sont encore moins étrangers: les Suisses, les Belges, les Lorrains, les Canadiens?

"Quelle gloire pour la plus grande France dans le monde, le jour où l'Académie française pourrait nommer quelques membres étrangers à des fauteuils supplémentaires! les recevoir, les haranguer comme membres de la grande famille qui s'exprime en français! définir nettement leur talent ou leur génie et le rendre visible pour tous!

Les *Annales* firent ce seul commentaire:

"Cette idée n'est pas nouvelle. Il y a quelques mois, le Bonhomme Chrysale la sug-

gèrait aux Quarante... Mais ces messieurs ne sont jamais pressés. Ils réfléchiront..."

Là-bas, les Quarante ne sont pas pressés, mais il y a cet avantage: ils existent; ils sont des arbitres tangibles, organisés, ayant le pouvoir de *faire*. Ici, il faut créer plus que de toutes pièces notre Académie: il faudra même en créer les créateurs.

On trouvera bien quarante écrivains ou savants canadiens-français susceptibles de composer une Académie décente. (L'autre Académie a bien compté, depuis sa fondation, pour le moins un tiers de ses membres qui n'était que de la camelote.) La difficulté réelle est donc dans le choix de l'aréopage qui nommera les premiers académiciens. Notre population n'a pas assez de culture pour que l'on puisse recourir au plébiscite. Et, d'ailleurs, ce plébiscite serait infirmé par des influences déjà assez malfaisantes.

Reste le gouvernement, lequel, j'en suis sûr, ne verra jamais avec un enthousiasme délirant approcher cette tâche délicate. Il devra, le cas échéant, s'armer de philosophie et se cuirasser à l'avance, en se pénétrant bien de la conviction que, quel que soit le choix de ses Quarante, ce choix ne plaira guère qu'aux élus.

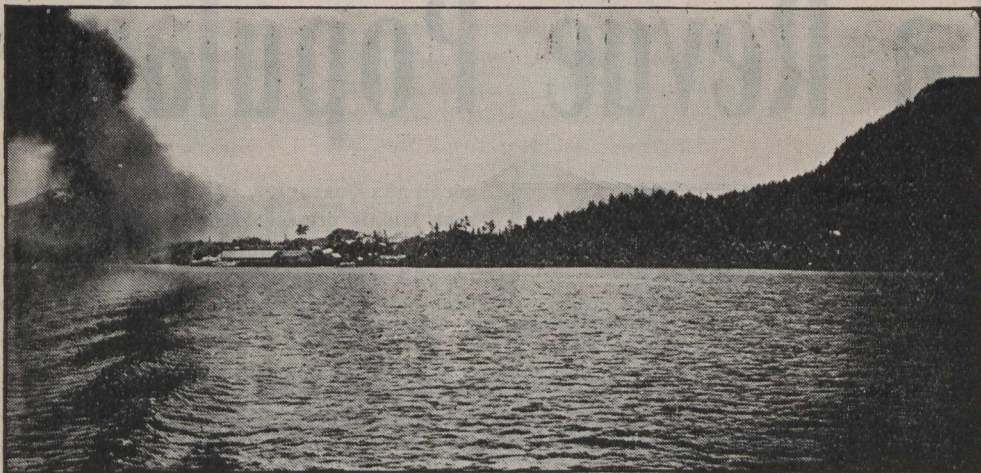
* * *

Je crois que l'idée du Dr Choquette aurait eu chance d'un meilleur accueil et d'une réalisation bien moins problématique, s'il n'avait pas parlé d'Académie, de Quarante, d'Immortels, de tout le fourniment.

Vous verrez des gens toujours disposés à accepter les choses les plus inacceptables, pourvu que le vrai nom ne soit pas de la partie. Il y a là un cas de phobie bien connu et bien caractérisé.

N'importe! le Dr Choquette aura attaché une clochette—clochette qui grandira peut-être au point de devenir comme la coupole d'une future académie, une fois le battant arraché ou usé.

D'ARGENSON.



Sur le Grand - Tronc - Pacifique

La Layette d'Une Ville

Par PIERRE VOYER

IL Y A quelques années, les spécialistes qui ont le souci du sort des races, au double point de vue du nombre et de la qualité, ont systématisé leurs procédés, les réduisant en science parfaitement régulière et à laquelle ils ont donné le nom de Puériculture—la science de l'élevage des enfants.

Et voici qu'en ces derniers temps nous est né un autre art, une autre science pour laquelle j'inventerai cette appellation qui me paraît juste: la Citiculture.

Autrefois la naissance et la confection d'une ville étaient laissées, en parties égales, au hasard et au caprice de ses habitants; il n'en est plus ainsi, du moins dans la plupart des cas. Aux portes de Montréal et de Québec, par exemple, nous voyons la citiculture en pleine pratique. Après l'achat d'un territoire et le cadastrage des lots, des experts préparent la layette de la ville future, réglant tout, établissant de véritables règlements somptuaires, et nul n'aura droit de s'y établir s'il n'obéit à ces règlements. La beauté, le confort, la sécurité hygiénique sont assurés *ab ovo*. Quoi de plus sage?

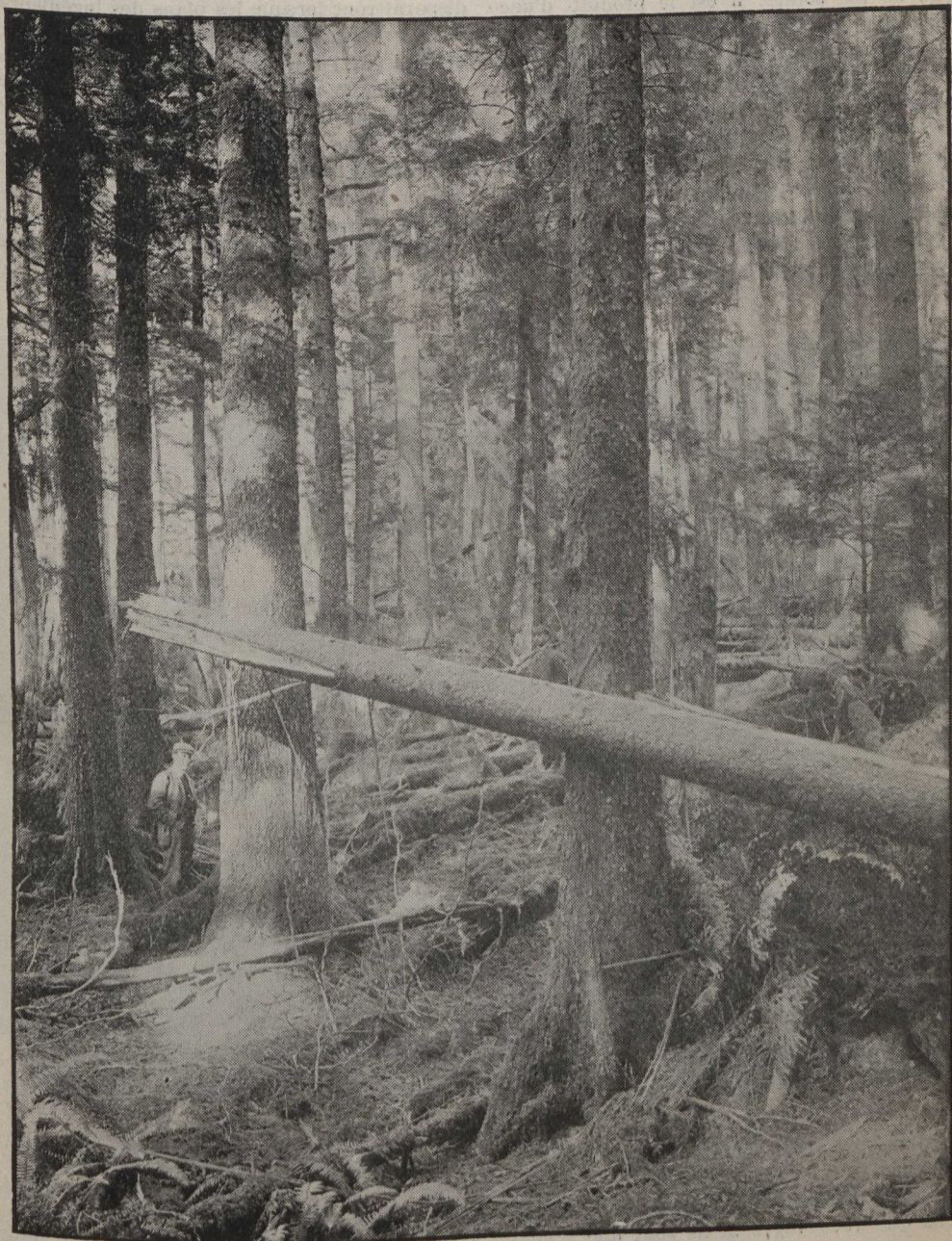
On a bien du mal à refaire une ville mal

commencée, aux rues tortueuses et étroites, veuve de squares parce qu'ils ne furent pas prévus, loin des prises d'eau saine, peut-être assise sur un mauvais fond, ce qui est une source d'ennuis de toute sorte, tel le cas de Macleod, Alberta, qu'on venait de *déménager* pour la deuxième fois quand je le vis en 1885.

Il n'en sera pas ainsi pour Prince Rupert, terminus occidental choisi, après de longues et patientes études, par les autorités du nouveau transcontinental, le Grand-Tronc-Pacifique. Leur grande préoccupation fut naturellement de placer cette ville-terminus devant un port suffisamment grand, profond et abrité pour répondre aux besoins des paquebots et autres vaisseaux qui en seront les clients assurés.

Restaient ensuite les questions du fond terrien, de la salubrité, de l'esthétique. Le fond préoccupa assez peu ces autorités, puisque, avec le concours de l'art et des millions, on peut solidifier et assainir des marais, fussent-ils ceux du bord du Tibre. Mais n'ayons pas trop d'appréhension à ce sujet, un expert nous dit:

Sur le Grand-Tronc-Pacifique



Ce qu'était le site choisi pour Prince Rupert

“Le sol de Prince Rupert repose sur un fond de roc solide; il est le produit d’une végétation accumulée depuis des siècles et quelque peu humide. Plusieurs des bâtiments temporaires sont construits sur pilotis et offrent un aspect des plus curieux.”

Vous voyez, à la page précédente, la photographie de ce site à l’état vierge. Les autres gravures vous initient aux progrès des travaux préliminaires, à la préparation de la layette. Ces gravures, la plupart inédites, et venant de source officielle, n’ont pas besoin

temporaires qui s’y trouvent actuellement disparaîtront lorsque les plans des ingénieurs seront prêts à être exécutés. Prince Rupert ne sera pas l’une de ces villes tracées comme un damier. A mon avis, ceci est un point important, car une ville tracée au “cordeau” ne peut rien avoir de pittoresque. Ceux qui connaissent Détroit savent quel spectacle monotone offre ces cités rectangulaires. La ville de Prince Rupert sera pourvue de boulevards et de parcs nombreux, qui seront une mesure de précaution contre les grands in-



d’explications. Elles parlent par et pour elles-mêmes.

Mais notez bien que toutes les constructions que vous voyez là ne sont que temporaires. Comme nous le disait un journaliste londonien qui en revenait: “Le vrai Prince Rupert n’est pas encore élevé. Jusqu’à ce que le site de la ville soit concédé—probablement au mois de mai—les édifices permanents ne seront pas érigés. Toutes les constructions

cendies. Elle sera sillonnée de larges avenues et de collines bordées de blancs édifices. Ce ne sera pas l’une de ces villes lourdes et décoratives, où l’on ne peut trouver un endroit isolé et pittoresque où se retirer loin des regards indiscrets. Je suis monté sur l’une des collines — probablement celle désignée sous le nom d’Acropolis sur le plan—d’où la vue s’étend sur le havre et offre un coup d’oeil ravissant. On peut à peine croire

qu'il y a trois ans, le site de cette future grande cité n'était encore que la forêt vierge."

* * *

Et le port? Voici ce qu'en disait en janvier dernier M. E. B. Osborn, commissaire, venu de Londres pour renseigner les capitalistes anglais sur la valeur de Prince Rupert au point de vue des placements.

Le hâvre de Prince Rupert, disait-il, est le plus beau que l'on puisse voir au Canada. Il a 16 milles de longueur sur un mille de

bonne et sommaire justice de quelques autres calomnies (vraisemblablement émises par les citoyens de villes que l'apparition d'une pareille rivale énerve et rend imaginatifs) :

"Je crois, disait donc encore M. Osborn, je crois qu'aucune ville naissante de l'Ouest n'a été l'objet de rapports aussi faux que ceux qui ont été répandus au sujet de Prince Rupert. Ainsi, on m'avait prévenu que pour me rendre à cette nouvelle cité, il me faudrait parcourir 70 milles à pied par des chemins impraticables. Un émule d'Ananias



large, et est parfaitement protégé. A marée basse, il y a 30 pieds d'eau près des quais temporaires. En certains quartiers, on a critiqué la nature de l'arrivage au hâvre, mais le capitaine J. F. Parry, du steamer "Egeria," de la marine impériale, a fait justice de ces injustes critiques. "Je dois, dit-il, déclarer que les résultats de mon exploration sont entièrement satisfaisants, en autant qu'il s'agit de l'arrivée par la mer au hâvre de Prince Rupert."

Le même écrivain faisait, en ces termes,

(plus moderne), m'avait raconté que la pluie y tombait le jour et la nuit durant toute l'année. Mais pourquoi répéter ces mensonges? Prince Rupert est situé à la même latitude que Londres, Angleterre, et chacun sait que les ports de la côte Colombienne sont entièrement libres de glace. Quant à la pluie, je puis assurer qu'il n'en tombe pas plus sous le ciel de Prince Rupert qu'à Vancouver durant toute l'année. J'ai séjourné là une semaine durant laquelle nous avons joui d'une belle et douce température."

Et il ajoutait qu'il n'y a aucun doute que Prince Rupert est destiné à devenir un grand port de mer; que ce serait le port le plus rapproché de la mer et la route la plus facile pour le transport du fret, étant 400 milles plus courte que celle de Vancouver et 500 milles plus rapprochée des ports japonais que celle de San Francisco; que, naturellement, Prince Rupert serait le point de distribution pour tous les points nord-est de la Colombie Anglaise—l'une des contrées les plus riches en ressources minérales—du Territoire du Yukon et tout le territoire rive-

la fois larges et précis et pourvoyant également à l'utile et à l'agréable. Cette compagnie a répandu partout une brochure contenant un plan détaillé de la ville et une carte montrant les sites environnants. Elle annonce qu'elle a fait l'acquisition de 24,000 acres de terre pour cette ville et que ceux-ci seront vendus par lots de 2,000 chacun.

Pour la qualité du placement, je laisse de nouveau la parole à M. Osborn :

“Partout dans la région des Montagnes Rocheuses, dit-il, l'intérêt est en éveil et provoque autant d'excitation que la course sur



rain de l'Alaska; qu'il est aussi destiné à devenir le centre d'un commerce de foin considérable, de fabriques de conserves et de toute l'industrie qui se rattache aux pêcheries, dont l'abondance sera une ressource immense dont on n'a pu encore réaliser toute la richesse.

* * *

C'est en mai que la compagnie du Grand-Tronc-Pacifique conviera le public à acheter des lots dans Prince Rupert et à les utiliser en la manière prescrite par les règlements à

Dawson il y a une dizaine d'années. Quiconque achètera là un terrain fera une bonne affaire, s'il n'acquiert pour spéculer. Ceux qui voudraient acheter pour des motifs de spéculation s'exposeraient aux mêmes risques qui se sont produits à Winnipeg en 1881-1882 quoique les chances d'avenir de Prince Rupert soient plus sérieuses que ne l'étaient celles de Winnipeg il y a trente-cinq ans. Je serais heureux que la part du lion dans les richesses qu'amèneront les progrès de Prince Rupert tombât entre les mains des capitalis-

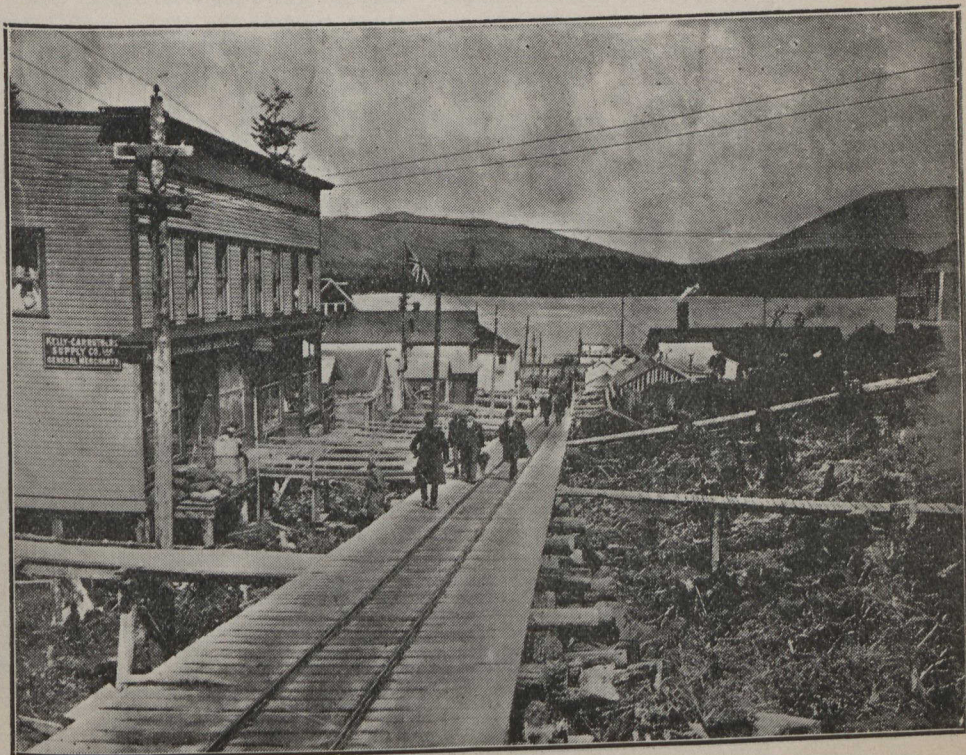
tes anglais et canadiens. Quant aux chances qui attendent là les ouvriers sans capitaux, je n'ose exprimer mon opinion."

* * *

Si j'ai toujours bien garde de faire, ou de dire, ou d'écrire, quoi que ce soit qui puisse priver la province de Québec d'un seul habitant, d'un autre côté mon chauvinisme provincial ne va pas jusqu'à vouloir y retenir, par arguments captieux, des gens qui végè-

L'Ouest n'est pas la province de Québec, mais c'est encore le Canada. Et ce qui y va des nôtres, loin d'être perdu, est comme le germe de futurs groupements qui aideront grandement à maintenir l'influence française dans toute la Confédération.

Déjà nous avons un ministre canadien-français dans Ontario; nous en avons un dans la Saskatchewan. Il y a sérieuse perspective, au moment où j'écris, d'en avoir un dans l'Alberta. Le jour n'est peut être pas éloigné où, de nouveau, nous en aurons un dans le



tent, n'apportent rien à l'oeuvre d'ensemble et paraissent toujours être des étrangers, des transplantés, sur la terre même qui les vit naître.

Certains hommes ont, comme dans le sang, un besoin de se déplacer. Ce besoin qui explique, par exemple, que des québécois ne peuvent vivre et prospérer qu'à Montréal, ou *vice versa*, ce même besoin est plus impératif encore pour d'autres: il leur impose des déplacements plus considérables.

Eh bien! que ceux-là soient dirigés de préférence vers l'Ouest que vers les Etats-Unis.

cabinet manitobain. Du côté de l'Atlantique, les Acadiens font plus que maintenir leur part d'influence.

Donc, dès maintenant, que ceux des nôtres à qui la province natale ne va pas se diriger de préférence vers ces territoires fortunés à qui ne manquait que le grand vivifiant qu'est le chemin de fer. Encore quelque temps, et le Grand-Tronc-Pacifique sillonnera ces territoires, leur donnera du jour au lendemain un décuplement de valeur.

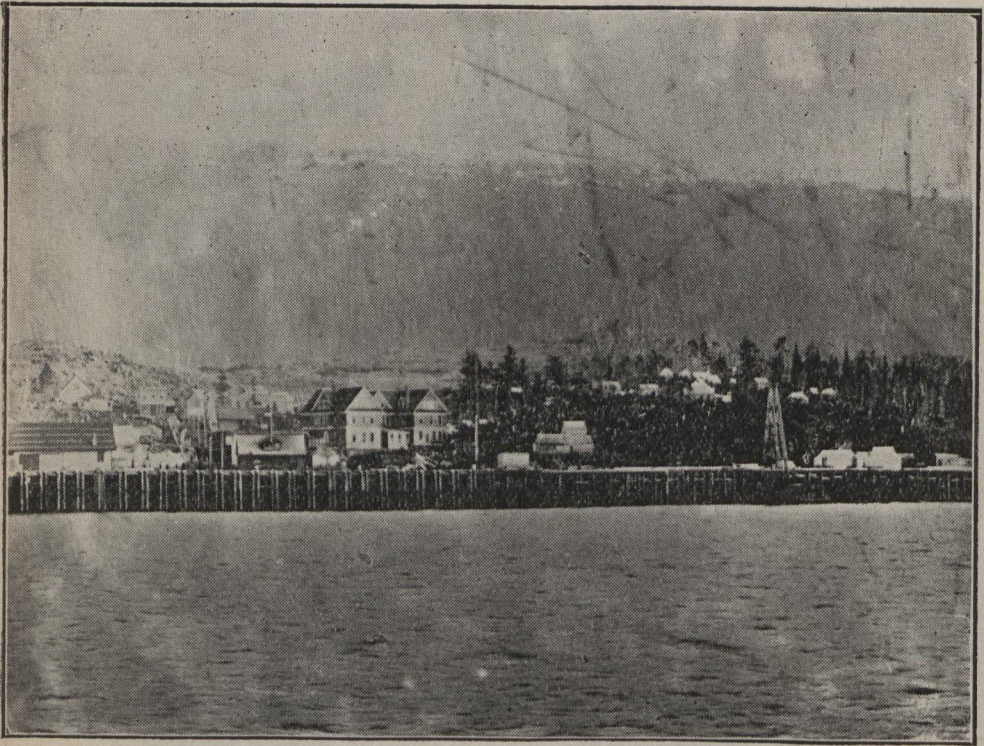
Notre politique de chemin de fer est d'une fécondité sans pareille dans l'histoire. Le rap-

port officiel le plus récent nous apprend que le 30 juin dernier, le nombre total des milles de voie ferrée en opération était de 22,966, avec 4,327 milles en voie de construction. Plus de douze cents milles de nouvelles lignes ont été complétés durant l'exercice. Le nombre des voyageurs transportés a été de 34,044,992, soit une augmentation de 1,907,673, ou 5.96 pour cent, sur 1907. La moyenne du nombre de milles parcouru par chaque voyageur a été de 61 milles, et la moyenne du nombre de voyageurs par train

La superficie de terre prise comme homestead durant le dernier exercice financier a été de 4,867,840 acres, et durant les six dernières années de 28,533,360 acres.

* * *

Tant à titre de Canadiens qu'en qualité d'amateurs du bon et du beau, nous devons rendre grâce à la Compagnie du Grand-Tronc-Pacifique de tenir à ce que Prince Rupert soit une ville où les dons de la nature



a été de 54. Le nombre de tonnes de marchandises transportées a été de 63,071,167, soit une diminution de 794,968, due à la crise universelle. Les recettes brutes des chemins de fer du Canada se sont montées pendant l'exercice à \$146,738,214, soit une augmentation de \$180,089 sur 1907.

La poussée vers l'Ouest est énorme. Durant le dernier exercice financier, 30,424 entrées de homesteads ont été enregistrées. Pendant les cinq années précédentes, 137,922 entrées ont été accordées, soit une moyenne de 29,534 par année.

seront fournis d'un cadre magnifique, où chaque détail est l'objet d'un souci découlant de l'esthétique, du confort ou de l'hygiène. On a ce souci pour la maison moderne bien entendue, pourquoi ne l'aurait-on pas pour une ville moderne bien entendue, laquelle n'est, par définition simple, qu'un assemblage de maisons?

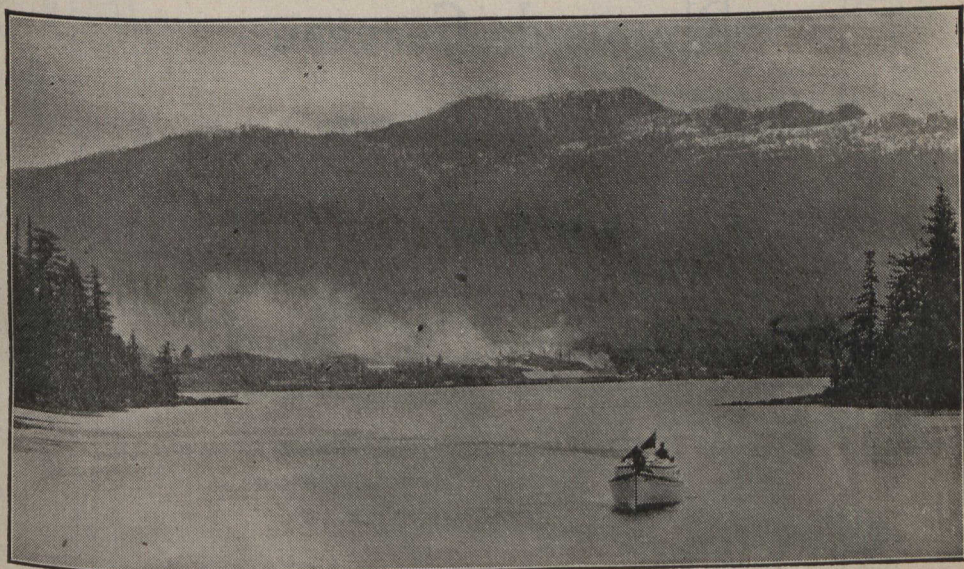
Dans une étude intitulée *Les villes de l'avenir*, je relève ceci: Si on écoute certains architectes, la plupart de nos villes modernes seraient laides, inconfortables, conçues et bâties sans intelligence. Il y a, semble-t-il,

dans ces critiques, une part de vérité. Une rue, dans les grandes villes du monde : New-York, Londres ou Paris est d'une banalité tout à fait navrante. Ce ne sont que maisons de même hauteur, qui ressemblent, tantôt à une caserne, tantôt à une prison. Et toutes ces maisons sont alignées, suivant l'expression d'un architecte, "comme les grenadiers du grand Frédéric". Il faut avouer que ce n'est guère beau ni séduisant.

Comment doit-on construire une ville? M. Camillo Sitte, expert reconnu, a fait réponse. Il vaudrait qu'"on ne fût pas toujours hanté par cette régularité qui devient de la monotonie. Les rues pourraient être formées de

La rue devrait donc être transformée, grâce à une ingénieuse décoration des façades, une conception vivante et gaie des boutiques, une disposition nouvelle des arbres et par la transformation même des réverbères qui pourraient faire épanouir dans l'air des fleurs lumineuses."

Nous n'en demandons pas tant, et nous avons conscience que Prince Rupert répondra substantiellement au desideratum général ; que cette ville-terminus, naissant en 1909, réunira les bons éléments *up to date* suggérés par la science et par le bon goût, et d'observance rendue facile par le concours des capitaux.

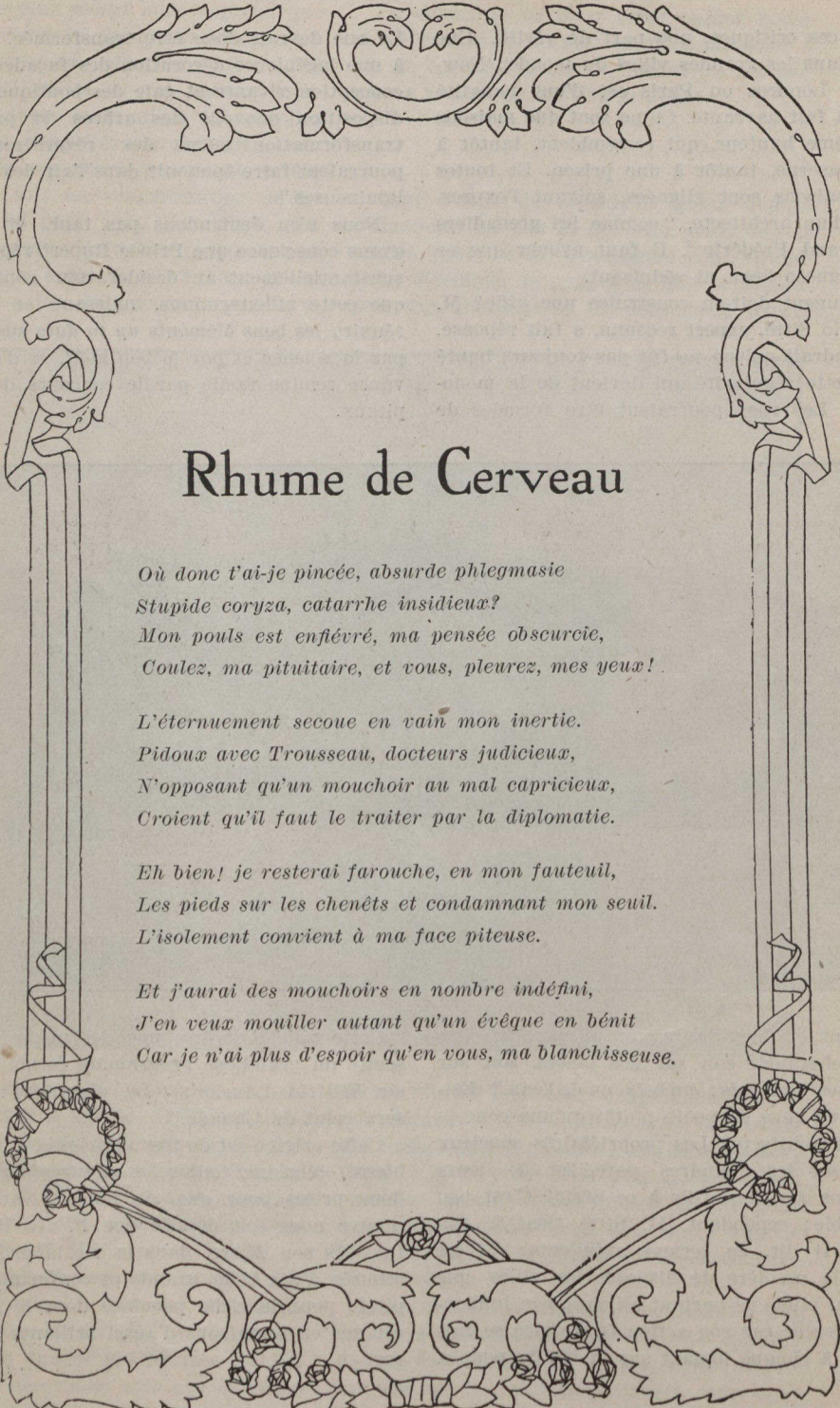


maisons et de villas ayant un jardin; elles déboucheraient soit sur des places, soit sur des sites naturels: un bois ou de l'eau." Est-ce là un rêve de poète plutôt qu'une conception d'architecte? Les propriétaires soucieux d'utiliser les moindres parcelles de leurs terrains accèderont-ils à ce désir? C'est peu probable; cependant, M. Sitte tient à son idée. Il dit, en termes excellents: "C'est dans la manière de disposer les villes que l'art a, plus que partout ailleurs, son influence à exercer car son action éducatrice se fait sentir à chaque instant sur la vie du peuple.

Cette ville doit être une des merveilles à sortir du grandiose programme formulé par sir Wilfrid Laurier: "Le vingtième siècle sera celui du Canada."

Cette origine est de toute noblesse, et la noblesse obligeant, toutes les mesures semblent donc prises pour que, de notre vivant, la preuve nous soit donnée que Prince Rupert fut, dès son départ dans la vie, la promesse assurée d'une belle, grande et confortable capitale pour la riche province dont le germe est mis en terre sous d'aussi brillants auspices.





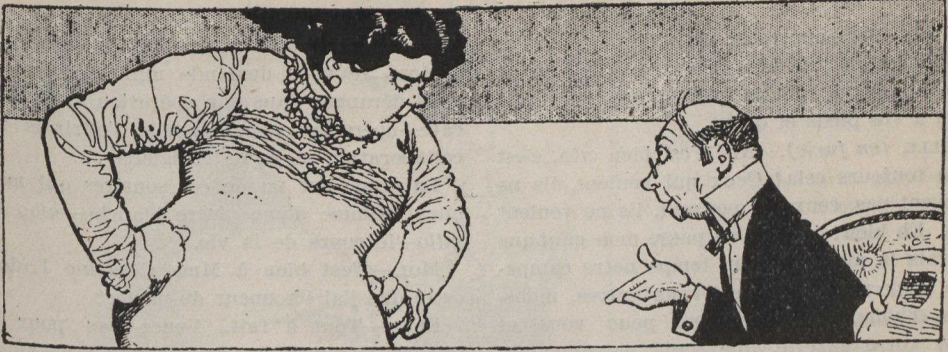
Rhume de Cerveau

*Où donc t'ai-je pincée, absurde phlegmasie
Stupide coryza, catarrhe insidieux?
Mon poulx est enfiévré, ma pensée obscurcie,
Coulez, ma pituitaire, et vous, pleurez, mes yeux!*

*L'éternuement secoue en vain mon inertie.
Pidoux avec Trousseau, docteurs judicieux,
N'opposant qu'un mouchoir au mal capricieux,
Croient qu'il faut le traiter par la diplomatie.*

*Eh bien! je resterai farouche, en mon fauteuil,
Les pieds sur les chenêts et condamnant mon seuil.
L'isolement convient à ma face piteuse.*

*Et j'aurai des mouchoirs en nombre indéfini,
J'en veux mouïller autant qu'un évêque en bénit
Car je n'ai plus d'espoir qu'en vous, ma blanchisseuse.*



Chez les Féministes

Par MISTIGRIS

QUAND il fut décidé qu'un article sur le féminisme serait fait pour le présent numéro; quand, surtout, il fut connu que celui qui aurait cette tâche devrait interviewer Mlle Céleste Putiphar, B. de la S. P. L. R. D. H. et Mme Césarine Ladoucette, S. de la L. P. L. R. D. M., ce fut à qui de nous trouverait son voisin des mieux doués pour la chose. Celle-ci ayant été mise au voix, mes collègues me jouèrent la sale crasse—comme on dit dans notre noble métier—de voter contre moi. Je partis donc muni de deux adresses, décidant de commencer par la plus proche, ce qui est encore le meilleur moyen de ne pas aggraver sa frousse en la faisant durer trop longtemps. En un rien de pas et démarches, je trouvai l'immeuble indiqué; il ne me fut pas difficile d'apprendre que la demoiselle Putiphar demeurait au troisième étage et que, d'ailleurs, son nom était sur la porte. En effet, il y était, et au-dessous ce renseignement: *Tireuse de cartes diplômée*. On s'instruit à tout âge; c'était la première fois que venait à ma connaissance ce fait précieux qu'il se donne des diplômes pour cela. Je n'eus pas la peine de frapper: Mlle Putiphar, qui a évidemment l'ouïe fine, avait lancé un de ces ENTREZ!!! qui n'indiquent point la peur de ses semblables. J'entrerais.

ELLE.—Asseyez-vous sur le petit tabouret vert pomme, il porte chance. Otez pas le poil de chat qu'il y a dessus, ça aide à l'opération, parce que de la manière dont ils collent au paletot, ça permet mieux que le thé de lire dans l'avenir.

Mais je choisis un fauteuil orné d'une bro-

derie où il y avait, en rouge sur fond blanc, des manches à balai, des nez crochus et d'autres figures propitiatoires.

ELLE.—Ah!... vous choisissez justement le siège signé d'argent... Bon, c'est pas mal commencé. Maintenant, Monsieur prend-il le petit jeu, le moyen jeu ou le grand jeu?

MOI.—Pardon! ce n'est pas à l'artiste que j'ai l'honneur de m'adresser en ce moment, mais à la B. de la S. P. L. R. D. H... Vous êtes bien...

ELLE.—Oui, c'est en plein moi: Céleste Putiphar, Bâtonnière de la Société pour la Réforme des Hommes. Et après?

MOI.—Nous avons entendu parler des travaux et des aspirations de cette Société, et, croyant intéresser le public, notre journal...

ELLE.—Quel journal?

MOI.—La *Revue Populaire*.

ELLE.—Une sale feuille! Oui, une sale feuille... Prenez vos feuilletons, par exemple. Ils sont une insulte pour des personnes comme moi... Toujours des pimbèches qui ont des amoureux en veux-tu en voilà et qui se marient. Il n'y en a pas la moitié d'une qui me vaut, et voyez, oui, voyez l'injustice des hommes: je reste en plan!!!

MOI.—Voilà, je vous le jure, ce que je ne comprends pas. Car, à une intelligence évidemment supérieure, vous joignez des charmes encore plus évidents, où un homme en aurait pour son trouble et pour son argent. Ce sera un des problèmes insolubles de ma vie entière qu'une créature, comme vous, n'ait pas eu au moins un mari. Mais vous êtes encore toute jeune, 23 ans au plus?

ELLE.—Pardonnez: 24 et quelque. (Très

câline.) Monsieur est-il marié?

LUI.—Mais, mademoiselle, le Ciel m'est témoin que si n'étais pas marié, je serais déjà à vos pieds et que...

ELLE, (*en furie*).—Ah! c'est bien cela, c'est bien toujours cela! Ceux qui veulent, ils ne peuvent pas, ceux qui peuvent, ils ne veulent pas. Eh bien! je vous en passe mon gant que je vais la mener sur un temps notre campagne pour vous réformer, vous autres, monstres d'hommes... Apprenez, pour vous et pour votre gazette, que toute personne du sexe faible, que la Nature a garnie suffisamment au moral et au physique, a droit à un homme, et que si elle ne l'a pas, elle doit travailler à la noble tâche de réformer le sexe fort, tant qu'il en restera un seul échantillon sur la terre.

Et, ce disant, elle me poussa vers la porte

éléphant qui travaillerait dans la dentelle.

MOI.—Je vous demande mille pardons de vous déranger dans une opération aussi délicate—opération pour laquelle j'offrirais ma collaboration si je ne craignais...

La dame eut un de ces sourires qui marquent comme d'une pierre blanche—*albo lapillo*—le cours de la vie.

MOI.—C'est bien à Mme Césarine Ladoucette que j'ai l'honneur de parler?

ELLE.—Tout à fait. Venez-vous pour le Carnet Mondain du *Boomerang Quotidien* à cause du lever que j'ai donné en l'honneur de ma cousine de l'Amoskeg de Manchester, New-Hampshire, que j'avais chez moi hier et qui ce soir sera l'objet d'un "haut-la-patte" à la Salle des Soeurs-Conjointes (succursale de la Réparation des Sexes) et qui après-demain...



sans que je fisse grande résistance, désireux que j'étais de me retrouver au grand air. Cette première entrevue ne valait pas très gros au point de vue documentaire, mais g'aurait pu être plus mal. Je m'acheminai donc vers un quartier de l'est et je fus, assez vite, en face d'une porte que n'ornait pas, cette fois, un écriteau mais qui était légèrement entr'ouverte. J'allais frapper quand j'entendis une voix :

—Titure, tu me prends la peau!

A ces paroles assez remarquables et, certes, passablement estomacantes, je me demandai si je n'allais pas tomber en plein... drame. Je fus brave, je frappai. La même voix—une voix douce et faussette—m'invita à entrer, ce que je fis. Un monsieur s'escrimait à boutonner le corsage d'une dame pas du tout désagréable à regarder, y mettant l'habileté d'un

Je jugeai à propos d'enrayer ce dévidage, d'autant plus que la dame me parut avoir un peu "le souffle".

MOI.—Je suis journaliste, madame, mais je ne viens pas pour ce département-là. C'est à la S de la L. P. L. R. D. M., que je veux parler.

ELLE.—C'est moi: Secrétaire de la Ligue pour le Relèvement des maris. Titure, veux-tu donner un siège à monsieur?

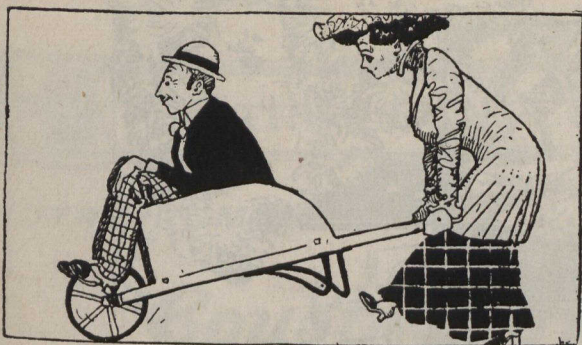
LUI, (*d'une voix grosse comme un fil de soie*).—Oui, Tifine.

MOI.—Votre mari me paraît avoir un bien vilain rhume...

ELLE.—Titure n'a pas le rhume. As-tu le rhume Titure?

LUI.—Non, Tifine.

ELLE.—Vous voyez. Et vous pouvez prendre sa parole, il ne ment pas. C'est sa voix



naturelle d'aujourd'hui. Quand on s'est marié, il avait un parler terrible; c'était aussi un vrai déchaîné. Ça voulait tout mener et tout casser. Ma vie était un martyre. C'est alors qu'une amie me conseilla...

Moi.—Les Pilules Vertes?

ELLE.—Non... d'entrer dans la Société dont je suis aujourd'hui secrétaire, laquelle société enseigne, théoriquement et pratiquement, l'art de changer les maris oursons en petits moutons de Saint-Jean-Baptiste. Je suivis le cours avec courage et assiduité; j'appliquai les recettes à mon Titure à mesure que je les possédais à fond, et aujourd'hui Titure est un modèle de mari. Il ne fait rien sans me consulter et, comme mes occupations de secrétaire m'appellent presque tout le temps au dehors, il a appris, le cher ange, à mener la maison, à faire la cuisine, à m'habiller, à me coiffer, à me chausser et caetera, et caetera, comme s'il avait été élevé aux Ursulines et perfectionné à l'École Ménagère.

Moi.— C'est cela que vous appelez le relèvement des maris?

ELLE.— En plein cela, mon chou. Oh! pardon si je vous ai appelé mon chou. T'es pas jaloux, Titure, parce que j'ai appelé monsieur mon chou?

Lui.—Non, Tifine.

ELLE.—Non, mais dites donc: est-il un peu chérubin, mon Titure?

Moi.—Il est complet.

Lui.—Je pourrais-t-y aller chercher un mouchoir pour me moucher?

ELLE.—Oui, mais prends-en pas un net... celui d'hier peut faire pour quelque temps encore.

Une fois le mouchoir trouvé, puis approuvé, la dame, reprit:

ELLE.— J'allais justement faire une tournée à laquelle notre Société attache une grande importance, à cause du rapport annuel. Il faut savoir au juste le nombre des maris relevés qui sont restés relevés. On en échappe.

Moi.—Y a du coulage dans tout.

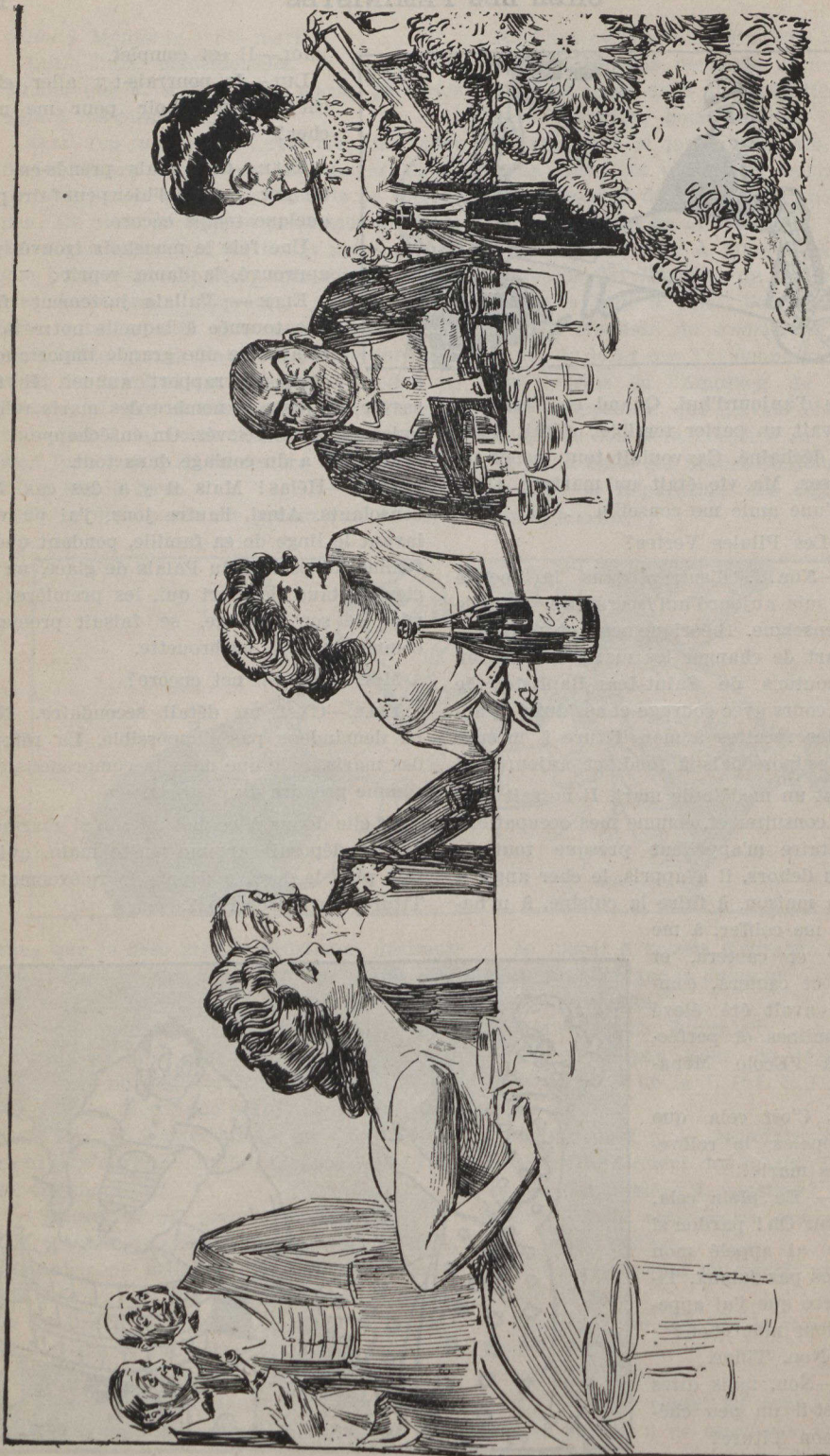
ELLE.—Hélas! Mais il y a des cas bien consolants. Ainsi, l'autre jour, j'ai pu voir, lavant le linge de sa famille, pendant que sa femme lui parlait du Palais de glace, un ancien rustaud de mari qui, les premières années de son mariage, se faisait promener, comme un bébé, en brouette.

Moi.—Lave-t-il net encore?

ELLE.—C'est un détail secondaire. Nous ne demandons pas l'impossible. La réforme des maris, telle que nous la comprenons, c'est comme prendre du *castoria*.

Et elle donna à ce mot un son si charmant, que je déposai sur une petite main, qui ne fait plus la lessive depuis le relèvement de Titure, un baiser No 1.





Le rustaud enrichi et courtisé



NOTRE FEUILLETON.

NOTRE ROMAN COMPLET :

*Cousine Yvette**par Max du Veuzit*

Tu me demandes, mon cher ami, comment je me suis marié; comment, moi l'ennemi achevé du mariage, le boulevardier fini dont les fredaines ont longtemps défrayé les chroniques de Paris,—ai pu prendre femme et la rendre heureuse? car, elle est heureuse la jolie petite Yvette, la plus délicieuse femme qu'un homme puisse rêver. Je l'adore et lui suis fidèle... oui, fidèle, ne t'en déplaise; et quoique la chose doive te paraître impossible après deux ans de mariage, je l'aime comme au premier jour et ma pensée est toujours occupée d'elle.

Eh bien, je vais essayer de te le raconter comment je me suis marié. C'est toute une histoire et quoique ce soit long je veux te la faire connaître. Au surplus, cela te distraira dans tes déserts d'Afrique, où tu as eu le bon sens—ou la bêtise—d'aller étudier sur place la végétation.

Je veux croire que tu trouveras un intérêt croissant à lire ces lignes qui te feront connaître par avance, la charmante comtesse qui est ma femme, et te feront désirer rentrer bien vite dans notre vieille France, laquelle vaut encore mieux que toutes les Afrique du monde?

Donc, je commence :

Nous étions au mois de mai—le mois de Cupidon et des folles amours—et "fatigué", "vanné" par une vie un peu trop agitée, je résolus d'aller me refaire—me remettre au vert, quoi—à la campagne, chez la marquise de Versin, la seule tante qui me reste du côté maternel, et qui habite une des plus magnifiques propriétés de Touraine.

Ma bonne tante m'accueillit avec plaisir et beaucoup de larmes dans les yeux. J'ai toujours été son favori et tu penses en me voyant arriver avec les yeux cernés par le voyage—et autre chose—la mine mauvaise, pour les mêmes causes, si son coeur et ses bras s'ouvrirent maternellement à l'enfant prodigue.

Ses premiers mots pourtant furent des mots de reproche :

—Est-il possible, mon cher enfant, que tu aies aussi longtemps négligé ta vieille tante?

—Mais puisque me voilà, marquise!

—Oui, te voilà enfin! Je te prévins que je vais te garder tout l'été. Nous aurons ici, aux beaux jours, une nombreuse société et tu ne t'ennuieras pas... pourvu que tu ne fasses pas de sottises!

—Oh! ma tante, protestai-je, j'en suis incapable.

Elle sourit pleine d'indulgence.

—C'est que, vois-tu, j'y suis tellement habituée de ta part!

—Mais, maintenant, c'est impossible! J'ai vingt-neuf ans et je vous assure qu'il est temps que je devienne sérieux.

—A qui le dis-tu, fit-elle en levant les yeux au Ciel. Nul plus que moi ne le souhaite, hélas!

Je fus mortifié de son exclamation.

—Alors vous m'avez, jusqu'ici, trouvé très coupable?

—Hélas! répéta-t-elle... Mais je ne veux pas te gêner ton arrivée, nous en reparlerons une autre fois.

—C'est que je ne tiens pas du tout à en re-

parler ! m'écriai-je navré de cette perspective.

—Rassure-toi, me dit-elle en m'embrassant. Ce ne sera pas pour te gronder.

Je vécus pendant huit jours du plus délicieux farniente que j'eusse jamais éprouvé. Je ne croyais pas qu'on pût trouver autant de plaisir à ne rien faire.

Cependant, au bout de ce temps, j'en avais assez de la campagne, et déjà j'aspirais au retour à Paris ; à Paris qu'on critique et qu'on méprise, et, dont au fond, on ne peut se passer quand on l'a connu.

Ma bonne tante s'aperçut de mon désir et le prévint... sans le satisfaire, toutefois.

—Tu t'ennuies déjà près de ta vieille tante ? me dit-elle un après-midi qu'assis près d'elle je humais, avec sa permission, un excellent havane que ce coquin de buraliste m'avait pour une fois servi délicieux.

—C'est-à-dire, marquise, rectifiai-je galamment, que je ne m'ennuie jamais quand je suis près de vous ; mais, comme forcément, je ne puis toujours être à vos côtés, les heures où je suis seul commencent à me paraître longues.

—C'est que ta vie n'a pas de but. Tu devrais l'occuper.

—Travailler ! m'écriai-je stupéfait. Et c'est à moi, le comte de Farrois, imbu des préjugés de ma caste, que vous proposez le travail ?

—Qu'y aurait-il de mal à cela ; dit ma tante en me regardant avec un air de pince-sans-rire, qui me jeta un petit froid. Cela ne vaudrait-il pas mieux que de continuer la vie que tu as menée jusqu'ici. N'en es-tu pas fatigué toi-même ?

Je n'osai répondre, car après un repos de huit jours, on n'est habituellement fatigué de quoi que ce soit.

—Je ne te demande pourtant pas un pareil sacrifice.

—C'est heureux, répondis-je froidement railleur.

La marquise ne releva pas mon impertinence.

—Tu sais combien je t'aime, mon cher Lucien, continua-t-elle. N'ayant jamais eu d'enfant et ayant été veuve de bonne heure, toutes mes affections se sont concentrées sur toi qui étais l'unique fils de mon unique soeur.

—Je vous suis reconnaissant de tant de

tendresse, ma tante, répondis-je inquiet de ce préambule.

—Eh bien ! si tu es réellement reconnaissant à ta vieille tante de t'avoir tant aimé, pourquoi ne le lui prouves-tu pas en te mariant ?

—Me marier ! c'est impossible ! m'écriai-je en me levant si brusquement que je me brûlai le bout des doigts à mon cigare, ce qui ne contribua pas peu à me faire mal accueillir cette proposition.

—Que vois-tu d'impossible à cela ? Tu as goûté de tous les plaisirs ; usé de toutes les choses permises et défendues, ébréché joliment ta fortune ; tu as enfin vingt-neuf ans, et dans un an sonnera pour toi l'âge des vieux garçons. Ne crois-tu pas vraiment qu'il serait temps de faire une fin !

—Mais il faudrait au moins que cette fin ne soit pas une chute ! fis-je avec un désespoir assez comique, car, au fond, la proposition de ma tante ne me paraissait pas sérieuse.

—Une chute, une chute ! Je ne vois pas en quoi un mariage puisse être jamais une chute ? Au contraire, cela indique de la part du jeune homme un désir de bien faire, d'être enfin sérieux, qui ne peut être qu'à son avantage.

—Mais je ne rendrais jamais une femme heureuse !

—Je suis sûre du contraire, fit affectueusement la marquise. D'ailleurs, il suffit que tu discutes la chose pour que tu en reconnaisses la possibilité.

—Du tout, du tout, je ne puis admettre cette conclusion.

—Alors, tais-toi et écoute-moi. J'ai des cousins qui habitent Dinard et qui sont les parents de cinq charmantes jeunes filles, dont une, entre autre, ferait une excellente femme d'intérieur par sa haute intelligence et ses non moins grandes capacités,—pour ne pas influencer ton choix, je ne te la nomme pas.

Le père et la mère t'ont vu quand tu n'étais encore que bambin et se souviennent très bien de toi.

Voici la saison des bains de mer qui arrive, fais-moi le plaisir d'aller la passer chez eux.

—La saison des bains de mer, à la fin de mai ! mais, ma tante, il n'y a de monde

qu'en septembre, et un vrai Parisien ne jauge pas ainsi avec les usages!

—Mai ou septembre, que t'importe, pourvu que tu trouves une bonne table, un gîte charmant, un hôte aimable et l'occasion de faire la cour à cinq délicieuses cousines!

—Des cousines! Vous voudriez me voir épouser une cousine? Vous savez pourtant, bien ma tante, qu'au point de vue de!...

—Tais-toi, tu vas dire des bêtises. Tu n'es leur parent qu'à un degré très éloigné, assez pourtant pour être bien accueilli en cette qualité.

—Et vous dites qu'elles sont combien?

—Cinq, mais la plus jeune est encore un bébé, elle a quinze ou seize ans tout au plus et elle ne compte pas. Il n'en reste donc que quatre, et je te crois de tempérament à les courtiser toutes avant que d'en choisir une.

—Certes, répondis-je avec conviction, toutes les quatre à la fois, et la plus jeune aussi même. Ce n'est pas cela qui m'inquiète...

—Moi non plus, fit ma tante en riant franchement; seulement je compte sur toi pour rester dans les bornes de la bonne galanterie et ne jamais t'en écarter.

—Naturellement, des cousines!... mais si la plus jeune n'a que seize ans, quel âge a donc l'aînée, elle doit être déjà vieille fille et par conséquent...

—Au contraire, interrompit ma tante avec tant de chaleur que je devinai en l'aînée la perle rare qu'elle m'avait annoncée. Au contraire, elle n'a que vingt-quatre ans.

—Cinq filles en huit ans, m'écriai-je! Notre parent est un rude homme et sa femme n'a pas dû s'ennuyer avec ce troupeau de bébés.

—Oh! Lucien! fit ma tante toute estomaquée; peux-tu parler ainsi?

—Pardonnez, marquise, l'exclamation causée par la sincère admiration de ce haut fait, fis-je le sourire aux lèvres en m'inclinant cérémonieusement devant elle.

—Parler ainsi d'un homme respectable! continua-t-elle, pas encore remise.

Je saluai de rechef, si bas que mon front effleura les petits volants de sa jupe.

—Mille excuses à cet homme respectable, avec toutes les rétractations possibles: notre parent n'est pas un rude homme, puisqu'il n'a pas eu un seul garçon en huit ans!...

Cette fois-ci j'avais été trop loin, la marquise se renversa sur son fauteuil, à demi pâmée.

En un clin d'oeil, je fus à ses genoux et baisai ses mains avec tendresse.

—Bonne petite tante, votre misérable neveu mérite toutes vos anathèmes pour ses impertinences sans nombre... Lancez-les lui donc, mais... ne vous fâchez pas!

—Lucien, tu es inconcevable, tu feras mourir ta tante de chagrin.

—De vieillesse, ma tante, de vieillesse; quand vous aurez dépassé la centaine!

Elle répéta d'une voix plaintive:

—Tu es inconcevable, enfant, inconcevable!... et je prévois en plus que tu vas me refuser la seule chose sérieuse que j'ai jamais demandée.

Qu'aurais-tu fait, mon cher, si tu avais été à ma place?—Ce que j'ai fait probablement.

—Eh bien, marquise, vous vous trompez; votre neveu n'est point si déraisonnable que vous le croyez: il ira à Dinard.

—Ah! l'amour d'enfant! Et c'est bien vrai!

—Tout ce qu'il y a de plus vrai. Au surplus, le pays est, dit-on, charmant: Je ne le connais pas du tout, et puisque l'occasion s'offre à moi de visiter Saint-Malo, Paramé, Dinan, le mont Saint-Michel, et que sais-je encore, je ne la manque pas. Il doit y avoir du reste à cette saison de bien jolies Anglaises dans ce coin là, et ces miss quand elles s'y mettent, ne sont point ravissantes à moitié.

—Encore, Lucien! tu recommences?

—Du tout, ma tante, j'examine seulement les côtés pratiques du voyage.

—Mais tu sais bien que c'est pour prendre femme que tu vas à Dinard.

—Oui, je sais, fis-je d'un air détaché, or comme rien n'est plus aléatoire, j'aime autant oublier ce point sombre du programme.

Ma tante leva les yeux au Ciel pour le prendre sans doute à témoin de toute la patience qu'elle devait déployer envers moi.

—Mon Dieu, que les hommes sont légers; quels étourdis ils seraient sans nous!

—Allons donc, puisque nous ne sommes ainsi que pour donner aux dames le plaisir de penser et "quelquefois" aussi d'agir à notre place.

—Le monde irait bien mieux, reprit la marquise d'un ton tranchant, si au lieu de

“quelquefois” on pouvait mettre “toujours!”

—Diable, ma tante! Je ne vous connaissais pas des idées si arrêtées sur le féminisme... Est-ce que, par hasard, les cinq jeunes filles, dont vous m'envoyez faire la conquête, partageraient votre manière de voir?

Elle se mit à rire de si bon coeur que je fus mortifié de voir ma question aussi drôlement accueillie.

—Je ne vois pas ce que mes paroles ont de si comique...

—Rien en elles-mêmes, en effet, mais elles évoquent en moi l'idée de ce que serait ton mariage avec une femme imbue de féminisme.

Elle repartit de plus belle en fusées de rire.

—Toi, si indépendant et qui n'a jamais admis le plus léger joug!... Mais, rassure-toi, les demoiselles de Kervec sont très bien élevées et n'ont certainement pas la moindre notion sur les droits et libertés de la femme.

Elle se leva et me tapant sur l'épaule du bout de son éventail, elle ajouta:

—Je te laisse, mon beau neveu, pour écrire de suite à Dinard. Rallume ton cigare qui s'est éteint pendant notre entretien, et achève-le tranquillement en attendant le dîner.

Quand je fus seul, je me mis à réfléchir à la singulière conversation que je venais d'avoir avec ma tante, et je t'assure que mes pensées n'étaient pas très gaies.

La marquise avait dit vrai; je n'avais jamais admis le moindre joug, elle venait de m'imposer un énorme fardeau. Voyage, séjour, mariage, j'avais tout accepté et il s'agissait de ma destinée, encore!

O avais-je donc la tête, et par quelle sorcellerie ma tante avait-elle arraché mon consentement?

Heureusement, je n'étais pas d'un tempérament à me ronger longtemps les poings inutilement.

—Puisque le vin est tiré, pensais-je, buvons-le, “mon bel ami”, et agréablement encore! Nul ne peut nous contraître à un mariage qui nous répugne, acceptons-en donc l'idée sans dépit et en nous amusant le plus possible.

Après tout, ce voyage en Bretagne, suivant de près mon séjour en Touraine, aurait l'avantage de me débarrasser de la petite Chose

des Variétés qui commençait à m'embêter considérablement, et mettrait en fuite la jolie Machin—du corps de ballet de l'Opéra, s'il vous plaît—qui me rasait à présent dans les grandes largeurs.

Tout était alors pour le mieux dans le meilleur des mondes!

Ce fut ainsi que mon voyage à Dinard fut décidé.

* * *

Quelques jours après cette mémorable conversation entre ma tante et moi, la réponse de M. de Kervec arriva aussi satisfaisante que la marquise l'avait souhaitée.

Il ne me restait plus, avant de partir pour chez lui, qu'à passer par Paris pour rafraîchir ma garde-robe et y acheter quelques cadeaux que ma tante m'avait conseillé d'offrir à mes cinq “cousines”.

Le soir de mon départ, celle-ci m'accompagna jusqu'à la gare.

—A propos, mon cher Lucien, me dit-elle pensant que, sur le quai de la gare, nous faisons les cent pas en attendant l'arrivée du train, j'ai omis de te dire que la raison officielle de ton voyage à Dinard est ton désir d'étudier de près l'architecture des nombreux édifices de la région.

—L'architecture, m'écriai-je abasourdi, mais je n'en connais pas le premier mot et c'est à peine si je suis capable de distinguer le style gothique du style Renaissance.

—Cela te suffira, M. de Kervec n'est pas un sot, il a cinq filles à marier et il aura très bien compris ce que ma lettre ne disait pas.

—Mais, mes cousines...?

—Ce ne sont pas elles qui te parleront d'architecture; elles-mêmes en savent moins long que toi... Au contraire, cette soi-disant occupation te posera admirablement à leurs yeux.

—Vous ne pouviez plus aimablement ma tante, me faire sentir quel oisif je suis et combien ma vie est peu occupée!

—Grand orgueilleux qui serait enchanté de m'entendre le féliciter de sa paresse!

Je ne pus protester aux paroles de ma tante, le train entraînait en gare et je me hâtai de chercher un bon coin et de m'y installer.

Surtout n'oublie pas les cadeaux et écris-

moi souvent, me cria la marquise quand, par la portière de mon compartiment, je lui envoyai un dernier adieu.

—Ah! c'est vrai, les fameux cadeaux, murmurai-je! quelle corvée ma tante me donne-là! Heureusement, qu'elle a pris soin de décider elle-même ce que je devais offrir... Voyons, je dois avoir noté quelque part toutes ses recommandations.

Je cherchai sur mon carnet, et bientôt j'eus trouvé la petite annotation suivante :

“Pour les aînées, un album ou un nécessaire à ouvrage.

“Pour la plus jeune, une poupée et tous ses accessoires de toilette”.

—C'est très bien pour les aînées, mais pour la dernière, je me demande si vraiment une poupée sera bien accueillie... elle a quinze ans, je crois; et à cet âge là... mais bah! ma tante doit la connaître, et puisqu'elle la traite de “bébé” c'est que réellement elle en est un...

Je ne restai que quelques jours à Paris et bientôt je me mis en route pour Dinard.

J'avais décidé de partir un peu plus tôt et de m'arrêter à Saint-Malo pour me reposer des fatigues du train, car ce voyage de longue traite n'embellissent pas ceux qui les font, et je ne tenais pas à arriver chez mes cousins les yeux battus et la mine défaite; j'aurais ainsi donné trop mauvaise opinion de moi;—or si l'opinion des parents m'importait peu, celle de mes cousines me touchait davantage.

Il était cinq heures du soir quand j'arrivai à Saint-Malo.

Connais-tu cette ville? Si oui, tu as dû remarquer son abominable gare, principalement du côté dit “arrivée”. C'est noir, c'est gris, c'est sale, du moins cela me parut tel ce jour-là.

J'avais fait enregistrer mes bagages directement pour Dinard, et n'étant chargé que d'un léger sac de voyage, je préférerais me débourser les jambes en marchant que d'accepter les offres obligeantes des cochers de fiacre.

Dans la rue, j'hésitai de quel côté me diriger. A droite, Saint-Malo, ville ancienne, avec ses rues étroites, ses maisons sombres et ses hauts remparts. A gauche, Saint-Servan, de construction récente, avec ses grands

et larges hôtels, ses villas coquettes enfouies dans la verdure.

J'allais opter pour cette dernière quand je me souvins à temps de la “raison officielle” de mon voyage. Venir dans un pays pour y étudier les édifices anciens et descendre dans un hôtel moderne me parut une cacophonie bizarre.

Ce fut donc à Saint-Malo que je me rendis.

Après avoir assez bien soupé, je sortis et fis un tour sur les remparts qui entourent la ville.

L'endroit était presque désert, un vent très frais soufflait du large et en avait probablement chassé les promeneurs.

Soudain, je sursautai; quelqu'un venait vers moi et prononçait mon nom.

—Lucien de Farrois! Quelle surprise de te rencontrer ici!

—Tiens, m'écriai-je, Paul le Quereu! la surprise est pour moi, mon cher!

Nous nous étreignîmes les mains, charmés mutuellement de notre rencontre.

Nous fîmes quelques pas en silence, ayant tant de choses à nous dire, que nous ne savions par où commencer.

J'examinai mon ami, il était peu changé. Tu te souviens de Paul le Quereu? Il était au collège avec nous: un grand maigre, rouge de cheveux et de visage et qui portait des lunettes. C'était toujours le même, sauf que ses lunettes étaient remplacées par un bino-cle, et qu'une maigre barbiche poussait par touffes inégales autour de son long menton.

Au demeurant toujours l'air bon garçon et un peu naïf qu'il avait autrefois.

—Par quel hasard béni es-tu à Saint-Malo, me demanda Paul? Quand y es-tu arrivé et vas-tu y rester longtemps?

—Voici bien des questions, fis-je en souriant. D'abord, je suis arrivé ici il y a trois heures, tout au plus, et je pars par le bateau, demain matin, pour Dinard.

—Ah! bon, tu n'es que de passage... la peur du bateau pendant la nuit qui t'a décidé à cet arrêt?

—Heu, la peur d'être défraîchi, plutôt! Je viens de Paris et le voyage m'a fourbu.

Il se mit à rire.

—Voilà bien nos hommes chics! Ces messieurs pratiquent tous les sports et une dizaine d'heures passées dans un moelleux compartiment de première classe les obligent au

repos. Regarde ces bras-là, et dis-moi, tout maigre que je paraisse à côté de toi, si tu as de pareils biceps.

Il tendait ses poings en avant, en retroussant légèrement les manches de son veston.

Indiscutablement, la comparaison était à son avantage, ma main d'aristocrate ne pouvait entrer en parallèle avec les énormes "battoirs" dont il s'enorgueillissait.

—Eh bien, mon vieux, continua-t-il, tout le reste est à l'avenant; le dos, les reins, les jambes, tout est solide chez moi, et après avoir fait mes cinquante kilomètres à bicyclette, je suis assez dispos pour passer la nuit au bal.

Je jetai un regard oblique sur sa longue échine qui n'en finissait plus d'être longue et étreinte.

—Mes compliments, lui dis-je, on ne te croirait pas aussi solide que ça.

Il se frotta les mains, jouissant complètement de son triomphe sur un "homme chic".

—A propos, fit-il brusquement, que vas-tu faire à Dinard?

—Y étudier l'architecture des édifices.

—Toi!

Il roula des yeux étonnés, ce qui m'amusa prodigieusement.

—Tu ne me connaissais pas ce talent-là.

—Ma foi, non!

—Moi non plus!

—?... mais alors?

—Rien, mon cher, je raille; je t'expliquerai cela une autre fois... Connais-tu la famille de Kervec?

—Je crois bien!

—Tu sais qu'il y a cinq filles à marier?

—Parfaitement: belle parenté, belles filles et belles dots!

—C'est bien cela. Ce sont des parents à moi... très éloignés,—et je vais passer quelques semaines chez eux.

—Heureux mortel!

Il poussa un profond soupir.

—Tu envies mon sort?

—Autant que si tu allais en paradis... Tu vas vivre comme un coq en pâte, bien nourri, bien choyé, et en plus... respirer le parfum de Thérèse.

—Qui ça, Thérèse?

—La seconde des demoiselles de Kervec, une belle blonde, aux yeux bleus, d'une grâce et d'une distinction incomparables.

—En serais-tu amoureux?

—Amoureux fou, mon cher?

—Et elle?

Le visage de Paul devint sérieux.

—Elle n'a jamais voulu me donner une réponse directe à mes brûlantes déclarations, mais j'ai beaucoup d'espoir.

—Et tu la dis bien belle?

—Plus belle que le jour!

—Diable! me dis-je intérieurement, cet animal-là est capable d'avoir choisi réellement la plus jolie du lot!

—Et monsieur de Kervec, quel homme est-ce?

—Un vrai gentilhomme! Il s'occupe beaucoup de Dinard; tu sais qu'il est maire de cette ville?

—Je l'ignorais...

—En cette qualité, il déploie un zèle infatigable; son Conseil est en extase devant lui et ses administrés le vénèrent comme un saint... Il est très populaire dans notre coin.

—Et madame de Kervec?

—Une femme de personnalité très effacée. Tu comprends que ce troupeau de filles lui a donné pas mal de tourment; maintenant, elle vit dans une douce béatitude que rien ne peut plus troubler.

—Très commode pour les jeunes filles, une mère comme ça!

—En effet, s'il n'y avait pas Clotilde, l'aînée des cinq. Celle-ci est la vraie mère de famille. Tant bien que mal, et plus souvent bien que mal, elle réussit à diriger ses soeurs. C'est elle qui choisit les toilettes, qui surveille les leçons, qui commande les domestiques. Bref, c'est une femme supérieure dans toute l'acception du mot.

—D'où vient que tu préfères la cadette?

—Parce qu'une femme si raisonnable me fait une peur. Et Thérèse est si jolie!

—Et les autres soeurs?

—Marie-Anne et Germaine sont deux demoiselles comme on en voit partout, assez gentilles, rieuses, spirituelles, aimant la danse et la musique.

—D'après ce que je vois toutes ont beaucoup de qualités... mais la dernière tu n'en dis rien.

—Ah! oui, Yvette!... Celle-là, parlons-en! Un vrai démon,—Une peau trop blanche, des yeux trop noirs et trop malins, une bouche

trop moqueuse; adorée de ses parents, gâtée de ses soeurs; c'est l'être le plus insupportable que je connaisse.

Rien ne lui passe inaperçu. As-tu quelque chose de dérangé dans la toilette, vite, charitablement, elle t'en fait la remarque — quand bien même cent personnes seraient là. T'est-il arrivé quelque désagrément. une "pelle" à bicyclette par exemple elle accourt empressée, et s'informe si en descendant de la machine, tu ne t'es pas rompu les os... Cette enfant-là, vois-tu, est mon cauchemar. Méfie-t'en comme de l'influenza; quand elle tient quelqu'un dans ses griffes, elle ne le lâche plus.

—Mais alors, ses parents doivent être parfois très embarrassés avec elle?

Puisque je te dis qu'ils ne voient pas ses défauts: "Yvette par ci, Yvette par là. La chère petite est si jeune, si mignonne, si délicieuse, comment lui en vouloir de ses étourderies".

Tout en causant, nous étions arrivés en face de l'hôtel où j'étais descendu.

—Me voici chez moi, mon cher ami. Pardonne-moi de te quitter, mais je t'ai avoué que j'étais très las; merci de tes renseignements sur mes hôtes et leur famille... Fais-moi le plaisir, demain matin, d'être au départ du bateau, je serais heureux de te serrer la main.

—J'y serai. Dans tous les cas, nous nous reverrons à Dinard. J'y vais très souvent.

—Tant mieux, alors à demain.

—A demain et dors bien...

* * *

Il était dix heures quand le bateau me déposait au débarcadère de Dinard.

M. de Kervec, à qui j'avais envoyé une dépêche pour le prévenir de l'heure exacte de mon arrivée, m'attendait sur le siège d'une mignonne charrette anglaise qu'il conduisait lui-même.

Nous renouvelâmes connaissance pendant le trajet de la cale à sa demeure.

Il me fut sympathique dès le premier abord. C'était bien là l'homme aimable que Paul le Quéreu m'avait annoncé.

Je crois que je lui plus également, car au bout d'un quart d'heure nous causions comme de vieux amis. Il évoquait souvent le

souvenir de mon père qu'il avait beaucoup connu, et pour me mettre à l'aise, il me cita quelques-uns des bons et mauvais tours que je lui avais joués autrefois, au cours d'un séjour de quelques semaines qu'il avait fait chez mes parents.

Dinard est charmant et, à mon avis, beaucoup plus joli que Trouville. Je ne regrettais plus du tout le voyage que ma tante m'avait forcé à accomplir, et je fus tout à fait conquis quand, au détour d'un chemin, la voiture franchit une large grille donnant accès à une longue avenue encadrée de gigantesques chênes.

—Nous voici bientôt arrivés, me dit mon compagnon, encore deux cent mètres et vous apercevrez les tourelles de la maison.

La "maison", comme mon hôte venait modestement de nommer son habitation, était un superbe château de trois étages, au toit élancé et surmonté de clochetons; une large terrasse s'étendait sur toute la largeur de la façade et les rocking-chair, les bergères d'osier, éparpillés par-ci par-là, promettaient de délicieuses heures de repos les jours de pluie.

Je fus reçu très gracieusement par la maîtresse de la maison qui, d'une façon charmante et pleine de bonhomie, me présenta ses quatre filles aînées.

—Vos cousines, mon cher monsieur de Farrois, et je veux croire que, de part et d'autre, vous n'oublierez ce lien de parenté qui vous autorise à moins de cérémonie dans les rapports journaliers.

Je remerciai Mme de Kervec de ce que je considérais comme une insigne faveur, et par politesse m'informai de Mlle Yvette que je ne voyais pas là.

—Notre petite dernière, me répondit cette dame, est allée avec sa gouvernante passer la journée à Paramé, chez une de ses amies. Elle ne rentrera que fort tard dans la nuit et vous ne la verrez que demain.

Je ne fus pas fâché de savoir cette jeune personne absente. J'avais encore dans les oreilles le portrait que Paul le Quéreu m'avait tracé d'elle.

Pendant le déjeuner, la conversation fut enjouée et très intéressante. Mon hôte avait infiniment d'esprit et le dépensait largement sans s'en apercevoir,—ce qui est assez rare.

A la dérobee, j'observai les quatre soeurs.

L'ainée était bien ce que Paul m'avait annoncé : un visage doux, déjà sérieux, rayonnant d'intelligence et d'initiative. La cadette, néanmoins, me plut mieux ; cet imbécile de Le Quéreu n'avait pas mauvais goût, les formes rondes de la jeune personne étaient très appétissantes.

L'après-midi fut employée à visiter la plage et le Casino.

Il n'y avait pas encore grand monde et la plupart des chalets étaient fermés.

—L'été, me dit M. de Kervec, c'est une population très mélangée, très cosmopolite, mais nous avons un petit noyau d'amis assez nombreux, qui nous mettent à l'abri des fâcheuses connaissances de hasard. Vous connaîtrez ce soir, au dîner, quelques-uns de nos fidèles amis, de ceux que l'hiver ne fait pas fuir de ce pays.

Au retour de la promenade, j'offris à mes cousines les petits cadeaux que je leur avais apportés. Elles s'en montrèrent satisfaites.

—Saviez-vous que nous étions cinq ? murmura en rougissant Germaine, la plus jeune des quatre.

Je compris l'ambigu de sa question.

—Parfaitement, et je n'ai pas oublié votre soeur Yvette ; j'ai un petit paquet pour elle dans ma malle.

Je crois que ma quatrième cousine aurait bien voulu voir le présent destiné à sa soeur, mais comme j'avais de très grands doutes sur le choix de celui-ci, je me gardai bien de dire qu'il s'agissait d'une poupée.

—Il sera toujours temps, pensais-je, d'acheter demain autre chose, si je vois que le bébé de ma tante est déjà une "demoiselle".

* * *

On ne se coucha pas très tard ce soir-là, aussi, le lendemain, parfaitement reposé, je fus debout de très bonne heure.

—Aucune de mes cousines ne doit être levée, me dis-je, profitons-en pour visiter ce superbe parc que, de ma fenêtre, je ne vois qu'en partie.

Après avoir revêtu un costume de matin, je descendis et m'engageai dans une des nombreuses allées qui partent de la verte pelouse faisant face au château.

L'allée que j'avais choisie zigzagait dans tous les sens, parmi une futaie de grands

arbres. Par ci par là, des corbeilles de roses trouaient la verdure jetant dans le sombre feuillage leur note éclatante.

Je marchai longtemps avant que de trouver le mur qui cerne la propriété.

Mon chemin le longea quelques instants. Tout à coup, je m'arrêtai ; une petite porte percée dans le haut mur était entr'ouverte.

—Tiens, une issue de ce côté ! voyons où elle conduit...

Un petit sentier à travers un bois clairsemé partait de cette porte ; je le suivis.

Au bout de quelques mètres, j'aperçus la mer à travers le feuillage.

Les yeux fixés sur l'élément liquide, tout argenté sous les feux d'un radieux soleil matinal, je continuai à marcher.

Soudain, mon pied foula la jambe d'une personne couchée en travers du chemin et que je n'avais pas vue.

Je trébuchai et, tout surpris, fis un bond en arrière.

—Fichu maladroît ! s'écria une voix courroucée, prenez-vous mes jambes pour un coussin !

Une jeune fille, aux longs cheveux flottants, était devant moi. L'inconnue était charmante, blonde, avec de beaux yeux noirs, qui, pour le moment, jetaient de sombres lueurs d'indignation.

—Ma pauvre jambe ! Je parie qu'elle est en marmelade !

Je bredouillai quelques excuses, invoquant l'imprudence de se coucher en travers d'un chemin.

—On regarde donc à ses pieds quand on marche, monsieur, ou si l'on est incapable de se diriger seul, on prend une nourrice pour se guider.

Tout en maugréant, la jeune fille s'était assise sur un tronc d'arbre renversé, et retroussant légèrement ses jupes, elle se mit tranquillement à se déchausser, puis à défaire son bas.

La surprise me tint immobile à quelques mètres d'elle.

Sans aucune gêne, elle examina tristement sa jambe sur laquelle une longue balafre sanguinolente s'étalait.

Juge un peu de la tête que je faisais, moi qui étais admis à contempler gratuitement un mollet admirablement modelé.

—Je suis un butor d'avoir profané une

aussi jolie jambe ! m'écriai-je.

Elle me regarda obliquement.

—Oui, monsieur, vous êtes un butor ! fit-elle avec conviction... Etes-vous prêt à réparer, dans la mesure du possible, votre maladresse ?

—Oh ! mademoiselle ! pouvez-vous en douter ?

—Alors, prenez mon mouchoir et allez le tremper dans cette petite mare qu'on aperçoit là, à travers les arbres.

Je pris le mouchoir duquel il se dégageait une odeur capiteuse qui me montait au cerveau.—Les yeux noirs de l'inconnu y étaient bien aussi pour quelque chose !

—Eh bien ! qu'attendez-vous ? me dit celle-ci avec impatience en me voyant muet devant elle.

Lentement, je me dirigeai vers la mare. Au moment où j'allais mouiller la fine batisse, la jeune fille me cria :

—Pas à cet endroit ! vous voyez bien que l'eau est boueuse ; allez plus au large.

Ce qu'elle me commandait de faire n'était guère commode. J'avais déjà mes bottines mouillées et je prévoyais un inévitable bain de pieds.

Mais qu'est-ce qu'on ne fait pas pour une femme charmante ? Eh bientôt, triomphalement, je lui rapportai son mouchoir.

—Permettez que moi-même je répare le mal que j'ai causé, fis-je en m'agenouillant près d'elle.

D'un brusque mouvement, elle m'arracha le mouchoir et se l'appliqua sur la jambe.

—Quel ennui ! mon mouchoir est trop petit, je ne puis le nouer.

Je lui tendis le mien qui n'était pas encore déplié. Elle le prit, et voyant qu'il était en soie, me regarda curieusement.

Je profitai de l'occasion pour lui faire des yeux, une mimique très expressive.

Cela lui suggéra sans doute d'amusantes réflexions, car elle partit d'un éclat de rire.

Au même moment, une voix désagréable vint arrêter net son hilarité.

—Oh miss ; miss ! vôlez-vô cacher la jambe à vô ! Aho, ce n'était pas beau du tout montrer son jambe comme cela !

—Une anglaise — car évidemment ce ne pouvait être qu'une anglaise qui eut cet accent—s'avavançait au milieu du chemin.

A ma vue, elle s'arrêta.

—Oh... qui était ce monsieur qui regardait vô comme cela ?

—Ce monsieur est l'homme le plus maladroît de la création, répondit ma jeune inconnue en enfilant tranquillement son bas.

—Moa ne comprends pas ?

—Moi non plus, d'ailleurs ! Une pareille maladresse est incompréhensible !

Le regard de l'anglaise allait de la jeune fille à moi, et interrogeait nos figures.

Je ne savais quelle contenance garder j'avais envie de rire et, pourtant, je sentais que la correction m'obligeait à garder mon sérieux.

—Vô connaissez ce monsieur ? reprit l'anglaise.

—Du tout ! Je ne l'ai jamais vu avant ce jour.

—Et vous parlez comme cela à un monsieur que vô n'avez jamais vu ?

La jeune fille haussa les épaules irrévèrement.

—Si vous croyez que c'est pour mon plaisir que j'ai fait la rencontre de ce monsieur !

Elle se leva et secoua sa robe autour de laquelle des brins de mousse étaient restés accrochés.

Mon chapeau, toujours à la main, je m'inclinai devant elle.

—Mademoiselle, veuillez recevoir, je vous prie, tous mes regrets et toutes mes excuses de cet accident, et soyez assez bonne pour me permettre de prendre chez vous des nouvelles de...

Elle ne me laissa pas finir.

—Inutile, monsieur ! Le mal est moins grand que je ne croyais tout d'abord.

—Pourtant, murmurai-je pour qu'elle seule entendit, j'aurais été bien heureux de... d'être complètement rassuré sur les suites de ma maladresse...

Elle posa sur moi un froid regard.

—Et moi, monsieur, je vous dis que c'est inutile.

Elle s'éloigna et dit tout haut à sa compagne, sans prendre garde que je pouvais l'entendre :

—Ce qu'il est "cocasse", ce monsieur. Il prend mes jambes pour un coussin, ne distingue pas l'eau sale de l'eau propre, se sert de mouchoir de soie et je crois bien, par

dessus le marché, qu'il se trompe complètement sur mon compte.

—Cela n'aurait rien d'étonnant, miss. Vous lui avez montrez les jambes à vô!

Quand les deux femmes eurent disparu, cachées à mes regards par les grands arbres du bois, je revins lentement sur mes pas.

Cette aventure avait fait renaître en moi tous les appétits du boulevardier.

Les boucles blondes de l'inconnu, ses yeux noirs, son teint de lys, sa taille élancée, son rond et ferme mollet, ses éclats de rire et jusqu'à sa voix moqueuse, tout cela se changeait en effluves d'ivresse et me grisait complètement.

J'aurais voulu savoir qui elle était, où elle habitait, et si j'avais osé, je l'aurais suivie. Mais après avoir été si brutal— involontairement, il est vrai— envers elle, je ne pouvais pas, en plus, être indiscret.

Mon séjour à Dinard prit soudain un charme de plus, et reléguant dans l'ombre tous les appas de mes cousines, je me mis à rêver aux jolis yeux de velours de ma belle inconnue.

En rentrant au château, je trouvais sur la terrasse M. de Kervec qui épiait mon retour.

—Mes compliments, mon cher, vous êtes matinal. Mais venez vite, ces dames vous attendent pour déjeuner et votre promenade a dû vous ouvrir l'appétit.

On se mit à table immédiatement, et je remarquai que ma plus jeune cousine n'était encore là.

—Mademoiselle Yvette n'est pas rentrée hier soir, m'informai-je.

—Si, me répondit Mme de Kervec, mais elle était très fatiguée, elle doit dormir encore.

—Vous la verrez à midi, conclut M. de Kervec, et je suis sûr que vous serez de très bons amis ensemble, quoiqu'elle soit un peu taquine.

—Elle va vous faire "enrager", me dit à voix basse Marie-Anne, assise à ma gauche.

—Vous croyez, fis-je sur le même ton?

—J'en suis certaine, elle s'en est beaucoup promis depuis qu'elle sait que vous, allez venir.

—Je lui en suis infiniment reconnaissant. Et trouvera-t-elle tout naturel que j'use du même procédé à son égard?

—Oh pour ça oui, c'est de bonne guerre!

—Elle est donc bien méchante votre petite soeur?

—Si elle vous entendait l'appeler petite!

—Ah! cela ne lui plaît pas?... Eh bien, mettons que j'aie dit votre jeune soeur... est-elle méchante?

—Oh non, elle est très diable seulement.

Je trouvai ce "seulement" admirable.

—Ce n'est qu'une enfant, fis-je plein d'indulgence.

—Une enfant! avec laquelle vous aurez bientôt à compter.

J'eus un léger sourire de dédain à l'idée de cette petite fille avec qui j'aurais à compter et quoiqu'au fond, je l'eusse volontiers envoyée à tous les diables, j'avais hâte de la voir.

Quand le midi j'entrai dans le salon, où toute la famille était réunie, Mme de Kervec vint vers moi. Et bien, la voici, monsieur de Farrois, notre petite Yvette dont vous réclamez la présence ce matin.

Je me tournai vers la fameuse cousine et je restai soudain pétrifié, incapable d'articuler un mot en reconnaissant dans la "petite Yvette" ma belle inconnue de la matinée.

Quant à elle, à ma vue, elle fut prise d'un fou rire qui dura cinq bonnes minutes.

Je ne saurais dépeindre la stupéfaction qui se répandit sur le visage de tous devant les singulières suites de cette présentation.

Quand ma jeune cousine fut redevenue sérieuse, elle me tendit la main.

—J'admire, monsieur, la façon originale dont notre connaissance s'est faite... J'en garderai longtemps le souvenir.

—Vous ferez bien, mademoiselle, car à défaut d'autre avantage, j'aurai eu le bonheur d'être pour vous un sujet de gaieté.

Elle se mordit les lèvres pour comprimer une nouvelle envie de rire.

—Oh! ce n'est pas finie!... Vous allez voir la tête de mademoiselle Katt, tout à l'heure!

—Vous vous connaissez donc? demanda enfin M. de Kervec, qui cherchait en vain à comprendre notre attitude.

En quelques mots, la jeune fille mit ses parents au courant de notre rencontre du matin.

Elle finissait à peine de parler que l'Anglaise entra.

Dès que cette dernière m'aperçut, elle recula aussi vite que si j'avais été un monstre.

—Ah! miss! miss! le monsieur cocasse de ce matin; il était ici!

—Quel monsieur? fit Yvette de l'air le plus naturel du monde.

—Celui qui avait vu les jambes à vô ce tantôt!

Elle avait pris un ton si plaintif pour dire cela qu'un bel éclat de rire général accueillit la fin de sa phrase, et la pauvre fille resta les yeux et la bouche démesurément ouverts d'étonnement.

Le repas fut très gai. Les demoiselles de Kervec, particulièrement, pouffaient de rire à tout propos, malgré les multiples signes que l'ainée leur faisait pour les ramener aux règles de la bienséance.

Ma cousine Yvette posait, sans cesse, sur moi, un regard moqueur, qui me coupait l'appétit tant elle mettait d'insistance à épier mes moindres gestes.

C'était bien comme Paul me l'avait dit, une enfant gâtée. Elle se tenait très mal à table et sa pauvre gouvernante—Mlle Katt, l'anglaise—avait fort à faire avec elle.

Au dessert, elle eut une façon originale—que je ne recommande pas aux maîtresses de maison—de manger ses gâteaux.

Elle avait pris des espèces de cornets à la crème, et fourrant dedans son petit doigt pour en extraire la crème, elle le passait ensuite sur sa langue rose.

Mlle Katt était suffoquée, et Clotilde, la soeur aînée, faisait en vain les gros yeux.

Yvette continua jusqu'à ce que toute la crème de son gâteau fut épuisée, alors, la conscience parfaitement en repos, elle croisa les bras avec un sourire satisfait.

Au sortir de table, je me penchai vers elle.

—Mes compliments, mademoiselle, vous paraissez beaucoup aimer la crème des gâteaux.

—Chacun son goût, n'est-ce pas; tout le monde ne peut pas se contenter de regarder les autres manger.

—Est-ce un reproche, mademoiselle, parce que je vous ai beaucoup regardée? Mais il me semble que vous-même...

—Oh! moi, c'est différent! j'étais beaucoup occupée ce matin à examiner ma pauvre jambe, et je ne vous avais que très peu remarqué... A propos, quelle opinion avez-vous conçue de moi après notre rencontre de la matinée?

—Que vous étiez délicieuse et que vous aviez les plus beaux mollets du monde.

Elle me lança un regard de travers.

—Vous vous y connaissez aux jambes de femmes?

—Un peu...

—Je suis charmée, alors, d'avoir votre appréciation, dit-elle railleuse, et me quittant, elle rejoignit ses soeurs.

Le soir, elle me donna un aperçu de tout ce dont elle était capable.

Un vieux prêtre, curé d'une paroisse voisine, devait dîner avec nous.

Quand il arriva, Yvette lui sauta au cou et l'embrassa.

—Voyons, ma petite amie, dit le vieillard, je vous ai déjà dit que... qu'il ne fallait pas m'embrasser.

—Vous avez négligé de me dire la raison de cette défense et je n'obéis qu'aux ordres que je comprends; or, je ne vois pas pourquoi je ne puis vous embrasser, vous que j'aime beaucoup, alors qu'il me faut le faire à mon oncle Arthur que je déteste cordialement parce qu'il ne veut jamais ce que je veux.

Le prêtre se gratta la tête.

—Mais, ma petite, il ne faut pas m'embrasser, parce que cela ne se fait pas.

—Et la raison, la raison? cria Yvette.

—La raison! je viens de vous la donner.

M. de Kervec vint au secours du vieillard qui s'embrouillait dans ses réponses.

—Voyons, ma chère Yvette, laisse M. le Curé tranquille, tu n'es pas du tout raisonnable. Est-ce que tu embrasserais M. de Farrois, par exemple? c'est la même chose!

Yvette se tourna vers moi.

—Pourquoi pas? Un cousin!

Et avant qu'on eût pu deviner son intention, elle s'était penchée et me donnait sur la joue deux gros baisers sonnants.

La foudre tombant au milieu de l'appartement n'aurait pas davantage surpris chacun. Mme de Kervec elle-même était scandalisée.

Je t'avouerais franchement que moi je n'étais pas du tout, mais du tout, offensé de la liberté de la jeune fille!... Au contraire.

—Yvette, dit froidement Mme de Kervec, monte à ta chambre. Tu dîneras seule ce soir.

—Pourquoi, demanda encore la jeune in-

disciplinée? On ne peut donc pas embrasser un cousin, non plus!

Le prêtre eut peur des explications qu'on allait donner à la jeune fille.

—Ah! n'effeuillez pas mon joli lys! ne grondez pas ma petite colombe! elle y verra clair bien assez tôt, cela ne vaut pas la peine de la punir.

M. de Kervec qui adorait sa fille et frémissait de manger sans elle, insista auprès de sa femme pour qu'elle levât la punition.

—Soit, dit celle-ci. Mais qu'elle soit correcte durant le repas, car à la première incartade, je l'envoie coucher.

—Nous passâmes à la salle à manger. Yvette, ce soir-là, était placée près de moi.

—C'est mon pardon de ce matin, ma cousine, que vous m'avez donné là.

—Votre pardon? Oui, et encore autre chose!

—Quoi donc?

—J'ai préféré vous embrasser aujourd'hui que nous sommes encore bons amis, parce que demain...

—Eh bien, demain?

—Nous ne serons probablement plus d'accord?

—Charmante perspective... et puis-je savoir quel motif sera la cause de ce changement?

—Ne serait-ce que le joli cadeau que vous avez oublié de m'offrir comme à mes soeurs?

—Oh! ma cousine! demain, je réparerai cet oubli.

—Pourquoi pas ce soir?

—Parce que... il est trop tard, maintenant.

—Trop tard?

—Oui, vous ne pourriez juger de l'effet.

Tu comprends qu'après avoir vu Yvette, je ne pouvais songer à lui offrir une poupée. J'aurais été impitoyablement ridicule et j'ai toujours eu horreur du ridicule; c'est pourquoi je lui fis cette réponse peu compromettante.

Restait la question du cadeau à offrir.

—Bah! me dis-je intérieurement, je choisirai quelque chose se rapprochant de ce que j'ai offert à ses soeurs... c'est très embarrassant, surtout qu'ici un grand nombre de magasins sont encore fermés... Enfin, demain, nous verrons.

Le lendemain, je cherchai en vain chez le

boutiquier de Dinard un objet présentable; tout ce que je trouvai était affreusement commun et je dus me rabattre sur les bijoux.

Après bien des recherches, je découvris un bracelet original et réellement charmant.

C'était un simple cercle d'or, orné tout autour d'un chapelet de pierres étranges, taillées en minuscules pyramides.

—Ces pierres-là, me dit le marchand, changent de couleur trois fois par jour et sont plus ou moins nuancées selon la température. Ainsi, le matin, elles sont vertes, le midi bleues et le soir du plus beau noir.

—C'est curieux et comment les nommez-vous?

Il me nomma un drôle de nom que mon excellente mémoire n'a pas retenu.

—Ce bijou me plaît assez, de quel prix est-il?

—Six cents francs.

—Six cents francs! Vous plaisantez?

Oh non, monsieur! Je n'en suis pas embarrassé, dans deux mois, j'en trouverai facilement mille francs.

Le coquin de bijoutier mentait effrontément, c'est certain, mais il voyait que l'objet me plaisait et il ne rabattit rien du prix qu'il avait énoncé.

Bref, je payai et partis avec mon précieux paquet.

Justement, en revenant, je rencontrai dans le parc ma cousine Yvette toujours suivie de son anguleuse gouvernante.

Les deux femmes cueillaient des fleurs.

—Un joli temps, mademoiselle, pour votre cueillette.

—Oui, un joli temps, répéta-t-elle machinalement... une belle journée.

Savez-vous, ajouta-t-elle, que c'est toujours moi qu'on charge de cette moisson.

—Cela vous amuse?

—Heu... Pas beaucoup. A la faire chaque jour, la besogne devient monotone, mais Clotilde se débarrasse de moi comme elle peut; il paraît que je suis très encombrante le matin.

Mademoiselle Katt, continua-t-elle en se tournant vers sa gouvernante, voulez-vous, je vous prie, porter ces gerbes à Clotilde qui les attend. Vous pourrez revenir si bon vous semble à ma rencontre. Je vais remonter par la grande allée avec M. de Farrois, si toute-

fois vous ne dédaignez pas ma compagnie, me dit-elle avec un sourire.

Je m'inclinai un peu cérémonieux, très étonné au fond, du tête à tête qu'elle se ménageait avec moi.

Mes idées sur son compte s'étaient considérablement modifiées depuis la veille au matin, où je l'avais rencontrée pour la première fois, et après l'avoir jugée la plus délicieuse femme de la terre, je me tenais sur la défensive, tant sa bonne réputation d'enfant gâtée et insupportable m'avait refroidi.

Nous fîmes quelques pas en silence.

—Vous êtes descendu à Dinard ce matin, mon cousin?

—Oui, mademoiselle, une lettre à mettre à la poste.

—Et quelque chose à acheter pour moi, fit-elle finement.

Je fus très surpris de me voir deviné.

Elle se méprit sur les causes de mon étonnement.

—Je me suis trompée, peut-être?

—Nullement. Je suis sorti effectivement pour cette raison. Qui vous l'a dit?

—Personne. Je m'en suis doutée à votre réponse d'hier. Vous m'aviez oubliée?

—Mettons que cela soit. Voulez-vous me permettre de réparer cet oubli? fis-je en lui tendant le petit paquet blanc qui contenait le bracelet.

—Volontiers, mais je regrette de vous en avoir parlé hier... c'était très indiscret de ma part!

—Tout naturel, plutôt! n'importe, vous ne m'eussiez rien dit que j'y pensais, je vous l'affirme.

—Tant mieux... C'est pour vous adresser mes excuses à ce sujet que je viens d'expédier Mlle Katt en avant.

En parlant, elle avait retiré le papier blanc qui enveloppait l'écrin, et faisant jouer le ressort de celui-ci, elle aperçut le bracelet dont la couleur des perles, à cette heure, flottait indécise entre le vert et le bleu.

—Oh! le joli bracelet! s'écria-t-elle en rougissant de plaisir... C'est trop beau, monsieur de Farrois, mes soeurs vont être jalouses!

—Mesdemoiselles vos soeurs ont trop d'esprit pour cela.

—Ah! je suis contente, fit-elle, les yeux brillants et en me tendant la main, mais

c'est trop beau et je ne sais si mes parents me permettront d'accepter.

—Bah! pourquoi pas?

Au fond, je me rendais parfaitement compte que ce n'était pas précisément un bracelet que j'aurais dû offrir à ma jeune cousine, et je me demandais un peu inquiet ce que ses parents allaient en penser.

Elle avait eu sans doute la même pensée que moi, mais comme chez elle les hésitations étaient de courte durée, elle glissa bientôt le bijou à son bras mignon, où il fit un superbe effet.

De nouveau, elle eut un radieux sourire en me le montrant d'un geste enfantin.

—Il y restera, me dit-elle, tant que nous serons bons amis, et le jour où nous serons plus d'accord et que je serai fâchée contre vous, je le retirerai.

—Singulière idée!

—Très commode en tous cas pour se comprendre sans parole. Et puis, ce sera votre punition quand vous m'aurez contrariée... Pourvu que mes parents me permettent de l'accepter.

J'eus une idée lumineuse.

—Voici monsieur votre père là-bas; Je vais aller lui parler. Je crois avoir trouvé un talisman pour qu'il donne la permission.

—Allez, fit-elle doucement, et si vous réussissez, décoiffez-vous; je vais rôder sur la terrasse et je comprendrai ce que cela veut dire.

Elle me quitta légère et mutine, et je ne puis m'empêcher de rire en la suivant des yeux, tant sa petite tête altière contrastait avec l'enfantillage de ses paroles.

En quelques pas, je rejoignis M. de Kervec qui, les mains derrière le dos, causait à un de ses conseillers municipaux.

Quand celui-ci fut parti, je mis en peu de mots le châtelain au courant de mon embaras. Je lui racontai l'achat de la poupée et ma consternation en voyant que Mlle Yvette n'était plus un bébé; je lui dis aussi les difficultés que j'avais rencontrées à Dinard et finalement l'achat du bracelet,—sans lui parler du prix, naturellement.

—Il fallait offrir un sucre de pomme à cette enfant, et vous en auriez été quitte à meilleur compte, car, certainement, nos bijoutiers ont dû vous faire des prix fous!

—Je vous assure que Mlle Yvette n'aurait

pas été aussi contente avec un bâton de sucre de pomme.

—Parbleu! ces fillettes-là sont à peine nées que déjà elles ne rêvent que chiffons, dentelles et bijoux! C'est égal, cher ami, vous avez joliment bien fait de ne pas lui parler de la poupée; je crois qu'elle ne vous l'aurait jamais pardonné.

L'idée lui parut très plaisante et il se mit à rire.

—Je vous en garderai le secret, cela vaudra encore mieux.

—Et vous m'autorisez à...

—Naturellement, fit-il en m'interrompant. Cette affaire-là vous a donné assez de soucis sans que j'en soulève encore des convenances... Vous êtes un peu notre parent et cela permet bien des choses...

Je tournai les yeux vers la terrasse et j'aperçus Yvette qui s'y promenait. Je soulevai légèrement mon chapeau comme elle me l'avait recommandé, et à ce geste je la vis, sans souci, du décorum, frapper ses mains l'une contre l'autre en signe de joie.

* * *

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'aucun fait saillant mérite d'être raconté.

J'étudiais les cinq soeurs les unes après les autres, pour être agréable à la marquise de Versin, de qui j'avais reçu une longue épître de six pages.

Ma bonne tante me suppliait de ne pas oublier toutes ses recommandations.

—Tu dois à ton nom, mon cher enfant, m'écrivait-elle, de ne point le laisser périr. N'oublie pas que tu es le seul descendant de l'illustre lignée des Farrois, et que comme tes ancêtres, tu dois donner des fils à la patrie.

—Marie-toi, Lucien, et quand ta tante aura tenu sur les fonts baptismaux ton premier enfant, elle pourra partir heureuse.

Il y en avait six pages comme cela, et quoique j'aie toujours eu pour ma tante une profonde affection, j'ai mis six jours à les lire: une page chaque soir était grandement suffisante pour m'endormir. (Procédé infailible recommandé aux personnes nerveuses qui ont le sommeil difficile).—Pauvre tante, elle était bien loin de se douter que sa prose me servait de soporatif.

Pourtant, au fond, je reconnaissais le bon côté des conseils de ma tante.

Une femme, un intérieur, des enfants, tous les poètes ont chanté cela; mais en pratique, c'est généralement moins agréable. La femme n'est pas toujours aimable, les enfants sont grognons, et l'intérieur, par suite, est un véritable enfer.

Mes cousines étaient certainement de très charmantes personnes, mais aucune ne me paraissait la compagne rêvée, la femme capable de m'enchanter assez pour me faire trouver le mariage admissible, pas assez surtout pour me faire aliéner ma liberté, cette douce liberté que l'héroïne du "Chalet" vante fort justement.

Et les jours d'orage, si je n'avais pas eu la petite Yvette pour me distraire par ses boutades et ses espiègleries, je serais mort d'ennui en tête à tête avec ses soeurs.

Mais avec elle, comment s'ennuyer! Elle ne me laissait aucun repos, et, sans cesse, j'étais obligé de me tenir sur mes gardes pour ne pas tomber dans un des nombreux pièges qu'elle me tendait.

Et sa conversation endiablée, décousue, quel plaisir de l'entendre.

Ecoute un peu ce petit échantillon.

—Sériez-vous poète, monsieur de Farrois? me demanda-t-elle, un jour qu'elle me surprit à rêvasser les yeux fixés sur la grande mer bleue.

—A mes heures, mademoiselle... le moins possible.

—Tant mieux, car les poètes sont très jolis dans les livres où on nous les montre hommes aimables et charmants, mais dans la vie c'est autre chose, ils sont d'un froid! d'un égoïsme!

—Je tâcherai, ma cousine, de n'être pour vous ni l'un ni l'autre.

—Je l'espère bien... et c'est pourquoi vous portez des bottines vernies?

—Mais, je ne vois pas le rapport.

—Quel rapport?

—Le rapport qu'il peut y avoir entre un poète et des chaussures vernies.

—Ah! vous ne voyez pas?

—Aucunement!

—Moi non plus!

—!!...

Tu vas peut-être croire par ces dernières

lignes que ma cousine Yvette était absolument sotté ?

Erreur, mon cher ! elle avait une façon de souligner ses mots d'un sourire malin, qui retroussait un des coins de sa bouche, que tu rendais parfaitement compte que la belle enfant se payait ta tête.

Son sourire était tout un poème, il voulait dire une foule de choses différentes et je n'ai jamais vu quelqu'un dont le sourire fut si spirituel.

Je vais, du reste, te raconter quelques-uns des tours qu'elle m'a joués, afin de te la faire mieux connaître.

Un jour, je ne sais par quel prodige d'habileté, elle réussit à m'escamoter mon mouchoir de poche pour le remplacer par... (mais, n'anticipons pas !)

Il y avait nombreuse société au salon et justement j'étais affligé d'un commencement de coryza.

— Il y a de ces hasards qu'on n'évite pas !

Ayant eu besoin de mon mouchoir, je le cherchai dans ma poche et en ramenai un objet grossier auquel, tout d'abord, je ne fis pas attention.

Je le dépliai.

Horreur, c'était un torchon de grosse toile. Charitablement, Yvette me passa un minuscule petit carré de batiste dans lequel elle met habituellement son petit nez rose ; mais la malicieuse enfant avait bien calculé. Toutes les personnes présentes s'étaient aperçues de l'incident et, en dépit de tous leurs efforts pour rester sérieuses, elles éclatèrent de rire.

Naturellement, je fis comme tout le monde... bien que peut-être ce fut un peu forcé.

Une autre fois, nous partions pour une excursion à Paramé. Au moment du départ, je pris mon chapeau que j'avais accroché dans le vestibule, mais impossible de le mettre sur ma tête ; il était trop petit.

Après m'être assuré que c'était le mien et que mes initiales en ornaient bien le fond, je montai en voiture, ne voulant pas faire attendre mes hôtes. J'avais garlé mon couvre-chef à la main avec l'intention de chercher en chemin la cause de cette soudaine petitesse.

Je l'examinai et ne vis rien d'anormal. Au nouveau, j'essayai de me coiffer. Impossible ! l'entrée était réellement trop petite et mon

chapeau restait planté sur le sommet de ma tête.

Mes cousines se mirent à rire. Seule Yvette s'obstina à regarder par la vitre de la voiture la poussière blanche de la route.

Son attitude ne me laissa aucune illusion sur ma mystificatrice.

Je regardai de plus près mon malheureux chapeau et je vis qu'on avait introduit entre le cuir intérieur et la paille un bourrelet de papier.

Je le dépliai. C'était un journal.

Très pratique pour lire en route, fis-je narquois. Malheureusement, j'ai la déplorable habitude de me coiffer de chapeaux allant bien à ma tête et auxquels ces sortes d'ornements sont inutiles.

Après avoir plié proprement le journal, je le tendis à Yvette.

— Permettez-moi, mademoiselle Yvette, de vous restituer ce journal, et de vous remercier de l'intention : je ne tiens nullement à lire en route.

— Mais ce n'est pas moi qui vous ai fait cette "niche", protesta-t-elle.

— Vous ne voudriez pas l'affirmer. Dans tous les cas, votre très humble serviteur ne voit aucun inconvénient à vous en attribuer le mérite.

.....

Dans une autre circonstance, elle réussit à introduire un gros galet de la plage dans chacune des poches de ma jaquette, et pendant deux heures, tout occupé d'une intéressante conversation entre M. de Kervec et moi, je me promenai avec ce lest d'un nouveau genre.

Mais à être sans cesse mystifié, je devins méfiant, et il lui fut difficile de continuer ses persécutions. Elle changea de tactique, et ce fut tout aussi peu agréable pour moi.

Un matin, au petit déjeuner, elle me demanda avec son air le plus ingénu :

— Quelle différence voyez-vous, monsieur de Farrois, entre un moulin à café et un sucrier ?

Je crus à une devinette comme les enfants aiment souvent à en poser. Je me creusai la tête et mis ma cervelle à l'envers sans rien trouver.

— Je donne ma langue au chat, mademoiselle, dis-je enfin.

— Vous avez cherché ?

—Oui, et je n'ai rien trouvé. Vous qui connaissez la différence, dites-moi là donc?

—Mais je ne sais pas, moi, puisque je vous la demande!

Inutile de dire que, malgré les gros yeux que leur faisait l'ainée, mes trois cousines se mirent à rire de la plus belle façon; quant à Yvette, elle garda un sérieux imperturbable et continua tranquillement de tremper ses tranches de pain grillé dans son café au lait.

—Quel plaisir, ma cousine, lui demandai-je au sortir de table, pouvez-vous avoir à me mystifier continuellement ainsi... Ce petit jeu vous amuse?

—Beaucoup! Vous avez une patience superbe que j'admire et vous êtes le premier contre qui je ne me fâche pas souvent.

—J'en suis réellement très flatté, mais ne pourriez-vous pas m'épargner un peu?

—Si vous voulez... seulement êtes-vous bien certain qu'ensuite vous ne regretterez pas mes attaques?

—Oh! jamais! fis-je avec conviction.

Et pourtant, pendant les deux jours où elle me laissa tranquille, je ressentis de l'ennui et ce fut moi, alors, qui la taquinai et la provoquai.

* * *

Un matin que M. de Kervec était allé présider une distribution de prix et que les dames étaient à leur toilette, j'errai de pièce en pièce et de corridor en corridor, comme une âme en peine, avec l'espoir d'y rencontrer Yvette et de la taquiner un peu.

Clotilde, que je rencontrais, m'arrêta dans ma promenade.

—Voulez-vous vous amuser un peu, monsieur de Farrois.

—Volontiers!

—Allez donc assister à la leçon de piano d'Yvette. Je vous promets que vous ne vous ennuierez pas.

—Mlle Yvette est au piano? Mais, cependant, j'ai parcouru tous les salons et nulle part je ne l'ai aperçue.

—C'est que vous n'êtes pas allé là où elle se trouve. C'est tout une affaire que la leçon d'Yvette, et comme maman en avait la tête cassée, on a disposé un appartement spécial, là-bas dans le petit pavillon isolé au milieu des sapins, et c'est là qu'Yvette massacre les

sonates à son aise et crie à tue-tête les plus suaves mélodies.

—Mademoiselle votre soeur est-elle si peu musicienne que cela?

Clotilde sourit.

—Allez-y, vous allez en juger!

—Je crains d'être indiscret.

—Du tout. Les fenêtres du pavillon sont largement ouvertes et tout le monde peut voir et entendre ce qui s'y fait.

Je me dirigeai sans hâte vers le petit pavillon, situé à peine à une cinquantaine de mètres du château.

Je dis "sans hâte", car je n'étais que médiocrement charmé par la perspective d'avoir les oreilles écorchées.

Quelques pas encore me séparaient du pavillon quand je distinguai la voix d'Yvette qui, sur un diapason très élevé, disait:

—Vous faites erreur, madame! J'ai appris ce morceau!

—On ne le dirait vraiment pas, mademoiselle! Voici six semaines que vous l'étudiez et vous n'en savez pas encore l'introduction.

—Peut-on dire! Je le sais par coeur jusqu'à la dernière note!

—Pourquoi alors ne le jouez vous pas?

—Parce que vous m'arrêtez dès les premières mesures. C'est insupportable.

—Miss, miss, cria la voix plaintive de l'anglaise, vólez-vous mesurer vos paroles. Moa ne puis tolérer que vous répondiez ainsi à Madame qui est oune professeur très distinguée.

—Je ne conteste pas les mérites de madame. Je souhaite seulement qu'elle soit beaucoup moins sévère... Avec mes soeurs, elle a plus d'indulgence.

—Vos soeurs, mademoiselle, travaillent beaucoup mieux et il est tout naturel que je leur témoigne ma satisfaction. Voyons, voulez-vous essayer encore ce morceau.

—Du tout! Je suis fatiguée et je ne travaillerai plus aujourd'hui.

—A votre aise, mademoiselle, mais il est de mon devoir de prévenir M. de Kervec de cet incident.

—Faites votre devoir, madame, conclut de son ton le plus impertinent ma jeune cousine. Aussitôt, je vis sortir du pavillon une grande femme maigre, au visage irrité.

Elle passa près de moi sans m'apercevoir

et son mécontentement était si grand que je l'entendis murmurer :

— Mon Dieu, que cette enfant est mal élevée et qu'elle me donne du tourment.

L'espoir de voir "quelle tête" avait Yvette quand elle était fâchée me donna le courage de braver sa colère.

La jeune fille était restée assise devant son piano ouvert.

Ses yeux noirs brillaient avec de sombres lueurs fugitives et son petit nez rose avait des frémissements comme celui d'un jeune chat qu'on énerve.

Dans un coin de la pièce, Mlle Katt, assise sur une petite chaise basse, s'obstinait à compter les points de sa tapisserie. Elle se souciait peu d'essuyer les premiers feux de la mauvaise humeur d'Yvette; aussi, plus celle-ci frappait le parquet de son petit pied, plus la gouvernante ployait l'échine.

— Votre leçon est déjà finie, mademoiselle Yvette, demandai-je railleur à la jeune fille?

— Ah! vous étiez là, et vous avez entendu! Ne trouvez-vous pas que c'est insupportable?

— En effet, je plains votre pauvre maîtresse.

— Vous dites? s'écria Yvette en se levant brusquement.

— Rien que vous n'avez compris, fis-je doucement en la regardant dans les yeux.

— Vous aussi vous me donnez tort? continua-t-elle en soutenant mon regard.

— Tort?... non... Je ne me permettrai pas. Mais sûrement, je ne vous donne pas raison.

Elle poussa un profond soupir et, s'étant rassise, elle posa son coude sur le rebord du piano et appuya la tête sur sa main.

Je m'assis près d'elle sur le siège que sa maîtresse avait dû occuper quelques minutes avant.

— Il est donc bien difficile ce morceau à exécuter? lui demandai-je.

Elle n'entendit sans doute pas ma question, car je n'obtins pas de réponse.

Ses yeux restaient fixés à terre et un grand pli barrait son jeune front.

— Vous me boudez, ma cousine? repris-je en appuyant ma main sur la sienne.

Elle tressaillit.

— Pourquoi venez-vous ici me contrarier?

— Est-ce ma faute si les circonstances m'obligent à ne pas être tout à fait de votre avis.

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Vous me jugez sur les apparences, monsieur de Farrois, dit-elle enfin... Vous êtes très fort au piano, voulez-vous que je vous joue ce morceau? soyez mon professeur ce matin.

— Hum!... Je n'y tiens guère... Je souhaite encore rester quelque temps en bonne amitié avec vous.

— Alors?

— Alors, si vous me traitiez comme vous venez de faire pour votre pauvre maîtresse, je me fâcherais peut-être et j'en aurais ensuite bien du regret.

— Je vous promets d'être bien sage; Voulez-vous que je commence?

D'un signe de tête, j'acquiesçai.

Elle fit demi tour sur son tabouret et se mit à jouer.

Vue ainsi de profil, elle était mignonne. Ses longs cheveux bouclés qui flottaient librement sur ses épaules, ornés sur le sommet de la tête d'un chou de ruban bleu pâle; sa poitrine qui se soulevait encore sous l'empire de sa récente colère, tout était charmant en elle, et j'oubliai à la regarder mon rôle de professeur.

Ayant tourné mes yeux vers la gouvernante, je vis que celle-ci, à force de fixer les points de sa tapisserie, s'était endormie, et je ne sais pourquoi cette circonstance me fit plaisir.

Et elle, très tranquillement, ne se doutant pas des idées qui m'assaillaient continuait d'exécuter son morceau.

Ses petits doigts couraient sur les touches blanches et je pouvais à loisir admirer son petit poignet rond, que mon fameux bracelet ornait.

— Comment trouvez-vous que j'ai joué? fit-elle soudain en s'arrêtant.

Je sursautai... j'étais si loin...

— Très bien!... admirablement même.

Elle rougit de plaisir.

L'éloge était peut-être excessif, mais, cependant, je dois reconnaître qu'elle avait très bien réussi: rythme, nuances, tout avait été observé. Seule une légère défaillance à un passage difficile aurait pu lui être reproché.

— Vous voyez bien que j'ai étudié et que ma maîtresse me grondait à tort?

— Est-il bien certain que vous ayez mis.

autant de bonne volonté tout à l'heure avec cette dame.

—Non, certainement! fit-elle en hésitant.

—Et pourquoi?

—Parce que... parce que cela m'amuse de la mettre en colère.

—Est-il possible! Quel plaisir pouvez-vous trouver à rendre quelqu'un mécontent?

—Aucun... mais ce n'est pas la même chose pour cette dame... si vous saviez comme elle est drôle quand elle se fâche: elle porte de fausses dents et, comme dans ces cas elle parle vite, son râtelier se décroche et cela est "risible" au possible.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Elle ajouta d'un ton persuasif:

—C'est fâcheux que vous ne soyez pas arrivé plus tôt, vous auriez pu en juger.

—Ce sera pour une autre fois. Mais savez-vous qu'elle est partie très fâchée et qu'elle va se plaindre à vos parents?

—J'y suis habituée.

—Et que vous fait-on alors!

—On me consigne tout le reste de la journée dans ma chambre.

—C'est payer bien cher le plaisir de voir une femme en colère!

—C'est ce que Mlle Katt dit.

—A propos, votre gouvernante s'est endormie sur son ouvrage; vous lui donnez tant de tracas que la nuit ne lui suffit plus pour s'en reposer.

—Bonne mademoiselle Katt, fit à mi-voix la jeune fille. Elle a consenti hier soir à m'aider un peu à un travail de couture et nous avons veillé une partie de la nuit.

—Grand Dieu, quel zèle! cet ouvrage était donc bien pressé?

—Je vous crois! Il s'agissait de la layette d'un pauvre petit malheureux qui va naître et dont les parents sont très pauvres. Il faut que tout soit prêt pour après-demain.

Elle avait parlé simplement, trouvant son action toute naturelle.

Je la regardai ému.

Cette enfant riche prenant sur son sommeil pour habiller un petit miséreux n'était plus l'Yvette moqueuse et espiègle que j'avais coutume de voir sous son enveloppe légère, elle m'apparaissait soudain transformée, grandie, embellie. Ce n'était plus l'enfant que j'avais devant moi; non, c'était une

femme avec un cœur capable de comprendre et de soulager le malheur, un cœur susceptible de dévouement.

Ma voix trembla légèrement en lui répondant malgré mon ton badin.

—C'est très bien, ma cousine, ce que vous avez fait là. Mais pour que ce soit mieux encore, si vous alliez trouver votre maîtresse que j'aperçois là-bas sur la terrasse et qui, sans doute, attend votre père.

—Aller la trouver?... et que lui dirai-je?...

—Vous feriez la paix avec elle.

—Pourquoi faire?

—Pour me faire plaisir.

—A vous?

—Oui, à moi, qui tout l'après-midi vais être privé de vous.

Elle hésita.

—Non, je ne veux pas y aller; elle serait trop contente si je lui faisais des excuses; il me faudrait subir ses reproches et je préfère garder la chambre.

—Alors, tant pis pour moi, dis-je en me levant.

—Tant pis pour vous, fit-elle un peu moqueuse. A demain, mon cousin.

—Comment à demain?

—Oui, puisque tout à l'heure on va m'envoyer chercher pour me mettre en pénitence.

—Parce que vous le voulez bien.

Elle ne répondit pas.

Je pris la petite main qu'elle me tendait et la gardai un peu plus longtemps qu'il n'était convenable.

Comme elle me regardait étonnée, j'affectai d'examiner ses bagues.

Un de ses petits doigts était tout piqué de points noirs. Je le lui montrai:

—C'est votre ouvrage de cette nuit qui a mis votre doigt en cet état.

—Oui... Mais pourquoi regardez-vous justement celui-ci... Les autres sont bien plus gentils, ajouta-t-elle mutine.

—Non, dis-je en portant à mes lèvres son doigt meurtri, c'est celui-là qui me plaît le mieux.

Et, probablement, pris d'un besoin de la convaincre, je couvris de baisers sa petite menotte.

—Vous êtes fou! fit-elle brusquement et d'une voix altérée en se reculant.

Dans son mouvement de recul, elle fit tomber son tabouret.

Au bruit, Mlle Katt s'éveilla en sursaut.

—Eh bien, miss, votre colère n'est pas encore passée.

—Parbleu, non! tout le monde s'est donné le mot pour me contrarier aujourd'hui... jusqu'à M. de Farrois qui se moque de moi... Venez-vous, mademoiselle Katt?

Et sans attendre celle-ci qui pliait son ouvrage, elle sortit du pavillon avec une hâte fébrile.

Elle avait agi si vite que j'étais resté debout, subitement dégrisé.

L'Anglaise vit mon air abruti et se mit à rire...

—Miss vô étonne, monsieur de Farrois?

—Un peu...

—C'est une charmante enfant, moà qui la connais, l'aimais beaucoup. Vô l'aimerez beaucoup aussi quand vô la connaîtrez mieux. Je bredouillai quelques paroles, et craignant sa loquacité, je sortis vivement.

En rentrant au château, je vis M. de Kervec qui se promenait de long en large, l'air fort agité.

—Yvette a encore fait des siennes, me dit-il en m'apercevant!

—Au sujet de sa leçon de piano?

—Ah! vous êtes au courant... cette enfant est insupportable. Sa maîtresse vient de me signifier qu'elle ne lui continuerait plus ses leçons.

—Cette dame s'est peut-être fâchée un peu vite; Mlle Yvette n'a sans doute pas tous les torts.

—Je le crois, fit-il heureux de m'entendre défendre sa fille. En tous cas, je suis obligé de punir la coupable et cela me coûte beaucoup. Nous allons en excursion en mer aujourd'hui et je vais être privé d'elle.

Il soupira et j'eus un sourire de le sentir si faible pour Yvette.

—Vous souriez, mon cher, continua-t-il; si vous saviez comme cette enfant s'entend à tout; c'est un vrai plaisir pour moi que de lui confier parfois le commandement de mon yacht.

—Dans ce cas, ne la punissez pas... Faites-le et pour vous et pour moi qui aurais été heureux de constater son habileté en matière de navigation.

Il hésita...

—Soit, après tout! Je lui ferai subir une forte mercuriale et tout sera dit.

* * *

Après le déjeuner, pendant que nous nous dirigions vers la cale où le yacht de M. Kervec était attaché, Yvette s'approcha de moi.

—Je n'ai pas de compliments à vous adresser, monsieur de Farrois me dit-elle.

—A quel sujet, mademoiselle?

—Je ne vous avais pas chargé de plaider ma cause auprès de mon père, vous auriez pu vous en dispenser.

—J'ouvris des yeux étonnés.

—Je croyais vous faire plaisir, mademoiselle, et je regrette avoir si mal réussi.

—Vous aviez pourtant bien vu que je tenais à rester à la maison aujourd'hui.

—Aucunement! je ne pouvais supposer un pareil désir... au contraire, il me semblait que cette promenade en mer devait vous tenter.

—Dans un autre moment, je ne dis pas, mais cette après-midi, j'avais des raisons pour garder la chambre.

Je la regardai avec surprise.

—Mon Dieu! fit-elle dépitée, ne me regardez pas ainsi! on croirait que je suis une personne extraordinaire.

—C'est un peu l'effet que vous me faites.

—J'en suis extrêmement flattée, monsieur de Farrois, et puis-je savoir pourquoi vous me jugez ainsi? N'ai-je pas le droit de rester à la maison si bon me semble?

Elle paraissait très irritée et son petit pied frappait la terre tout en parlant.

—Vous me cherchez querelle, mademoiselle! Je ne veux pas vous suivre sur ce terrain. J'ai eu tort de m'occuper ce matin de ce qui ne me regardait pas; une autre fois, je serai plus retenu. En attendant, agréez toutes mes excuses de l'avoir fait.

Je m'éloignai d'elle, la laissant toute décontenancée de ma vive sortie.

Je rejoignis le groupe des dames et ne fis pas attention à elle. J'eus même soin d'être très empressé auprès d'une de ses meilleures amies, Claire de V***, qui était aussi de la partie.

Au fond, j'étais furieux! C'était la première fâcherie sérieuse que j'avais avec Yvette, et je trouvais absurde d'en être si affecté. Je me demandais comment moi, un homme de trente ans, pouvais attacher tant

d'importance aux faits et gestes d'une gamine de dix-sept ans, véritablement très mal élevée.

Et, cependant, j'étais si vexé que dans mon for intérieur je souhaitais la punir et me venger de son despotisme; la punir, en ne paraissant pas touché de notre brouille, et me venger, en la traitant de quantité négligeable.

Si j'avais été plus logique avec moi-même, j'aurais trouvé ma manière d'agir encore plus absurde que tout le reste, car tout l'après-midi, j'évitai de parler et de regarder Yvette, et pour bien lui dissimuler mon dépit, je me montrai d'une gaieté folle.

Jamais, je n'avais eu une verve aussi endiablée que ce jour là, et grâce à mes nombreuses saillies, on rit ferme sur le pont du yacht.

Yvette seule resta sombre. Elle ne se mêla que très peu à notre groupe, et, mélancoliquement, elle alla s'accouder sur le rebord du bateau.

Inconséquence du coeur humain, plus je la voyais triste, plus ma bonne humeur apparente augmentait.

Plusieurs fois, M. de Kervec appela la jeune fille pour lui faire exécuter quelques petites manoeuvres, mais chaque fois celle-ci secoua la tête, disant :

—Non, père! Je n'ai pas d'entrain aujourd'hui. Je ferais un triste matelot.

—Et moi qui ai promis à M. de Farrois de lui montrer tes talents...

—Ce sera pour une autre fois.

De nouveau, elle s'abîmait dans sa rêverie, les yeux au loin.

On servit une légère collation composée de viandes froides et de gâteaux, et Clotilde appela sa jeune soeur pour l'aider.

Gracieuse, avec un sourire, Yvette tendit à chacun l'assiette de gâteaux.

Quand elle me la présenta, je sentis ses yeux rivés sur les miens, mais je me gardai bien de répondre à son regard, et tout en me servant, je continuai de parler avec Mlle Claire V***.

Le soir j'observai la même façon d'être vis-à-vis d'elle, je tenais à lui donner une bonne leçon; j'en avais assez d'être un jouet entre ses mains et je voulais le lui faire sentir.

Aujourd'hui, je trouve ridicule mon atti-

tude de ce jour-là, et pourtant je t'assure, qu'alors, j'étais sérieusement fâché contre elle.

La soirée se termina par des danses. Naturellement, je n'allai pas inviter Yvette, mais celle-ci vint vers moi au moment où je reconduisais à sa place une de ses soeurs et me dit :

—Je vous ai gardé la prochaine valse, monsieur de Farrois.

J'eus envie d'abord de prétexter un engagement avec une autre, mais je pris en pitié son air suppliant.

—Je vous remercie, mademoiselle; j'allais vous la demander.

Un éclair de joie brilla dans ses yeux.

Quand le piano, au son duquel on dansait, préluda la valse retenue par Yvette, j'allai chercher celle-ci.

Nous dansâmes silencieux pendant la première partie, et, de nouveau, je me trouvais absurde d'être si ému en la sentant dans mes bras.

—Savez-vous pourquoi, monsieur de Farrois, j'aurais voulu rester tantôt ici? me dit-elle enfin.

—Cela ne m'intéresse pas, mademoiselle.

—Méchant! fit-elle, pendant que ses yeux se remplissaient de larmes. Je vous le dirai quand même. C'était pour avancer la petite layette dont je vous ai parlé... vous voyez bien que ce n'était pas mal.

Je me tus ne sachant quoi dire.

—Croyez-vous que sans cela, ce matin, je vous aurais refusé d'aller m'excuser auprès de ma maîtresse de piano comme vous me le demandiez pour... vous... faire plaisir.

Elle appuya sur le "vous" avec intention.

—Je ne me souviens pas que vous ayez pris ce dernier prétexte pour me le refuser.

—Parce que je n'aime pas à paraître meilleure que je le suis... et c'est fini maintenant?...

—Quoi donc?

—Notre brouille?

—Mais, mademoiselle, il me semble que votre confiance de ce soir n'a en rien atténué mes torts envers vous.

—Comme les hommes sont orgueilleux! murmura-t-elle. Vous revenez encore là-dessus!! Va-t-il me falloir vous faire des excuses?

—C'est inutile... seulement je n'aime pas à être traité avec despotisme et je vous serai

infiniment reconnaissant de ne pas l'oublier.

Elle ne répondit rien et nous achevâmes silencieusement la valse.

Pendant deux ou trois jours, il résulta de cette altercation un peu de froid entre nous.

J'étais plus cérémonieux avec ma jeune cousine, et elle montrait beaucoup plus de réserve avec moi. Cela aurait pu durer longtemps, sans son caractère primesautier qui la poussa à me taquiner de nouveau.

* * *

Ce jour-là, la pluie tombait fine et serrée, et devant l'inclémence du ciel gris, renonçant à une promenade projetée, nous nous étions réunis sur la terrasse du château.

Yvette avait une mine particulièrement malicieuse, et tout en se balançant dans son rocking chair, elle me regardait avec une envie de rire comprimée qui m'horripilait.

Vingt fois, je fus sur le point de l'interroger sur les motifs de sa gaieté, et vingt fois j'eus le courage de retenir ma question pour ne pas lui fournir l'occasion de s'expliquer.

Malheureusement, Marie-Anne, une de ses soeurs, n'observa pas la même réserve.

—A quoi penses-tu, Yvette, pour rire comme cela toute seule, lui demanda-t-elle?

—A quoi je pense? répondit la jeune fille en chiffonnant entre ses doigts la dentelle de son petit tablier rose... mais à une amusante histoire qu'une de mes amies m'a contée récemment.

—Oh! dis-nous la vite que nous en profitions? s'écrièrent Marie-Anne et Germaine.

Yvette parut hésiter.

—Cela est très enfantin et n'amusera pas M. Farrois...

Je protestai pour la forme, car je me méfiais de la fine mouche... et Dieu sait si j'avais raison!

—Je croyais, ma cousine, lui dis-je, vous avoir prouvé bien des fois que j'étais très indulgent pour les enfantillages.

—Alors, je vais vous raconter cette histoire, et si elle vous ennuie, souvenez-vous que c'est vous qui m'aurez conviée à vous la narrer.

La façon dont elle appuya sur les "vous" et le regard dont elle accompagna ses paroles me foudroyèrent; certainement que je devais jouer un rôle dans sa petite histoire.

—Une de mes amies, commença Yvette, a un sien parent, jeune oncle ou vieux cousin, je ne sais plus au juste, qui est venu passer quelques semaines chez ses parents.

—Hum! me dis-je intérieurement, ce parent-là pourrait bien s'appeler le comte de Farrois. Enfin, attendons!

—Or, tout dernièrement, continua la jeune fille avec un infernal petit sourire, au coin des lèvres, ma jeune amie Lucie—je vous préviens que ce n'est pas son nom—eut besoin d'un objet relégué depuis longtemps dans le placard de la chambre que son parent occupait.

Elle monta, frappa à la porte de ladite chambre, et n'obtenant pas de réponse, elle entra.

L'appartement était vide et ma petite amie Lucie est très curieuse, ce qui, du reste, n'est pas son moindre défaut.

Donc, oubliant complètement le motif de sa présence en cet endroit, elle commençait à regarder un peu partout, à droite, à gauche, en l'air, en bas, tout en faisant en aparté ses petites observations.

—Oh! horreur! ces chaussettes sales dans ce coin et ces manchettes qui traînent dans ce fauteuil.—Fi donc, monsieur mon parent, que vous n'avez pas d'ordre! Le valet de chambre a cependant fait votre chambre ce matin!... et ce flacon d'odeur aux trois quarts vide! vous en usez joliment, car sur votre passage vous laissez une traînée d'émanations plutôt désagréables pour ceux qui comme moi, n'en usent pas!...

Bref, mon amie Lucie passa une inspection complète de tout l'arsenal de flacons et cosmétiques que monsieur son parent avait apportés avec lui.

Pendant qu'elle parlait, Yvette tenait modestement ses yeux baissés sur les arabesques des pavés de mosaïque de la terrasse, mais, de temps en temps, elle les levait sur moi et un éclair malicieux jaillissait de ses prunelles.

—Si c'est là son histoire, pensai-je, elle n'est pas bien méchante!...

La jeune fille s'était arrêtée dans sa narration.

—Mon récit ne vous importune pas, monsieur de Farrois? me demanda-t-elle. Le trouvez-vous assez intéressant pour que je puisse l'achever?

—Continuez, mademoiselle. J'aime beaucoup entendre les histoires des petites filles curieuses.

—Ah! vous aimez beaucoup! fit-elle avec son infernal sourire. Eh bien, vous allez être satisfait... Je continue:

“Lucie, après avoir fait le tour de la chambre de son parent, s'arrêta toute déconfite, elle s'attendait à trouver quelque chose de plus amusant.

Il y avait dans un coin une grande malle noire, ou grise, ou rouge, je ne me souviens plus,—dont la clef était restée à la serrure et cette malle fascinait mon amie. Elle hésitait et se disait: “Si j'osais”. Or, le désir de s'instruire fit que Lucie osa.

—Votre amie est très mal élevée, interrompis-je brusquement.

—Je vous crois, fit Yvette avec conviction, Lucie est très gâtée par ses parents!... Aussi, en personne mal élevée, elle ouvrit la malle de son parent.

D'abord, elle ne distingua qu'un fouillis de cols, cravates chemises et tous objets nécessaires pour faire de ceux qui forment le sexe laid, des êtres à peu près présentables.

Lucie ne s'arrêta pas à ces objets-là, tous les jours elle pouvait d'ailleurs les admirer à son aise sur la personne de son parent, donc, elle souleva le premier casier de la malle, puis le second, et devinez un peu ce qu'elle aperçut alors?

—Un paquet de linge sale? dit une jeune dame.

—C'était bien assez des chaussettes, fit Yvette en riant. Trouvez autre chose, madame?

—Une fausse perruque?

—Une tabatière?

—Un corset, peut-être! demanda en souriant Mme de Kervec. J'ai entendu dire que beaucoup de messieurs en mettent?

—Vous n'y êtes pas, ma chère maman. C'est beaucoup plus drôle que ça!

—Une lettre?

—Une photographie?

Et pendant cinq minutes, chacun nomma ce qui lui passait par la tête. Moi-même je me demandais qu'elle pouvait bien être cette chose si curieuse que ma jeune cousine avait découverte dans ma malle. Je n'avais pas le moindre doute sur l'identité réelle de “l'amie de Lucienne” et de son parent; si j'en avais

eu d'ailleurs, Yvette se fut vivement chargée de me l'enlever, car elle venait de se tourner vers moi, et, de son air le plus persifleur, me demandait:

—Et vous, monsieur de Farrois, vous devez être plus apte que ces dames à nommer ce qu'on peut trouver de curieux dans la malle d'un “beau monsieur”?

—Mon Dieu, non, mademoiselle! Je ne suis pas plus savant! Je n'ai jamais pu deviner un rébus.

—C'est dommage!... Mais je ne veux pas vous faire languir plus longtemps.. Mon amie trouva une magnifique poupée couchée sur la soie d'un caleçon.

—Une poupée! s'écrièrent en choeur toutes les personnes présentes. Mais le parent de votre amie était donc un enfant?

—Oui... un enfant de vingt-cinq à cinquante ans!

—Ah! que pouvait-il donc faire de cette poupée?

—Voilà ce que j'ignore, dit Yvette, et c'est regrettable... seulement, je suppose que ce monsieur devait trouver un plaisir quelconque à bercer les enfants; peut-être même regrettrait-il de n'être pas une digne nounou!...

—Ou plutôt ce garçon était fou! s'écria Mme de Kervec en riant aux larmes.

—Dans tous les cas, fit le baron de Z*** qui avait entendu la fin de l'histoire, il devait avoir un sérieux “coup de marteau”. Un jeune homme sensé et en possession de toutes ses idées ne voyage pas généralement avec une poupée dans sa malle!

Tu dois voir d'ici la tête que je faisais au milieu de tous ces compliments qui m'assailaient gratuitement, sans que personne se doutât de la large part que j'occupais dans le récit d'Yvette.

—Etes-vous bien certaine, mademoiselle, demandai-je à celle-ci en jouant l'indifférent, que votre amie Lucie ne s'est pas moquée de vous en vous racontant cette aventure là?

—Au contraire, je suis sûre qu'elle n'a rien exagéré.

—Alors, qu'a-t-elle fait après sa découverte?

Yvette rougit et parut embarrassée:

—Ma foi... je crois qu'après avoir pris la poupée et refermé la malle, elle a couché dans le lit de son parent le personnage de porcelaine.

—Et ensuite?

—Ensuite, craignant d'être aperçue, elle s'est sauvée et est allée prévenir charitablement un domestique qu'il ait à aller ranger la chambre, laquelle était en désordre.

Je m'étais levé brusquement, devenu un peu pâle, à l'idée du ridicule dont j'allais être couvert à l'office.

—Qu'avez-vous donc, monsieur de Farrois? me demanda doucement ma jeune cousine.

Je dus me raidir pour lui répondre avec calme.

—Peu de chose... une mouche vient de me piquer... c'est déjà passé.

—Montrez donc, fit le baron Z*** avec complaisance. Il y a de très mauvaises mouches et celle-là a dû vous faire du mal... vous en avez pâli?

Je me hâtai de tourner la chose en riant affirmant que je ne souffrais plus.

—Tant mieux, fit Yvette d'un ton d'innocence. J'allais justement vous demander de jouer avec moi ce morceau à quatre mains que vous m'avez conseillé d'étudier?

Comme tous les yeux étaient fixés sur moi, je dus faire ce qu'elle me demandait, et allant au salon, ou chacun nous suivit. Je m'assis au piano à côté d'elle.

Mais ma tête était ailleurs et je fis fausses notes sur fausses notes. J'avais hâte d'être seul, hâte surtout de monter à ma chambre et de juger des dégâts.

—Vous n'êtes pas dans votre assiette, me dit Yvette à mi-voix?

Je lui lançai un regard glacial.

—Quand vous serez prête à me rendre ma liberté, vous le direz!

—Tout de suite, fit-elle vivement en se levant, je n'ai jamais importuné personne!

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

—Vous sortez, me demanda Thérèse.

—Une minute seulement, mademoiselle. Je reviens tout de suite.

—Allez vite. La pluie a cessé et on parle de faire un tour dans le parc avant de dîner.

Je montai à ma chambre; au moment où j'y arrivai, ma cousine Yvette me rejoignit.

—Monsieur de Farrois, me dit-elle, voici la clef de votre malle, et un bon conseil; une autre fois ne l'oubliez pas.

—Vous êtes insupportable, mademoiselle!

Vous me couvrez de ridicule sans vous informer du pourquoi des choses.

—Je n'ai pas dit que c'était vous.

—Vraiment! et votre personnel n'ébruitera pas la chose!... Il faut avoir le désir d'incommoder les gens pour agir comme vous le faites!

—Vous êtes injuste, si vous me croyez aussi méchante que cela, murmura Yvette en tremblant légèrement.

A petits pas, elle s'éloigna.

J'entrai dans ma chambre et, de suite, mes yeux cherchèrent mon lit.

Il n'était pas défait.

Je courus à ma malle et l'ouvris. La poupée s'y trouvait à la même place que les jours précédents.

Je respirai, soulagé. Yvette s'était vantée d'une chose qu'elle n'avait pas faite, et immédiatement j'eus du remords de ma brutalité envers elle.

Drôle de logique, me diras-tu, car enfin cette jeune fille s'était montrée très indiscreète et, en plus, elle m'avait fait passer un mauvais quart d'heure. Tu auras peut-être raison, mais j'avoue que je réduisis ses torts à une simple espièglerie, et puisque cela ne se passait qu'entre elle et moi, sans que le valetaille eût été mise au courant de cette aventure, comme elle s'était vantée de l'avoir fait, je l'absolvais complètement.

Rassérénié, je redescendis rejoindre les promeneurs qui sillonnaient les allées sablonneuses du parc.

Yvette n'était pas parmi eux, cela m'étonna, mais je songeai que mes reproches l'avaient peut-être contrariée et qu'elle me boudait.

Durant le dîner, elle fut sérieuse contre son habitude et c'est à peine si elle desserra les dents.

Le baron de Z*** la taquina sur son mutisme.

—Je dis tant de sottises quand je parle, lui répondit-elle avec un gros soupir, que je serais beaucoup plus raisonnable de toujours garder le silence.

—Mais la raison n'est pas de votre âge et je me souviens avoir, moi aussi, dans mon temps, débité pas mal de bêtises. C'est le propre de la jeunesse; qui donc vous le reproche?

—Ma conscience... déclara-t-elle d'un ton

si amer que tout la table me mit à rire.

Elle rougit, baissa le nez dans son assiette et ne reparla plus.

* * *

On avait dîné de fort bonne heure, car il y avait soirée dansante au château, et bientôt les équipages déversèrent dans les salons, un flot d'invités en habit noir ou en robes claires.

Comme de légers papillons, mes cousines allaient de groupe en groupe avec de jolis mots, de radieux sourires, mettant de l'entrain sur leur passage, relançant les danseurs récalcitrants et les obligeant à inviter les jeunes filles délaissées.

—Avez-vous vu Yvette, me demanda Clotilde en passant près de moi.

—Non, je viens seulement de remarquer qu'elle n'est pas avec vous.

—Où donc est-elle passée?... Elle était habillée bien avant nous cependant.

—Voulez-vous que je me mette à sa recherche?

—Volontiers, si cela ne vous désoblige pas. Envoyez-là moi.

Je fis deux ou trois tours dans les différents salons où j'avais des chances de rencontrer ma jeune cousine et je me disposais à aller prévenir Clotilde de l'insuccès de mes démarches quand j'aperçus Yvette assise dans l'ombre projetée par un énorme palmier. Mlle Katt était auprès d'elle.

J'allai vers elle.

—Mlle Clotilde vous cherche, ma cousine, dis-je à la jeune fille.

Merci, me dit-elle en se levant.

—Voulez-vous accepter mon bras pour la rejoindre?

Elle hésita.

—Il est inutile que je vous importune ; Mlle Katt me servira de cavalier.

Elle passa sa main sous le bras de l'anglaise et toutes deux s'éloignèrent.

Il faisait si chaud que je ne songeai guère à danser, aussi j'allai m'accouder sur le rebord d'un balcon et j'allumai un cigare.

La nuit était délicieuse. Une légère brise fouettait le visage, apportant dans son soufflé l'odeur des grands sapins qui cernaient le parc. Le ciel était constellé d'étoiles et la lune inondait la terre de ses pâles rayons qui se jouaient dans les branches des arbres.

Je rêvais, mollement bercé par les sons étouffés de l'orchestre qui m'arrivaient par la porte-fenêtre.

Soudain je tressaillis.

Une petite main brûlante s'appuyait sur mon épaule, et une douce voix me disait :

—Monsieur Lucien, m'en voulez-vous encore?

Je me retournai.

Yvette était devant moi. Sa longue robe blanche, semé de boutons de roses, resplendissait sous l'argenté de la reine des nuits, son pâle visage encadré de ses longs cheveux avait la mélancolie des vierges italiennes que tant de peintres ont immortalisées.

—Pourquoi me taquinez-vous ainsi, ma cousine, lui répondis-je?

Elle s'accouda sur le balcon près de moi.

—Je ne sais pas, fit-elle lentement les yeux au loin vers le ciel. J'éprouve le besoin de le faire dès que je suis avec vous et ensuite je suis attristée de l'avoir fait. Tantôt, quand je vous ai vu pâlir à mes paroles, j'ai eu envie de crier et de pleurer ; et pourtant je n'ai pu résister au désir de vous faire souffrir plus longtemps et je vous ai prié de jouer du piano avec moi.

—C'est de la cruauté, cela !

—Peut-être... ce n'est pas bien sûr pourtant, car chaque fausse note que vous faisiez me tombait sur le coeur et me l'alourdissait, tant je comprenais votre muette impatience.

En écoutant sa douce voix, mon coeur battait plus vite, sans que je me rendisse bien compte de l'émotion qui m'envahissait.

—Ainsi, ma cousine, dis-je en me rapprochant davantage d'elle, vous aviez de la peine à me voir souffrir et pourtant vous riez et plaisantiez comme si de rien n'était, et moi, je vous accusais de méchanceté.

—Oui, vous m'avez fait bien du mal en m'appelant "insupportable". Je croyais être pour vous quelqu'un et je me suis aperçue que je n'étais à vos yeux qu'une enfant... Quoique mes soeurs fassent, vous ne les traiterez jamais ainsi.

Elle cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

Je fus atterré.

Les paroles d'Yvette, quelque obscur que le sens en eût été, m'ouvraient tout un horizon nouveau.

J'avais assez souvent entendu sur des lèvres féminines un pareil langage pour ne pas me tromper, et l'aveu de ma cousine—puis—qu'il faut appeler les choses par leur nom—me surprenait par son inattendu. En même temps, il me charmait et me bouleversait.

Sous le prétexte de la consoler, j'entourai sa taille.

—Yvette, m'écriai-je, ne pleurez pas. Riez, raillez-moi, mais ne pleurez jamais!

Ses larmes redoublèrent.

—Vous m'avez fait bien du mal tantôt, rêta-t-elle, c'est de vous que vient mon premier chagrin.

J'eus toutes les peines du monde à la calmer, et, dans cette ombre, avec ce jeune corps souple qui frémissait dans mes bras, cette tête attristée qui se renversait, cette douce voix qui me reprochait de la traiter d'enfant, des boucles blondes qui me fouettaient le visage, tout me grisait, m'ensorcelait et me faisait perdre la tête.

J'avais un désir fou de l'embrasser et de lui répondre par des paroles d'amour. Je resserrai mon étreinte, je me penchai sur ses lèvres et j'ignore ce que j'aurais fait si Yvette, brusquement, ne s'était dégagee et enfuie.

Je n'osai la suivre et restai à ma place, cherchant à me reconnaître dans le chaos de sensations nouvelles qui m'étreignaient.

Je ne me reconnaissais plus, moi, le sceptique qui, pour avoir trop usé de la vie, raillait et l'amour et la femme.

Cependant, je croyais si bien à l'invulnérabilité de mon coeur que, pas une minute l'idée ne me vint que je pusse aimer d'amour Yvette et je mis tout mon trouble sur le compte de mes sens et de mes nerfs excités par les airs bizarres de l'orchestre de tziganes qui faisait danser, ce soir-là.

Pour ma jeune cousine le mal me parut plus grand... beaucoup plus grand—dame, la vanité masculine, justement appelée "faute", s'en mêlait bien un peu—Yvette était vierge et de coeur et d'esprit, sans aucune expérience du monde, et si je n'y mettais bon ordre, elle était capable de s'éprendre complètement de moi, ce qu'il fallait à tout prix éviter! Les chagrins d'amour font horriblement souffrir et je ne voulais pas—ah! mais non—lui causer la moindre peine.

Donc, je me traçai un plan de conduite

ayant pour but de refroidir ma jeune cousine à mon égard, et, pour commencer, je résolus d'aller l'inviter à la danse et de causer librement avec elle comme si rien ne s'était passé entre elle et moi.

Je la cherchai sans la trouver.

Après avoir exploré tous les coins, je dus, en désespoir de cause, m'adresser à Mlle Katt qui, avec une raideur toute anglaise, regardait glisser les couples enlacés.

—Je ne vois pas Mlle Yvette, lui dis-je. La danse ne lui sourit donc pas ce soir?

Miss était très drôle ce soir... elle venait de monter à sa chambre en pleurant beaucoup, malgré les prières de miss Clotilde, qui voulait la retenir.

—A-t-elle dit à Mlle Clotilde la cause de ses larmes, demandai-je un peu inquiet.

L'Anglaise parut étonnée de ma question.

—Oh non! miss ne pas vouloir rien dire, jamais!

—Elle est peut-être un peu souffrante, fis-je d'un ton très dégagé... Demain il n'y paraîtra plus.

Mlle Katt hocha la tête.

—Miss rit beaucoup... beaucoup trop, on la croit encore baby, mais c'est déjà une lady.

Vous aussi, monsieur de Farrois, vous prenez miss Yvette pour une petite fille et vous avez tort.

Des yeux, j'interrogeai l'Anglaise.

—Pourquoi? lui dis-je si vivement qu'elle en sursauta.

—Moa ne puis vous dire... moa le constate et le regrette.

Elle sourit, découvrant dans son sourire une rangée de dents longues et jaunes.

—Après tout, je me trompe peut-être, fit-elle en manière de conclusion.

Voyant qu'elle ne s'expliquerait pas davantage, je la quittai un peu troublé de ce qu'elle venait de me dire, et plus résolu que jamais à enrayer le mal que j'avais causé à Yvette sans le vouloir.

Ma conscience me reprochait d'avoir traité ma jeune cousine sur un tout autre pied que ses soeurs. Souvent j'avais joué, parlé, agi avec elle tout autrement qu'avec les autres personnes du château, et quoique je l'eusse fait sans arrière-pensée, je me demandais avec inquiétude si je n'avais pas outrepassé les bornes d'une simple camaraderie, car c'é-

tait bien cela que mes intentions avaient tendu à établir entre Yvette et moi, et puis-que par un stupide malentendu, cette dernière y avait vu autre chose, il ne me restait plus qu'à la détromper par une courtoisie onctueuse.

—Après tout, me dis-je avec une réelle conviction, il vaut encore mieux que ce soit sur moi que ma cousine ait jeté sa première flamme... sur moi qui suis invincible, invulnérable même! Un autre aurait pu s'en divertir et jouer avec son jeune coeur en la tourmentant, tandis que moi!... Je suis trop calme et trop refroidi pour voir en elle autre chose qu'une enfant...

J'étais même si calme et si refroidi que jamais, mon cher, je ne fus aussi nerveux que ce soir-là! (pauvre "nous" tout de même!)

Les heures me semblaient d'une longueur incalculable et je me rongais les poings d'impatience, tant les quadrilles succédant aux valse, les polkas aux berlines, me paraissaient être une chaîne sans fin.

J'avais hâte d'être au lendemain pour voir Yvette... Drôle d'idée aussi qu'elle avait eue d'aller se coucher! Comme si elle n'aurait pas dû deviner qu'en agissant ainsi, elle me désobligerait infiniment!

Enfin, à l'aube naissante, chacun s'en fut coucher, et je t'assure que ce n'était pas trop tôt: je tombais de fatigue et d'énerve-ment.

Je dormis très mal.

Mon sommeil fut hanté par les événements de la nuit. Je revoyais Yvette dans sa pose alanguie, avec sa main fine posée sur le rebord du balcon, cette petite main dont le mignon poignet était cerclé d'un bracelet noir—le mien, ou plutôt celui que je lui avais offert.—Elle répétait sa phrase qui m'avais tant troublé: "Je croyais être pour vous quelqu'un et je me suis aperçue que je n'étais à vos yeux qu'une enfant!..." Seulement, il y avait un léger changement au décor: ce n'était pas à moi qu'elle disait ces paroles, et dans le personnage en habit noir que mon rêve évoquait, je reconnaissais le jeune marquis de Lenseigne, l'Etoile masculine du moment, dont toutes les femmes avaient la tête tournée. Ce jeune homme était depuis une quinzaine de jours au château.

C'est probablement à ce cauchemar-là que je dus de me retourner si souvent dans mon lit et d'avoir au réveil un si fort mal de tête.

* * *

Au déjeuner du matin, je commençais à attaquer ma tasse de chocolat en compagnie seulement de M. de Kervec, car sa femme, ses filles et les autres invités n'étaient pas encore levés, quand Yvette entra dans la salle à manger.

Je levai les yeux sur elle et je fus frappé de surprise.

Je m'étais figuré qu'elle allait avoir un visage mélancolique, avec des paupières gonflées par ces récentes larmes et, au contraire, elle était fraîche et rose, ses yeux pétillaient de malice, et, vraiment, elle personnifiait le printemps et la gaieté.

Après avoir présenté son front à son père, elle vint vers moi et me tendit la main.

—Vous êtes délicieuse ce matin, ma cousine, fis-je galamment, oubliant complètement toutes mes résolutions du soir.

Elle m'examina d'un air assez impertinent, puis avec une moue mutine, me dit:

—Pas comme vous, alors! quelle mine fatiguée! Je ne vous fais pas mes compliments.

—J'en suis désolé, mademoiselle, mais veuillez considérer qu'à quatre heures du matin, je ne faisais que monter à ma chambre, tandis que vous, bien tranquillement, vous dormiez déjà depuis cinq ou six heures.

Elle eut un sourire énigmatique et se mit à table.

—Vous êtes un danseur acharné, mon cousin, vous êtes-vous amusé cette nuit?

—Pas autant que si vous aviez été là, mademoiselle. Vous m'avez terriblement manqué.

—Vraiment!...

—Et pourquoi as-tu boudé la danse hier soir? interrogea M. de Kervec.

—Parce que je n'étais pas à mon aise... Je crois même que deux coupes de champagne y avaient beaucoup contribué!... Je suis persuadée qu'avec la meilleure grâce du monde j'ai fait sottises sur sottises!

Elle se tourna de mon côté.

—Je voudrais bien savoir, ajouta-t-elle, quelles sornettes je suis allée vous débiter sur le balcon. Vous avez dû rire!

Elle posait sur moi un franc regard, et

J'eus le coeur serré de voir la superbe tranquillité qu'elle avait en parlant de ce qui m'avait tant émotionné. L'âme de cette jeune fille ne vibrerait-elle donc que quand un verre de champagne lui avait apporté un stimulant suffisant?...

—Je n'ai point ri, mademoiselle, lui répondis-je, parce que j'ai pris vos paroles comme venant d'un enfant qui n'en connaissait pas la portée.

Malgré tous mes efforts pour rester calme, ma voix avait été presque véhémence.

M. de Kervec en avait saisi la nuance et il me regarda avec surprise.

—Vous avez bien fait de juger les choses ainsi, et je vous en remercie, me dit Yvette posément.

Il me sembla sentir comme une petite pointe d'ironie dans les paroles de celle-ci, mais son visage impassible ne me permit pas de savoir si je me trompais.

Après déjeuner, j'allai sur la terrasse et j'allumai un cigare.

—Drôle de fillette! me dis-je intérieurement. Qui donc saura jamais ce qu'elle pense?... Est-ce déjà une femme ou encore une enfant?... Elle est irritante avec ses changements de décors presque instantanés! Moi qui croyais être obligé de régler ses écarts d'imaginations, je m'aperçois que je suis attristé de son indifférence!

Décidément, l'air tiède de Dinard ne me vaut rien... fort bon pour les figuiers et les myrtes, cet air-là, mais pas pour les coeurs et les sens... il les amollit trop!...

La voix de M. de Kervec me tira de ma rêverie :

—Dites-donc, cher comte, une promenade à cheval vous irait-elle ce matin? Ces dames ne se lèveront que très tard, mais nous ne sommes pas en pénitence pour cela, et rien ne s'oppose à ce qu'en leur absence, nous tuions le temps le plus agréablement possible.

—Volontiers... mais mademoiselle Yvette restera seule?...

—Croyez-vous donc qu'Yvette nous permettrait de partir sans elle... sans attendre notre bon vouloir, elle est déjà montée à sa chambre revêtir son costume.

—Je vais suivre son exemple, alors, et dans cinq minutes je redescends.

En effet, quelques instants après, j'aidai ma jeune cousine à se mettre en selle.

Elle était si jolie, sanglée dans sa longue robe de drap bleu, et le petit pied mignon, qu'un moment, je tins dans ma main, était si bien cambré, que j'oubliai vite que la belle enfant ne brillait pas par le sentiment.

—A quoi bon chercher le fond, pensai-je, contentons-nous de l'enveloppe qui est charmante... tant de gens ne regarde que la surface, pourquoi voudrions-nous trouver autre chose?

Oui, pourquoi aurais-je voulu trouver moins d'indifférence en ma cousine? qu'est-ce que cela pourrait bien me faire à moi? et pourtant ce "pourquoi" là me fit pousser un gros soupir.

—Savez-vous où nous allons, mademoiselle? lui demandai-je en rangeant mon cheval à côté du sien.

—Papa a parlé d'aller visiter la grotte de Saint-Enogat. Cela n'a rien de bien intéressant, mais quoique ce soit très proche d'ici, nous ne vous y avons jamais conduit.

—Et cette grotte, qu'est-elle au juste?

—Le sujet d'une légende... le nom de cette cavité est à lui seul tout un poème, on le nomme la "Goule aux Fées".

—Drôle de nom! racontez-moi la légende, ma cousine?

—Faites m'en grâce, je vous prie, il s'agit de fées, de danses d'amour et d'amoureux. Vous comprenez que ma pauvre cervelle ne saurait jamais mettre tout ça en ordre.

—C'est grand dommage que je n'aie pas une coupe de champagne sous la main, fis-je railleur, cela vous eut rendue éloquente.

—Ah! vous revenez encore là-dessus, s'écria-t-elle avec une flamme de colère dans les yeux; eh bien, écoutez :

Elle retint son cheval. Je fis comme elle, et M. de Kervec nous dépassa un peu.

—Apprenez, monsieur de Farrois, continua-t-elle en baissant le ton et la voix étranglée, apprenez que je n'ai pris hier soir, pour tout breuvage, qu'un verre d'eau rougie... et, maintenant, raillez!

Elle cravacha son cheval, et la bête furieuse de cette correction inattendue partit au galop.

La surprise que me causaient les paroles d'Yvette et son brusque mouvement m'arrachèrent un cri étouffé, auquel répondit im-

médiatement un autre d'effroi poussé par M. de Kervec.

A quelques mètres devant nous, un gros nuage de poussière enveloppait Yvette et son coursier, que la jeune fille finit par maîtriser, et bientôt au galop endiablé succéda un trot modéré.

Je rejoignis M. de Kervec qui grommelait contre les lubies d'Yvette.

—Son cheval est très doux, mais ce n'est pas une raison, morbleu, pour le malmenier à ce point.

Je ne répondis pas. J'avais la gorge serrée par un tas d'émotions bizarres, et de crainte de me trahir, je préfèrai garder le silence.

Après quelques minutes d'une course rapide, Yvette revint vers nous.

Elle avait les joues animées par le vent, mais sous son masque de gaminerie habituel, rien ne restait de sa récente émotion.

J'avais eu le temps de me remettre et je supportai bravement et avec mon air le plus insouciant les regards inquisiteurs qu'elle posa sur moi.

—Tu es très imprudente, Yvette, reprit son père, et si tu recommences, je me verrai obligé de t'interdire l'équitation. Je ne tiens pas à ce que tu te casses le cou et tu fais tout pour cela. Quelle idée t'a prise de partir ainsi tout à coup?

—Je ne sais plus, papa, dit-elle doucement.

—Comment cela?

—Oui, mes idées sont si fugitives que cinq minutes après je ne m'en souviens plus.

Elle avait atténué ce que sa phrase avait d'impertinent par un si joli sourire à l'adresse de son père que celui-ci fut désarmé.

—Petit démon, va! Je plains joliment celui qui te prendra pour femme.

—Le ciel lui accordera de nombreuses grâces d'état, papa... et puis, je tâcherai d'en prendre un qui vous ressemble, comme cela, ça ira tout seul!

—Flatteuse! s'écria M. de Kervec.

Et se tournant vers moi:

—Vous ne dites rien, comte! Je suis sûr que vous êtes anéanti devant l'excessive indulgence que j'ai pour Yvette.

—Au contraire. Je vous comprends très bien. Mademoiselle est une ensorceleuse et il est tout naturel que son papa subisse le premier ses charmes.

—Et la liste des ensorcelés a-t-elle l'honneur de vous compter parmi ses membres? demanda Yvette avec un sourire malin.

—Parfaitement ma cousine; un des premiers même!

On ne le dirait pas, murmura-t-elle.

Je ne relevai pas son exclamation que M. de Kervec n'avait pas d'ailleurs entendue, occupé qu'il était à m'expliquer le superbe paysage qui se déroulait devant nos yeux.

Nous avions prit un petit chemin appelé, je crois, "sente des douaniers". Il suivait les mille sinuosités de la falaise, aussi la vue s'étendait au loin: à droite, sur la mer bleue, avec dans le lointain, les flots épars, autour de Saint-Malo, et à gauche, les nombreux châteaux et villas, semés par-ci, par-là, telles de grandes taches blanches dans la verdure.

Nos montures allaient au pas; et, mollement bercés par leur marche régulière, nous nous tîmes, envahis par cette soudaine admiration qui étreint le promeneur quand la nature s'étale devant lui avec toute sa grandeur imposante.

Yvette, elle-même, était silencieuse, et son long voile que la brise agitait, ne cachait pas le sérieux de son visage.

—Femme ou enfant, ange ou démon, qu'est-ce que tu es réellement, petite Yvette? et pourquoi as-tu de si singulières actions?

Comme si elle eut deviné que je pensais à elle, la jeune fille se tourna vers moi et me sourit. Puis étendant le bras vers la mer infinie.

—La-bas, le "Grand Bey" où Château-briand" a voulu reposer... "Rêve de misanthrope ou désir de fantasque", ont dit certains... comme je le comprends, moi! et si mon tombeau m'importe peu, combien en revanche j'aimerais habiter un flot désert, avec, pour tout compagnon, un ami fidèle qui ne me gronderait pas trop de mes incartades...

M. de Kervec se retourna vivement vers sa fille et partit d'un bel éclat de rire.

—Voyez-vous cette gamine qui se permet de rêver à l'ilot désert et à l'ami fidèle!

Le bras d'Yvette retomba et un léger froncement des sourcils indiqua seul le dépit que lui causait la remarque de son père; seulement, dans ses brunes prunelles, je vis qu'elle me savait gré de ne pas avoir partagé l' hilarité de celui-ci.

Notre promenade s'acheva gaiement, et quand nous revînmes au château, nous eûmes la satisfaction de voir tout le monde debout et à peu près remis des fatigues de la nuit.

* * *

L'après-midi, quand il s'agit de décider comment on passerait le restant de la journée, les avis furent partagés.

Les uns, les plus nombreux, optèrent pour une simple visite au Casino, où il y avait concert, suivie d'un bon bain qui délasserait complètement ceux que leur sommeil n'avait pas assez reposés.

Les autres, en très petit nombre, vantaient les délices d'une pêche à la ligne dans la Rance.

Yvette était de ces derniers.

Après bien des hésitations, il fut convenu que nous nous partagerions en deux groupes, chacun étant libre de suivre celui qui leur plairait.

Je flottais indécis entre les deux partis quand Yvette me tira d'embarras.

—Venez avec moi, me dit-elle, je connais une bonne petite place où le poisson est abondant; nous aurons du succès, ce soir, avec notre pêche.

Nous partîmes à pied.

Un domestique portait tout un attirail de lignes, d'épuisettes et de pliants pour les dames.

Arrivés sur le bord de la rivière, nous nous partageâmes les lignes et les filets et chacun se plaça là où il se trouvait le mieux.

Quelques dames et messieurs restèrent en groupe, et, grâce à leur gaieté, j'acquis la quasi certitude que le résultat de leur pêche serait plus que nul.

—Venez-vous, me dit Yvette?

C'est loin? lui demandai-je, car je me souciais peu de braver un tête à tête avec elle; cela commençait à me paraître dangereux, sinon pour elle, du moins pour moi.

—Non! me répondit-elle. A une cinquantaine de mètres plus haut.

Et comme elle voyait mon hésitation:

—Après tout, voyez donc si ça mord par ici; moi, je vais m'installer là-bas. Vous aurez toujours le temps de me rejoindre...

Elle partit, suivie de sa gouvernante qui marchait derrière elle, dans son ombre, comme un caniche fidèle.

—Bah! pensai-je, si j'avais su que Mlle Katt était de la partie, j'y serais allé. Mais, somme toute, cela vaut mieux ainsi.

Je jetai ma ligne et me mis à surveiller le petit bouchon de liège qui suivait le fil de l'eau.

Au bout d'un quart d'heure, je baillais désespérément.

—Décidément, m'écriai-je, la pêche n'est pas mon fort.

A ma gauche, j'entendais les rires bruyants de mes compagnons.

J'allai me mêler à eux, et pendant une heure, j'oubliai complètement et l'hameçon et Yvette elle-même. Mais j'eus du remords à l'idée de ma petite cousine qui, là-bas, se morfondait à m'attendre.

Je quittai mes amis et me dirigeai vers l'endroit qu'elle m'avait indiqué.

Je la découvris, installée au milieu des roseaux et à l'ombre d'un gros sureau. Auprès d'elle, un panier d'osier dans lequel trois ou quatre belles truites frétilaient, et à quelques pas l'Anglaise, couchée par terre, ronflait à poings fermés.

Je m'assis près d'Yvette.

—Mes compliments, vous avez déjà une jolie friture!

—Le malheur, c'est que les truites ne sont pas bonnes en friture, me dit-elle en souriant, mais Betty, notre cuisinière, a une autre façon de les accommoder qui est délicieuse... et votre pêche, mon cousin?

—Superbe, mademoiselle!... Depuis une heure je n'ai pas touché à ma ligne.

Elle sourit.

—Je m'en doutais. Mon amie Claire était bien plus amusante que le poisson.

—Je vous assure, cependant, que j'ai essayé.

—Je vous crois sans peine. En attendant votre première ablette, voici une superbe carpe qui fait tout autant mon affaire.

D'un coup sec, elle venait de retirer de l'eau la carpe annoncée. Devant son succès, elle battit des mains.

Je l'aidai à garnir d'appâts son hameçon, et dans cette délicate opération, mes mains frôlaient les siennes.

Ce me fut comme une commotion électrique.

Yvette! m'écriai-je en saisissant sa petite menotte blanche.

—Eh bien, qu'est-ce qui vous prend, dit-elle avec calme sans dégager sa main. Vous allez effrayer le poisson et le chasser d'ici... tout ça pour le plaisir de prononcer mon nom!

—Il s'agit bien de poisson, fis-je fougueux!
Puis, plus doux :

—Yvette, savez-vous que vous êtes jolie, mille fois plus jolie que toutes vos amies!

—Je le sais bien... Le marquis de Lenseigne me l'a dit plus de cent fois.

—Ah! le marquis se permet!...

—De faire ce que vous faites vous-même en ce moment!... parfaitement, acheva-t-elle en riant. Mais si cela peut vous consoler vous n'êtes pas les seuls!

—Comment, il y en a d'autres?

—Pourquoi pas? fit-elle avec une superbe insouciance. Le baron m'a déjà offert son cœur, son nom et ses cheveux blancs, et le gros banquier Clergo a déposé à mes pieds son embonpoint, sa bêtise et son argent, trois qualités à peu près égales chez lui, ce qui n'est pas peu dire!...

—Qui aurait pensé cela de cet animal, m'écriai-je?

Elle sourit moqueuse :

—Duquel parlez-vous!

—De tous! répondis-je un peu bourru. Et lequel est votre favori?

—Je n'ai pas encore choisi parmi les quatre.

—Comment quatre?

—En vous comptant, cela fait bien quatre prétendants.

—Merci de me joindre à eux! Mais je ne vous ai pas demandée en mariage, moi!

—En effet!... seulement, n'est-ce pas cela que vous alliez faire tout à l'heure.

—Attention, me dis-je intérieurement. La fine mouche me tend un piège; il s'agit de l'éviter et voilà le moment où jamais de l'éclaircir sur mes intentions.

Elle me regardait obliquement en attendant ma réponse, et malgré son air railleur, il me parut voir comme du sérieux sur sa physionomie.

—Vous vous êtes trompée, ma cousine, en croyant cela... Je suis par principe l'ennemi acharné du mariage, j'adore toutes les femmes en général et n'en aime aucune en particulier. Le célibat a trop de charmes pour que je le sacrifie à une houri quelconque, fût-

elle, chose impossible, plus jolie que vous-même.

A mesure que je parlais, le sourire d'Yvette avait disparu et son visage s'était couvert d'une gravité pleine de mélancolie.

—Singulière profession de foi, murmura-t-elle, pouvant aller avec celle du marquis de Lenseigne, qui se dit capable d'aimer plusieurs femmes à la fois!

—Vous êtes un peu jeune, Yvette, pour comprendre cela.

—Vous plairait-il, mon cousin, de ne pas omettre le qualificatif de "mademoiselle" quand vous me parlez, cela fait trois fois que vous l'oubliez depuis dix minutes.

Vous disiez, je crois, que j'étais trop jeune! J'aime autant, alors, ne pas vieillir si je dois comprendre un jour d'aussi vilaines choses! Comprendre qu'un jeune homme de trente ans raisonne comme un vieillard—c'est de vous qu'il s'agit—ou qu'un autre de vingt-huit—cette fois c'est du marquis—a plusieurs cœurs dans la poitrine... pouah!... ce n'est pas amusant du tout!

Je fus vexé de l'entendre me comparer à un vieillard et sur un ton de profonde indulgence (ô ironie!), je changeai de conversation.

—Si nous revenions à nos poissons, "mademoiselle Yvette", lui dis-je en appuyant sur le mot "mademoiselle" nous aurions plus de chance de tomber d'accord.

—Vous avez raison.

Elle se leva, changea ses lignes de place et revint s'asseoir près de moi.

Pendant quelques minutes, nous nous tûmes un peu embarrassés pour renouer l'entretien.

A la dérobée, j'examinai ma compagne avec son joli front plissé sous l'effort de la pensée, ses grands yeux noirs fixés sur l'eau, sa petite bouche aux lèvres en ce moment pincées et son corsage bouffant que sa poitrine soulevait par soubresauts inégaux.

J'aurais donné je ne sais quoi pour savoir ce qu'elle pensait, mais cette enfant était un véritable sphinx, et mieux eût valu chercher le moyen de correspondre avec la lune que d'essayer de deviner ses idées de derrière la tête.

—Je crois que mes succès à la pêche sont finis pour aujourd'hui, me dit-elle tout à

coup en tournant vers moi son regard sérieux.

—C'est dommage!... Je vous aurai porté la guigne.

Elle sourit.

—J'ai toujours pensé, depuis que je vous connais, que vous seriez plus d'une fois mon mauvais génie.

—C'est curieux! J'ai justement eu de vous la même opinion.

—Tant mieux! s'écria-t-elle gaiement. Comme cela nous sommes quittes!... Mais je crois qu'on vient de siffler le signal de ralliement. Voulez-vous réveiller Mlle Katt.

J'allai vers la dormeuse et l'appelai.

Elle ne bougea pas.

Je criai plus fort sans autre succès.

Yvette se mit à rire:

—Une sirène de navire serait insuffisante pour éveiller Mlle Katt!... Il faut des moyens plus énergiques.

En même temps, elle se pencha vers sa gouvernante et la secoua par le bras assez fortement.

—Oui, miss! fit celle-ci en se redressant en sursaut. Moa n'était qu'un peu assoupie!

Diable! me dis-je. Qu'est-ce que cela eût été si elle avait été endormie complètement.

Quelques instants après, nous rejoignîmes nos compagnons. Ceux-ci admirèrent la pêche de ma jeune cousine, dont les joues en devinrent vermeilles de contentement.

Le marquis de Lenseigne s'approcha d'elle et lui offrit le bras pour le retour.

J'eus un froncement de sourcils.

—Trop tard, marquis, lui dis-je en m'avancant. Veuillez remarquer que je porte l'ombrelle de mademoiselle et que par conséquent, j'ai la priorité sur vous.

Le marquis me toisa avec impertinence.

—Raison de plus, comte! vous aurez l'ombrelle et moi...

Il n'acheva pas, Yvette lui coupa la parole:

—Ne vous chicanez pas, messieurs! J'ai en horreur de donner le bras à quelqu'un pendant une longue marche, c'est donc complètement inutile de vous mettre en peine pour me l'offrir.

—Vite, mesdames! s'écria le baron de V*** qui était le doyen de notre troupe et en composait avec le marquis et moi tout l'élément masculin, voici au ciel de gros nuage gris,

et nous risquons fort d'être mouillés avant notre arrivée.

En effet, quelques gouttes de pluie tombaient déjà et les dames durent s'en garantir avec leurs ombrelles.

Yvette était vêtue très légèrement d'une robe de toile, dont le corsage échancré et les manches demi-courtes la garantissaient mal contre le mauvais temps.

—Vous allez être mouillée, lui dis-je.

—Bah! j'aurai l'illusion d'avoir pris, moi aussi, mon bain cet après-midi.

—Mais vous serez malade... Un rhume est vivement attrapé.

—Que voulez-vous, je n'y puis rien.

Je lui tendis un foulard de soie que je portais toujours sur moi.

—Permettez que je le mette à votre disposition.

Elle le prit sans façon.

—Je vais m'en entourer la gorge. Tenez-moi mon parapluie.

Nous nous arrêtâmes pendant que nos compagnons continuaient la route.

Yvette rassembla ses jupes dans ses genoux, et j'osai l'aider à draper le foulard sur ses épaules. Dam! je ne prétends que je ne m'attardai pas un peu à cette opération, ni que je n'y pris pas plaisir, ce serait me reconnaître plus vertueux que je ne l'ai jamais été...

—En route! fit la jeune fille quand ce fut fini. Nos amis sont déjà loin.

—Bah! vous connaissez la route.

—Certes, mais Mlle Katt n'est pas avec moi...

—Eh bien, j'y suis, moi! Est-ce que cela ne suffit pas?

Elle rougit et ne répondit pas, et comme son embarras m'amusait, je ralentis le pas le plus consciencieusement possible.

—Si nous marchions plus vite, reprit-elle bientôt, je serai grondée pour m'être attardée.

—Qui oserait vous gronder pour si peu!

—Qui?... mais "soeur Sagesse".

C'est ainsi qu'elle appelait Clotilde.

—Mlle Clotilde est-elle donc si terrible?

—Plus qu'elle ne le paraît! Encore tantôt j'ai reçu une forte semonce pour m'être appuyé sur vous en descendant de cheval.

—Pas possible!

—Si! fit-elle, avec encore de la rancune

dans la voix, il paraît que vous êtes fatigué de mes incartades et de mon importunité.

—Et c'est votre soeur qui vous a dit cela, m'écriai-je surpris!

—Oui, elle-même.

—Eh bien, je ne lui en sais pas gré! Je ne crois pas que rien dans mes paroles, ni dans mes actions, l'ait autorisée à énoncer cette affirmation... au contraire!

Elle leva vers moi son regard craintif.

—N'allez pas lui en parler, au moins, du coup, je serais en pénitence.

—N'ayez aucune crainte. Seulement, ajoutai-je en passant familièrement mon bras sous le sien, promettez-moi de ne pas changer à mon égard. Ne devenez pas comme vos soeurs... Elles sont certainement charmantes, mais—comment dirai-je?—un peu trop guindées, trop réservées. J'aime beaucoup mieux vos façons brusques et naturelles.

Yvette, cette fois-ci, rougit comme un coquelicot.

A ce moment, elle mit le pied dans une flaque d'eau, ce qui fit que je m'écriai :

—Vous voyez bien que cela ne sert à rien de courir. Vous avez les pieds mouillés, maintenant.

Cependant, comme elle paraissait réellement inquiète, j'allongeai le pas, tout en me disant que ma jolie cousine rougissait à présent beaucoup plus souvent qu'autrefois.

A la grille du château, nous rejoignîmes nos compagnons.

—Mes compliments, cher comte, me dit, d'un air moqueur, le marquis de Lenseigne, vous savez vous ménager un tête à tête.

—Comment l'entendez-vous? répliquai-je en le regardant fixement.

Il rougit un peu.

—Sans mauvaise part... simple observation sur le peu de charme d'une marche lente sous la pluie.

—Imbécile! fis-je à mi-voix, les dents serrées.

Il ne sembla pas avoir entendu mon exclamation, car il rejoignit le baron sans plus s'occuper de moi.

Yvette, elle, s'était détournée et m'examinait d'un air triste.

—Je regrette mes confidences de tantôt, murmura-t-elle en hochant la tête. Je ne

croisais pas que vous puissiez y attacher de l'importance.

—C'est à moi que vous donnez tort, mademoiselle?

—Oh non! cependant, hier vous auriez ri, et ce soir vous vous tenez pour offensé d'une simple plaisanterie.

—Tenez... en ce moment vous êtes tout pâle et vous me regardez avec des yeux méchants; croyez-vous que je n'aimerais pas mieux vous voir rire?

Je fut désarmé par sa remarque.

—Quand les petites filles se mêlent de ce qui regarde les hommes, ceux-ci sont bien obligés de faire les gros yeux.

L'air mutin habituel à Yvette chassa bien vite les nuages de son joli front.

—C'est fâcheux que vous ne soyez pas mon frère.

—Tiens!... pourquoi?

—Parce que je vous tirerais la langue.

—Qu'à cela ne tienne! Je suis votre cousin, si vous avez cette intention, ne vous en privez donc pas pour une question de parenté.

Les yeux de ma cousine pétillèrent de malice, elle entr'ouvrit la bouche et je vis sa langue s'agiter derrière ses petites dents blanches, mais par une suprême réserve, elle ne la tira pas.

—Continue, ma fille! s'écria M. de Kervec, qui venait de nous rejoindre et que nous n'avions pas aperçu.

Yvette sursauta, baissa la tête d'un air mortifié, mais avec une grande envie de rire comprimée.

—Eh bien, mon cher, continua le châtelain en s'adressant à moi, je ne vous félicite pas! Vous n'avez pas l'air d'imposer beaucoup de respect à cette écervelée.

—Mlle Yvette était en état de légitime défense, je venais de la provoquer en la comparant à une petite fille.

—Ah! ah! tout s'explique, alors! fit M. de Kervec en riant aux éclats! Vous l'avez échappé belle, Yvette aurait pu prendre la chose plus mal.

Nous étions arrivés et chacun de nous se hâta de gagner ses appartements pour y changer d'habits, car nous étions trempés.

* * *

La saison des bains de mer ne faisait que

commencer—on était au commencement de juillet—et déjà, chaque matin, les demoiselles de Kervec et quelques invités descendaient à la plage pour prendre leurs ébats dans la grande mer bleue.

Parfois, je les accompagnais; le plus souvent en désœuvré, je n'étais pas très fanatique du plongeon.

La première fois que je vis Yvette en costume de bain, avec son maillot de jersey bleu dont une jupe courte dissimulait mal le collant, je découvris que ma jolie cousine avait en plus de tous ses autres avantages le bonheur inappréciable d'être admirablement modelée, et quoique, dans mon existence de viveur, j'aie eu plus d'une fois l'occasion de voir des femmes bien faites, je t'avoue que je tombai complètement en arrêt devant ses formes sculpturales.

Ne me baignant pas, je m'étais assis sur le sable, lisant d'un oeil distrait un grand quotidien de Paris daté de la veille, les journaux n'arrivant que le soir à Dinard.

Yvette s'arrêta devant moi, les mains derrière le dos; sur sa tête, en guise de bonnet, elle avait noué une espèce de madras rouge dont les deux bouts en pointes et dressés vers le ciel lui donnaient l'air d'un petit diabolotin.

—Vous ne vous baignez pas, mon cousin?

—Non, mademoiselle!

—C'est fastidieux!... M. de Lenseigne vous remplacera.

—Me remplacer? fis-je surpris, ne comprenant pas. Mais déjà ma belle cousine entraînait dans l'eau résolument.

J'eus bientôt l'explication de ce qu'elle avait voulu me dire.

Le marquis lui avait pris la main, et tant qu'elle resta dans l'eau, il fut à ses côtés.

Ce bellâtre, portant haut la tête tout en nageant, dans la crainte de déranger la coupe savante de ses cheveux ou d'abaisser les crocs de sa longue moustache, me prenait sur les nerfs.

Son empressement auprès de ma cousine, sa façon de lui prendre la taille pour qu'elle fasse la planche, l'affectation qu'il mettait à s'attarder à son contact, m'horripilait. Sans compter qu'Yvette semblait prendre plaisir à toutes ces attentions; elle lui lançait de l'eau au visage, pour la moindre vague, se cramponnait à lui.

Je ne pus supporter longtemps cette scène, je pliai mon journal et partis furieux contre eux et contre moi qui étais si irritable.

J'entraï au Casino et y perdís une cinquantaine de francs aux petits chevaux.

Cette perte, du moins, servit de prétexte à ma mauvaise humeur qui s'en trouva momentanément d'autant soulagée.

La vue d'Yvette dans sa robe blanche et coiffée d'un petit canotier, cerclé de velours rouge, ralluma toute mon irascibilité, d'autant plus que sa main gantée de blanc venait d'allonger une pièce de cinq francs sur le tapis vert.

—Comment vous jouez, mademoiselle? m'écriai-je les dents serrées.

—Certainement! j'ai beaucoup de chance, je gagne très souvent!

—Mes compliments, vous êtes parfaite! rien ne vous manque alors!

Elle me regarda avec surprise, oubliant même de ramasser la monnaie que le croupier lui poussait avec sa pelle.

—Qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous prend tout à coup?

Je ne répondis pas et, fébrilement, je quittai la salle de jeu, puis le Casino, et me jetai dans la campagne.

Je marchai vite, allant au hasard, sentant le besoin de fatiguer mon corps pour user mes nerfs.

Quand, après deux heures de marche, je franchis la grande grille du parc, j'aperçus Yvette qui semblait m'attendre.

Elle vint vers moi.

—Vous avez été très impertinent envers moi ce matin, monsieur de Farrois. Votre exclamation était rien moins que polie, et, cependant, quand je vous ai demandé des explications, vous vous êtes dérobé. De quel nom dois-je qualifier votre conduite, monsieur?

—Du nom qu'il vous plaira, mademoiselle. Si j'ai manqué aux convenances envers vous, je n'en accuse que ma vive amitié pour monsieur votre père et pour tout ce qui le touche.

—Mon Dieu! qu'est-ce que mon père vient faire là-dedans?... Il sait bien que je joue parfois aux petits chevaux; comme je n'en abuse pas, il ne m'a pas interdit cet amusement.

—Sait-il aussi que vous vous affichez avec M. de Lenseigne d'une façon aussi choquante?

—Avec le marquis?... Jamais je ne vais avec lui!

—Sauf à l'heure du bain, sans doute?

—Ah! fit-elle vexée, c'est ça qui vous offense!

Le marquis était mon "baigneur" ce matin; si vous aviez pris un bain, je vous aurais choisi de préférence à lui.

—J'aurais refusé, mademoiselle, car je trouve absurde cette nouvelle coutume qui consiste à inviter une femme pour le bain comme on le ferait pour la danse. Il est vrai que les femmes sérieuses ne l'ont pas adoptée et qu'elles savent garder leur dignité tout en s'amusant. Vos soeurs, elles-mêmes, l'ont très bien compris.

Yvette releva la tête avec un mouvement de révolte très prononcé.

—Je n'ai pas vu de mal à cela... J'ai les idées très larges et il me semble que c'est exactement la même chose qu'au bal.

—Vraiment! vous permettriez à la danse qu'un cavalier vous tienne aussi familièrement que vous tenait M. de Lenseigne?

—Mais encore! s'écria-t-elle en tapant la terre de son petit pied. Que voyez-vous donc d'extraordinaire à la façon de se comporter du marquis avec moi?

—D'extraordinaire? rien!... Son attitude, au contraire, a été toute naturelle après les libertés que vous vous permettiez vous-même. Du moins, c'est mon avis et celui que j'ai entendu exprimer par deux jeunes gens en termes peu obligeants sur le marquis. Ceux-ci ne paraissent pourtant pas être des dragons de vertu!

La jeune fille ne répondit pas, elle continua de marcher à mon côté, la tête toujours altière et le regard dur, fixé au loin sur les grands arbres.

Au repas du midi, la conversation justement roula sur les exploits et les prouesses nautiques que chacun disait avoir accomplis.

—Je croyais que vous saviez nager, mademoiselle, demanda tout à coup le baron en s'adressant à Yvette.

Elle rougit et ne répondit pas.

—Ma fille nage comme un poisson, dit M. de Kervec avec une pointe d'orgueil. Je ne

connais pas plus intrépide nageur qu'elle dans tous nos environs.

—Tiens!... Je ne l'aurais pas cru ce matin!

Pendant que le baron faisait cette réflexion, la jeune fille me regarda.

"Je vous l'avais bien dit", lui répondirent mes yeux.

Alors, brusquement, elle repoussa son assiette et, éclatant en sanglots, elle se leva vivement et quitta la salle.

Tout le monde se regarda étonné. Clotilde et Mlle Katt sortirent après la jeune fille.

Quant à moi, je n'avais plus faim, et, volontiers, j'aurais, moi aussi, repoussé mon assiette et serais sorti. Et alors qu'autour de la table—la première minute de surprise passée—chacun trouvait un prétexte pour expliquer la conduite d'Yvette, je restai, le regard fixe et jouant machinalement avec mon couteau.

M. de Kervec laissa chacun émettre son avis, mais, plusieurs fois, je surpris sur moi ses yeux inquisiteurs. J'étais si agité que je ne m'en souciais pas, aussi put-il facilement deviner une partie de la vérité. A la fin, il arrêta d'un mot toutes les suppositions des personnes présentes.

—Que cela ne vous trouble pas, mesdames; Yvette a été souffrante ce matin après son bain, elle est un peu nerveuse, Je n'en suis pas inquiet.

Nul n'osa insister, et quand Clotilde et Mlle Katt revinrent se mettre à table, personne ne les interrogea.

* * *

Je comptais ne pas assister le lendemain au bain de ces dames et de ces messieurs.

Mais au moment où ils partaient pour s'y rendre, M. de Kervec passa familièrement son bras sous le mien et, tout en parlant, il m'entraîna vers la plage.

Arrivé là, il me dit en me tendant un paquet de journaux :

Attendez-moi là, cher ami, j'ai un rendez-vous avec un de mes administrés, je reviens dans un quart d'heure.

Je m'assis sur le sable fin, bien décidé à ne pas lever les yeux de sur mon journal. Bientôt Yvette vint s'asseoir près de moi et Mlle Katt se plaça à quelques pas. Pauvre Mlle Katt, comme elle savait ne pas être en-

combrante! Je n'avais pan songé... jamais, en apparence, aucun journal ne m'avait tant intéressé.

—Avez-vous bientôt fini votre article, monsieur de Farrois? me demanda en tremblant la voix d'Yvette. Je viens vous tenir compagnie.

—Vous êtes très aimable, mademoiselle... Mais ne prenez-vous donc pas de bain aujourd'hui?

—Non...

—Pourquoi vous en privez-vous?

—Pour le plaisir que j'en ai retiré hier!

—Vous faites allusions aux observations que je me suis permis de vous adresser?

—Oui, et surtout à la peine que j'ai ressentie de vous avoir contrarié.

En disant ces mots, la jeune fille essuya une larme qui perlait au bord de ses longs cils.

—Quoi, ma cousine! vous y pensez encore? m'écriai-je soudain ému. Allez vite prendre votre costume de bain et vous amuser. Je vous promets d'être très indulgent.

Elle hocha la tête.

—J'aime mieux rester auprès de vous... pourvu que jamais plus vous ne me grondiez.

—Je ne puis pas vous promettre cela.

—Pourquoi? c'est si amer quand nous sommes fâchés l'un contre l'autre.

Je la regardai ardemment. Elle paraissait si délicieusement contrite que je regrettai de l'avoir contrariée.

Je pris sa petite main qui, machinalement, fouillait le sable.

—Vraiment, ma cousine! cela vous fait tant de chagrin quand nous ne sommes plus amis.

—Oh, oui! sur le moment, j'ai envie de vous braver; mais, ensuite, je souffre plus que si les reproches venaient de mon père, et, pourtant, je n'aime pas le contrarier, lui.

—Je ne recommencerai plus, petite Yvette, fis-je en pressant tendrement sa main.

—Moi non plus, murmura-t-elle en essayant une nouvelle larme.

Alors, pour la distraire, je lui parlai des nombreux baigneurs qui prenaient leurs ébats dans la grande nappe bleue.

—Voyez donc cette grosse dame qui va entrer dans l'eau... bien sûr, elle va faire déborder la mer! Et ce grand monsieur maigre

là-bas... il va couler! Je ne crois pas que les manches à balai surnagent!

Malgré tous mes efforts, Yvette resta sérieuse.

—Si j'osais, monsieur de Farrois, me dit-elle tout à coup, je vous demanderais quelque chose.

—Osez!

—Soit!... dites-moi pourquoi vous avez une poupée dans votre malle?

Je sursautai. Je ne m'attendais pas à cette question.

—Si je vous dis la vraie raison, vous allez vous fâcher.

—Allons donc, et pourquoi?

—Parce que vous êtes en cause.

Qu'importe!... ce n'est plus moi qui me fâche; c'est vous. Vous pouvez donc parler.

—Elle est devenue très souple, ma petite cousine, pensais-je, et c'est avec justesse qu'elle le constate.

Et tout haut:

—Cette poupée qui vous inquiète tant vous était destinée, mademoiselle.

—A moi!

—Oui! Ma tante prétendait que vous étiez un bébé. Alors, vous comprenez?

Je m'attendais à la voir pousser les hauts cris, il n'en fut rien.

—Et c'est pourquoi vous avez acheté ce bracelet à Dinard, fit-elle en faisant tourner le cercle d'or autour de son poignet.

—Je ne pouvais sensément vous offrir une poupée. Comment l'auriez-vous reçue?

—Très mal!

Elle mit ses coudes sur ses genoux et appuya son petit menton sur ses deux poings fermés.

Pendant quelques minutes, elle regarda au loin, les yeux vagues. Puis, semblant prendre un parti, elle se tourna vers moi:

—En échange de votre confiance, dit-elle, je vais vous en faire une à mon tour, mais promettez-moi de l'accueillir comme j'ai accueilli la vôtre, c'est-à-dire sans rire.

—Je vous le promets!

—Eh bien! je suis réellement plus enfant que je ne veux l'avouer. Votre bracelet m'a fait plaisir, oh oui! beaucoup! parce qu'il flattait ma vanité, mais au fond, j'aurais autant aimé la poupée... j'ai toujours adoré les poupées! Et si vous vouliez...

Elle hésita et baissa la tête.

—Vous me donneriez celle que vous m'avez destinée.

—Quoi, vous voudriez! m'écriai-je stupéfait.

—Cela me rendrait bien heureuse.

—Elle est à votre disposition, ma cousine. Mais permettez-moi de vous exprimer mon sincère étonnement.

—Vous n'avez pas lieu d'être surpris puisque je vous ai avoué que j'étais encore terriblement enfant.

—Et qu'en ferez-vous?... vous ne jouerez pas avec, je suppose!

—Elle remplacera ma "Joliette" que j'ai donnée l'année dernière à une pauvre petite infirme qui, jusqu'à huit ans, n'avait jamais vu d'autres poupées que d'affreux pouparts en carton... J'ai eu bien du chagrin de me séparer de "Joliette", j'avais le coeur bien gros! mais l'enfant fut si contente que cela me consola un peu... Seulement depuis j'ai relégué dans un placard la jolie berceuse où jadis ma poupée dormait. La couchette vide me faisait trop de peine. A présent, je vais la sortir de l'armoire et la remettre à son ancienne place; elle ne sera plus vide!

La simplicité d'Yvette m'ahurissait. Deux jours avant, elle se moquait de ses prétendants et, à ce moment, elle parlait de ses poupées, comme s'il s'agissait de véritables êtres charnels. Le plus curieux, c'est que sa douce mélancolie en me parlant du berceau vide m'attendrissait moi-même.

Elle vit mon air hébété, car elle haussa les épaules.

—Je suis absurde, n'est-ce pas, de vous entretenir de pareils enfantillages et j'abuse de votre courtoise attention.

—Aucunement, ma cousine, votre récit m'intéresse; mais je m'aperçois chaque jour que je vous connais de moins en moins; comme étude psychologique, vous êtes un curieux sujet.

Elle sourit d'un long sourire triste qui m'émut.

—Je crains bien que jamais vous ne me compreniez... jamais!... malheureusement!

A ce moment, M. de Kervec revenait et je ne pus savoir ce que ce "malheureusement" voulait dire. D'ailleurs, elle ne me l'eût probablement pas dit.

—J'ai été plus long que je ne le croyais,

me dit le châtelain; vous m'excuserez, ce n'est point de ma faute.

—Mlle Yvette m'a tenu compagnie et m'a fait oublier votre retard.

M. de Kervec regarda sa fille.

—Tu deviens sérieuse, ma mignonne, autrefois tu ne serais pas restée aussi longtemps en place! Va donc voir si ta mère et tes soeurs sont bientôt prêtes.

La jeune fille s'éloigna, escortée naturellement de Mlle Katt.

M. de Kervec la suivit des yeux.

—Je parie, comte, me dit-il, que bien souvent vous avez trouvé cette enfant bien encombrante... Si vous saviez pourtant que d'heureuses qualités se cachent sous son enveloppe légère.

—Je le sais, monsieur. Je n'ai pas vécu bien longtemps, auprès d'elle sans m'apercevoir de son naturel et Mlle Yvette ne trouvera jamais de plus dévoué serviteur que moi-même.

J'avais prononcé ces mots avec tant de chaleur que M. de Kervec en fut ému. Il me sera fortement les mains et d'un regard me remercia.

* * *

Je ne saurais te peindre les sentiments qui m'assaillirent à partir de cette époque.

J'avais fini par m'apercevoir que mon "béguin" pour Yvette était en réalité une véritable passion. Passion d'autant plus forte que je l'avais longtemps méconnue.

J'en étais heureux et navré.

Heureux: parce qu'au bout de cet amour j'entrevois le mariage... le mariage qui, malgré mon ivresse, m'inspirait encore la plus injuste prévention. Navré aussi parce que ma cousine me déroutait avec sa nature mobile, et que son langage, tour à tour frivole ou mélancolique, ne me permettait ni de la deviner ni de la comprendre.

Vingt fois je fus sur le point de m'en ouvrir avec Yvette et d'entendre mon arrêt de sa bouche, mais vingt fois j'eus peur qu'elle me repoussât. J'aurais trop souffert, dans mon coeur et dans mon amour-propre, si elle avait ri des sentiments qu'elle m'inspirait.

Du reste, un tour qu'elle me joua et qui fut un de ses derniers, me jeta plus que ja-

mais dans l'incertitude de la conduite à tenir.

Il y avait deux jours que je lui avais donné la fameuse poupée, quand sa gouvernante vint frapper à ma porte, un matin où je mettais à jour ma correspondance en retard.

—Miss avait prié moi de venir dire à vô de bien vouloir passer chez elle.

—Chez elle?... dans sa chambre?

—Aho, nô! no! fit l'Anglaise en étendant les bras en avant d'un geste d'horreur... Dans son cabinet.

La demande me parut singulière. Yvette me priant de passer chez elle!... Voilà qui ne manquait pas d'imprévu et me laissait rêveur... Mais du moment que Mlle Katt s'était chargée de la commission, je n'avais pas de raison pour être plus royaliste que le roi.

Donc, je répondis à l'Anglaise que j'allais me rendre tout de suite aux ordres de "miss" Yvette.

Quelques minutes après, je frappai chez ma cousine avec une légère accélération dans le battement de mes artères.

Ce fut elle-même qui vint m'ouvrir et m'introduisant dans un petit salon tendu de soie bleue, dont le ton assez vif allait joliment bien au teint de la jeune fille.

Près de la fenêtre, la gouvernante coupait lentement les pages d'un livre.

—Ma demande a dû vous surprendre, me dit Yvette d'une voix si suave qu'il me sembla entendre une musique délicieuse.

—Un peu, ma cousine.

—Je voulais vous montrer Mlle "Lucette" dans son berceau. C'est ainsi que j'ai appelé ma poupée en souvenir de vous... Lucien, Lucette!...

Je souris railleur, un peu flatté au fond de l'intention.

—Tenez, ajouta-t-elle en me conduisant par la main auprès d'un petit berceau garni de soie et de dentelles blanches, dans lequel la poupée était couchée. Regardez, est-elle jolie?

—Très jolie, fis-je amusé.

Elle prit avec précaution "Mlle Lucette" dans ses bras.

—Alors, vous êtes satisfait?

—Très satisfait; dis-je en riant complètement cette fois, malgré le sérieux avec lequel elle me parlait.

Elle posa ses lèvres sur le front de sa poupée, puis me la tendit.

—Eh bien, embrassez-là!

—L'embrasser!... Vous plaisantez!

—Du tout!

Elle penchait sa tête mutine vers moi et dans ce geste découvrait complètement sa gorge blanche.

Je l'enveloppai d'un chaud regard.

—J'aimerais beaucoup mieux embrasser la maman.

Ses yeux pétillèrent de malice et elle éleva jusqu'à moi la poupée.

—Contentez-vous de le faire avec la fille... Vous ne voulez donc pas me faire plaisir?

"Que te dirais-je, mon cher, les yeux noirs d'Yvette, ses lèvres rouges, sa gorge blanche, m'ensorcelèrent complètement, et je me baissai vers "Mlle Lucette" dont j'effleurai le front avec ma bouche.

Au même moment, un grand éclat de rire se fit entendre, puis une porte s'ouvrit et une dizaine de jeunes filles—les soeurs d'Yvette et quelques invitées — emplirent la chambre et m'entourèrent en battant des mains.

—Ah, ah, ah! à la bonne heure, monsieur de Farrois, vous courtisez les poupées maintenant.

Je les regardai l'une après l'autre, un peu abasourdi de leur soudaine entrée.

—C'était donc un guet-apens, demandai-je à Yvette.

—Elle riait, la mutine.

...Non, un pari, tout simplement!

—Et quel était l'enjeu?

—Un timbre-poste très rare, dont mes soeurs me disputaient la possession.

—Avez-vous gagné?

—Oui! il est à moi!...

Elle prit ses jupes et me fit railleuse une exquise révérence.

—Grâce à vous, mon beau cousin!

—J'en suis ravi, mademoiselle.

J'essayai d'être très détaché dans mes paroles, mais, malgré moi, j'étais sérieux.

Alors elle se pencha vers moi avec une petite flamme inquiète dans les yeux.

—Vous n'êtes pas fâché, au moins?

—Je serais absurde de l'être.

Elle me tendit sa main.

—Je vous chasse maintenant, monsieur de Farrois, je n'ai plus besoin de vous...

Quand je me retrouvai seul, je m'aperçus que cet événement très insignifiant en apparence m'avait fait beaucoup de peine.

—Yvette ne m'aime pas, me disais-je avec amertume, elle ne m'aimera jamais! Si elle avait pour moi le moindre sentiment d'affection, elle se garderait bien d'agir ainsi... les femmes sont très chatouilleuses sur ce point-là, elles ne peuvent souffrir que l'être aimé soit exposé au ridicule, surtout devant d'autres femmes. Donc, pauvre moi!... pauvre moi! qui ne suis entre ses petites mains qu'un jouet amusant, qu'un être faible et débonnaire avec qui on peut tout se permettre... pauvre, pauvre moi. Ah, les tristes pensées et les sombres réflexions qui m'agitèrent pendant deux heures et qui m'amènèrent à ce piteux résultat: partir de suite pour Paris et m'étourdir dans les fous plaisirs d'autrefois.

Justement, au déjeuner, M. de Kervec m'annonça la prochaine arrivée de ma tante, la marquise de Versin.

—Elle m'a écrit hier qu'elle arriverait dans les premiers jours d'août; c'est une bien bonne surprise qu'elle me cause là... Mais vous ne paraîsez pas en être très réjoui?

—En toute autre circonstance, je l'eusse été, mais, malheureusement, j'ai reçu ce matin une lettre de mon homme d'affaires qui réclame ma présence à Paris et je vais être obligé de me rendre à son appel.

M. de Kervec tressaillit, son front se rembrunit et il m'examina longuement.

—Vous allez partir, murmura-t-il lentement.

—Je crains d'y être forcé. J'ai écrit immédiatement à mon correspondant pour savoir si réellement ma présence était indispensable, dans l'affirmative, je me rendrais de suite à son appel.

Le châtelain ne dit plus rien, mais il regarda Yvette qui était devenue toute blanche et dont les yeux étaient remplis de larmes.

—Vous trouverez bien un moyen d'arranger vos affaires sans aller à Paris, monsieur de Farrois, me dit-elle d'une voix tremblante.

—Croyez, mademoiselle, que je ferai tout mon possible pour cela... seulement, je n'ose vous promettre rien de plus: pour qu'on me dérange, il faut qu'on ait beaucoup besoin de moi.

Je me tus, me sentant gêné par le regard perspicace qu'elle fixait sur moi et qui semblait me convaincre de mon mensonge.

Le repas s'acheva tristement; chacun paraissait plongé dans ses réflexions.

Yvette, très pâle et très hautaine, regardait fixement son assiette.

M. de Kervec mangeait du bout des dents; et sa femme, elle-même, paraissait préoccupée. Clotilde et Mlle Katt m'examinaient en dessous, à qui mieux mieux; la dernière surtout, qui poussait par moments de profonds soupirs. Seul, le marquis de Lenseigne rayonnait, mais sa verve railleuse, trouva peu d'écho parmi nous.

* * *

L'après-midi, nous allâmes à Saint-Briac, les uns très nombreux à bicyclette, les autres—les dames simplement—dans un grand automobile que M. de Kervec conduisit lui-même.

Les cyclistes, dont j'étais, partirent en avant.

Pendant que, penchés sur nos machines, nous dévorions l'espace, je n'échangeai que peu de paroles avec Yvette, un mot banal par-ci par-là, sur la beauté de la route ou sur la chaleur du soleil. Mais à une montée assez raide, nous dûmes ralentir notre allure et descendre même pour la gravir à pied.

—Le premier de vous ou de moi arrivé en haut de la côte, mon cousin, me jeta tout à coup Yvette en remontant sur sa bécane.

Je protestai sur cette inutile fatigue, la jeune fille n'eut pas l'air d'entendre, et force me fut de la suivre.

Quand elle arriva au point le plus élevé, ma jeune cousine étendit le bras vers l'autre versant de la route.

—Le premier en bas, maintenant.

—Allons!

Je commençais à comprendre son désir; elle voulait se ménager un tête à tête avec moi.

En effet, après avoir franchi un bon kilomètre, Yvette s'arrêta à l'entrée d'un petit bois.

—Arrêtez, dit-elle, reposons-nous. Nous avons assez d'avance à présent...

Nous rangeâmes nos bicyclettes contre un arbre.

—Monsieur de Farrois, me dit-elle alors

d'une voix altérée, ce n'est pas par caprice que je vous ai mené à une telle vitesse... Je voulais vous parler.

—Je suis à vos ordres, mademoiselle, répondis-je en m'asseyant sur le talus de la route.

Elle se posa devant moi et joignit ses petites mains dans un geste de prière.

—Répondez-moi franchement; je sais que vous n'avez pas reçu de lettre ce matin, c'est donc pour expliquer votre départ que vous avez pris ce prétexte.

—Mais... protestai-je.

—Ah! de grâce, ne me trompez pas! Croyez-vous que je n'ai pas compris que c'est à cause de ma ridicule plaisanterie de ce matin que vous voulez partir.

—Je vous assure.

—Ne m'assurez de rien qui ne soit vrai, fit-elle véhémement en me saisissant les mains. N'est-ce pas que c'est bien cela... je ne me trompe pas, je ne peux pas me tromper?

—Cependant!

—Pourquoi cherchez-vous à m'abuser? Osez me regarder en face et soutenir votre mensonge.

—Je n'oserai jamais, dis-je en riant, j'aime mieux avouer: c'est bien à cause de vous que je veux partir.

—Je le savais bien, s'écria-t-elle en se cachant le visage dans ses mains.

Elle se détourna de moi et m'étant penché, je vis qu'elle pleurait.

J'eus du regret de ma franchise et, en même temps, je fus très ennuyé de ses larmes, car, d'un moment à l'autre, nos amis pouvaient nous rejoindre.

—Voyons, mademoiselle, soyez raisonnable. Je ne vaudrais certainement pas les pleurs que vous versez.

Elle essuya ses yeux et se retourna vers moi toute tremblante.

—Est-il en mon pouvoir de vous retenir à Dinard, mon cousin?

—A quoi bon, mademoiselle. Je ne puis rester toujours ici, il faudra bien qu'un jour ou l'autre je regagne mes pénates.

—Et reviendrez-vous?

—L'année prochaine, je l'espère.

—L'année prochaine, répéta-t-elle avec effroi.

—Cela vous semble loin?

—C'est-à-dire que j'aurais préféré ne jamais vous avoir connu!

Elle se mordit les lèvres aussitôt, regrettant déjà les paroles qui venaient de lui échapper, et, saisissant sa bicyclette, elle l'enfourcha; mais, d'une main ferme, je l'arrêtai dans son élan et la soutins en équilibre.

—Pourquoi, Yvette; pourquoi auriez-vous préféré ne m'avoir jamais connu?

Elle hésita et détourna ses yeux des miens qui la scrutaient.

—Parce que... parce que j'aurai du chagrin... d'être la cause de votre départ. Nous aurions pu nous séparer amis, tandis qu'entre nous il restera une arrière-pensée...

—Expliquez-vous?

—Vous penserez à moi comme à une enfant insupportable, et moi je me dirai que vous ne m'avez jamais comprise. Mais vous avez raison, partez! Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est toujours le même résultat.

Il y avait du dépit et de la tristesse dans sa voix.

—Voici nos compagnons qui arrivent, ajouta-t-elle en essayant de sourire, mêlons-nous à eux. J'aurai tout le temps de songer à des choses tristes quand vous ne serez plus là!

Sans répondre et très troublé, j'allai prendre ma bicyclette. Quelques minutes après, j'entendais les éclats joyeux de ma cousine qui riait comme si de rien n'était.

* * *

—Un jeune gargon demande à parler à Mlle Yvette de Kervec, annonça le domestique en entrant dans le salon.

La jeune fille se leva, déposa sa broderie sur un siège, et avec sa marche ondoyante de sirène, elle quitta la pièce.

Quelques instants après, elle revenait et s'adressant à sa mère:

—Me permettez-vous, chère maman, d'aller à Saint-Enogat cet après-midi? La femme de Jacques Morand est morte.

—Va, mais que Mlle Katt t'accompagne. Merci, chère maman. Je tâcherai de revenir pour le dîner...

—Oh! oui. Tu sais que plusieurs de nos hôtes nous quittent ce soir et nous mangerons de bonne heure. Surtout, sois-là: ton père serait contrarié de ton absence!

La jeune fille se pencha vers sa mère et l'embrassa avant de la quitter.

En passant près de moi, elle me sourit.

—Ne vous ennuyez pas trop, mon cousin. D'ailleurs, Claire de V*** va venir et vous ne vous apercevrez pas de mon absence...

Et me glissant dans la main un petit papier roulé, elle s'esquiva.

Clotilde avait vu le geste de sa soeur, car elle ne quittait pas des yeux ma main fermée, et moi, très intrigué par ce mystérieux papier, je ne savais plus quelle contenance garder.

Heureusement, sa mère l'appela auprès d'elle, et j'en profitai pour mettre en lieu sûr ce que je croyais être un "petit bleu" d'Yvette.

J'avais hâte d'en prendre connaissance ; or, le baron vint justement comme un mauvais génie me raconter une longue histoire à dormir debout, dans laquelle il était question, je crois, d'une série d'attaques nocturnes qui, depuis quelques jours, terrorisaient Dinard et les alentours. Je l'écoutais d'une oreille distraite, mais son histoire, malgré tout, devait me revenir le soir.

Le récit du baron dura une heure au moins, pendant laquelle je me rongai les freins d'impatience. Enfin, il me quitta pour aller "raser" aussi le marquis, et je me hâtai de gagner le parc.

Alors, caché par un massif de lauriers, je sortis de ma poche mon précieux papier et le déroulai. D'informes petits morceaux de papier rose s'en échappèrent. Les ayant soigneusement ramassés, je reconnus les fragments d'un timbre-poste.

Cette découverte me laissa perplexe. D'abord, je me demandais qu'est-ce que cela pouvait bien signifier, mais sur le papier blanc qui avait servi d'enveloppe, ces quelques mots griffonnés au crayon par Yvette m'éclairèrent soudain.

"L'avoir tant désiré pour le maudire ensuite!"

Immédiatement, je me rappelai la scène de la veille au matin, dans le boudoir bleu d'Yvette, et dans laquelle il avait été question de poupée, de pari et de timbre-poste.

Une émotion délicieuse me gonfla le coeur.

—Enfant! chère enfant qui veut me retenir.

Non, je ne veux plus partir, Yvette ché-

rie; je t'aime, je n'aime que toi et je te veux à moi!

Complètement grisé, je baisai passionnément le papier blanc à l'endroit où Yvette avait écrit, et pendant une heure, je parcourus d'un pas enfiévré les principales allées du parc.

Tu vas peut-être trouver ridicule l'action de ma cousine, passant sa colère sur un timbre-poste et le rendant responsable de ce qui, en réalité, ne concernait qu'elle; mais moi, je trouvai tout bonnement adorable sa façon d'agir et je serrai précieusement dans mon portefeuille les fragments du timbre "qu'elle avait tant désiré et maudit ensuite, parce que, pour le posséder, elle avait dû me contrarier".

La cloche d'appel au dîner me ramena au château.

Le vestibule était rempli de caisses et des malles des voyageurs qui partaient.

Il n'était que cinq heures et Yvette n'était pas de retour.

Le repas se prolongea un peu, les châtellains ayant fait particulièrement soigner le menu et chacun trouvant mille choses à se dire au moment du départ.

Tout en trempant un biscuit dans une coupe de champagne, je pensais avec béatitude que moi, je ne connaîtrais pas de suite la tristesse des adieux. Grâce à la réserve que j'avais faite en annonçant mon départ comme prochain, je pouvais à loisir le remettre à plus tard, et c'est ce que je me proposais de dire à mes hôtes le lendemain.

Cependant sept heures sonnèrent à l'horloge et Yvette ne revenait pas.

Plusieurs fois, je surpris le regard inquiet de M. de Kervec fixé au loin par la large baie des fenêtres ouvertes sur les grands sapins aux cimes espacées dont les ombres s'allongeaient de plus en plus sur terre.

Aussi, quand on quitta la table et que les dames montèrent à leurs chambres revêtir leurs manteaux de voyage, je m'approchai de lui pour l'interroger.

A ce moment, un domestique lui remit sur un plateau d'argent une lettre qu'un petit garçon venait d'apporter.

M. de Kervec jeta les yeux sur la missive et, aussitôt, son visage s'assombrit.

—Cette étourdie d'Yvette n'en fait jamais d'autres! s'écria-t-il mécontent.

—Lui serait-il arrivé quelque chose de désagréable? m'informai-je inquiet.

—A elle, non, mais cela ne m'en contrarie pas moins. Voilà ce que c'est, elle protège une pauvre famille dont la mère est morte, ce matin, des suites d'une mauvaise couche. Alors, dans cette maison où tout manque et où le malheur vient d'entrer, Yvette est allée porter quelques secours. Elle a promis d'être la marraine du nouveau-né qui a quinze jours maintenant, et elle s'autorise de ce prétexte pour m'annoncer qu'elle ne rentrera ce soir que très tard.

Je suis très embarrassé, toutes mes voitures vont être occupées par mes hôtes... Il ne me reste que la charrette anglaise; or, à cette heure, ce n'est pas prudent.

C'est à ce moment que la fameuse histoire du baron me revint à la mémoire.

—Il paraît que depuis plusieurs jours les routes ne sont pas très sûres?

—En effet, j'ai même dû faire prendre quelques mesures à ce sujet.—Tu te souviens que M. de Kervec était maire de Dinard.—Aussi, je ne sais qui envoyer au-devant d'elle. Je ne puis y aller moi-même, et un domestique ne me paraît pas une garantie suffisante en cette occasion... Si j'avais été là tantôt, je n'aurais pas laissé partir cette étourdie; enfin, le mal est fait, reste à le réparer!

—Mlle Katt sera avec elle?

—Oui, mais qu'est-ce que cela!

—Je suis à votre entière disposition si vous avez besoin de moi en cette affaire, dis-je après un peu d'hésitation.

—J'allais vous le demander. Voulez-vous accompagner le domestique que j'enverrai avec la charrette? Il vous montrera la route.

—Volontiers!

Le châtelain me serra la main.

—Merci! Je vais faire atteler. Vous partirez quand vous voudrez.

—Tout de suite, si voulez.

—C'est cela, tout de suite; j'aime autant la savoir près de moi.

Il faisait complètement nuit quand je heurtai à la porte d'une petite chaumière à l'aspect misérable, dont les murs effondrés

et la toiture enlevée par place laissaient passer le vent du large avec un sifflement lugubre.

Ce fut Mlle Katt qui vint m'ouvrir.

Une impression de froid me saisit dès l'entrée. J'avais la gorge serrée comme si une main de fer cherchait à m'étouffer.

L'intérieur de la maison n'était composé que d'une seule pièce, laquelle, par son agencement, semblait divisée en deux parties.

Dans l'une, du côté le plus éclairé, on voyait un homme et une vieille femme à l'aspect misérable.

Sur une longue table, rangée contre le mur, on avait improvisé avec un matelas une espèce de lit-parade dont la blancheur des draps était tout l'ornement.

La morte, une femme d'environ trente-cinq ans, y était couchée, la tête soulevée par deux oreillers, les deux bras allongés sur le lit et les mains réunies, autour desquelles un chapelet grossier était enroulé.

La position était si naturelle que je frissonnai.

Ces yeux fermés, ce teint d'albâtre, cette attitude de femme en prière, avaient quelque chose d'imposant et de sinistre en même temps.

L'homme se tenait assis, auprès du lit, la tête dans ses mains et les coudes aux genoux; la vieille femme dormait à demi-af-faissée sur un vieux banc de bois placé près de l'âtre, sous l'auvent de la cheminée.

L'autre partie de la pièce était presque plongée dans l'obscurité, mais, en revanche, combien plus reposante et plus calme; dans ses tons clairs et obscurs, elle évoquait à mon esprit les riants intérieurs des peintres flamands.

Mlle Katt déshabillait, pour les coucher, trois enfants de six à dix ans, qui, avec leurs cheveux en broussailles, leurs lèvres pincées, leurs airs craintifs ou graves, avaient l'apparence de petits sauvages.

Sur une chaise, non loin d'eux, Yvette berçait un petit poupon qu'elle tenait maternellement dans ses bras.

Elle était bien sérieuse, ma petite cousine, et dans ses grands yeux sombres, il y avait plus que de la mélancolie et presque de l'émoi. Chère enfant, à qui tout souriait dans son existence dorée de la jeune fille belle et riche, et qui pourtant ne dédaignait pas de

descendre consoler et partager le malheur des humbles.

Je m'approchai d'elle.

—Monsieur votre père, lui dis-je, est inquiet de vous savoir loin de lui; il voudrait que vous ne tardiez pas à le rejoindre.

—C'est vous qu'il a chargé de me reconduire près de lui.

—Oui! moi, avec un domestique et la charrette.

—Merci... Vous êtes bon d'avoir consenti à venir jusqu'ici... ce n'est pas bien gai!

Je me tins près d'elle immobile, attendant son bon vouloir.

Mlle Katt couchait les enfants dans les lits superposés ressemblant à de hautes armoires sans portes, comme il y en a dans les paquebots.

Yvette se disposa à faire comme elle. Avec d'innombrables précautions pour ne pas réveiller le petit bébé qui dormait dans ses bras, elle se leva.

Sa petite couchette n'est pas prête, murmura-t-elle, en me regardant avec un profond embarras.

Elle parut hésiter, mais se décidant, elle me tendit le poupon.

—Tenez-le moi une minute, mon cousin. Je vas faire son lit; comme cela nous pourrions partir de suite... Mais, mon Dieu! tenez-le mieux que ça, il va tomber... Pas si pressé, vous allez l'étouffer... Là, comme cela, c'est très bien!

C'était même si bien que je restais debout, n'osant remuer, ni même respirer, dans la crainte de casser ce minuscule personnage de quinze jours.

Elle a toujours eu de drôles d'idées, ma cousine Yvette, et pour une drôle d'idée, c'en était une certainement que de me transformer illico en nourrice.

Mais aussi, il y a de ces circonstances! et vraiment, j'aurais été bien mal-appris d'oser me plaindre ce soir-là.

Au bout de cinq minutes, qui me parurent un siècle, Yvette me rendit la libre disposition de mes bras, et prenant le bébé, elle le coucha dans le bas d'un buffet.

—N'avez-vous pas un autre endroit pour le mettre, mademoiselle, lui dis-je en me penchant vers elle, les rats et les souris vont n'en faire qu'une bouchée.

Elle leva la tête et me regarda avec surprise.

—Je n'ai jamais entendu dire que pareille chose soit arrivée... Par ici, le bas des bahuts est le berceau courant... Vous ne me paraissez pas très fort sur les moeurs bretonnes, mon cousin?...

Elle acheva de border la petite couchette, pendant que je méditais sagement ses paroles. Paroles, du reste, qui ne m'avaient pas encore complètement initié aux moeurs bretonnes, car je roulai des yeux en boule de loto en la voyant refermer presque entièrement les deux battants du buffet.

—En voilà une singulière façon de coucher les nouveaux-nés, me dis-je intérieurement; si messieurs les savants de l'Académie de médecine voyaient cela, eux qui prétendent que l'air est indispensable pour vivre, quel nez feraient-ils?

A ce moment, une femme entra.

Yvette échangea avec elle quelques paroles à voix basse, et mettant son chapeau elle s'apprêta à me suivre.

Je lui glissai un billet de cent francs dans la main.

—Permettez-moi, ma cousine, de mettre cette somme à la disposition de vos protégés... ils doivent en avoir besoin.

Elle me remercia d'un regard humide.

Dix minutes après, nous partions de la chaumière, chargés des bénédictions de ses habitants.

—Monsieur le comte veut-il conduire? me demanda le domestique au moment où je jetais sur les épaules d'Yvette une lourde pelisse, que la prudente Clotilde m'avait donnée au départ.

—Non, mon ami! La nuit est très sombre et je ne connais qu'imparfaitement la route, je préfère vous laisser ce soin... Je me mettrai sur le siège de derrière.

—Montez devant, Mlle Katt, dit Yvette à l'Anglaise, je vais m'asseoir auprès de mon cousin.

La gouvernante obéit docilement au désir de son élève, et bientôt la petite voiture courut dans la nuit noire.

Le vent soufflait du large, et malgré l'épaisseur de son manteau, Yvette claquait des dents.

—Vous avez froid, petite cousine, lui demandai-je?

En même temps, je rabattais le capuchon de la mante sur sa tête.

—Un peu... c'est nerveux, je crois! me répondit-elle en se blottissant contre moi. Cette journée a été tout un événement dans ma vie paisible. Je n'avais jamais vu de mort avant ce jour. Si vous saviez quelles sensations m'ont assaillie en voyant tous ces gens pleurer.

Elle appuya sa tête sur mon épaule et malgré l'obscurité, je vis qu'elle pleurait.

—Pourquoi, petite Yvette, avez-vous tenu à aller vous-même chez ces malheureux? vous auriez pu être généreuse sans cela.

—Parce que ma présence leur a fait du bien dans ce jour de deuil. Si vous saviez combien ils sont abandonnés. Le père reste seul avec une vieille femme infirme et quatre jeunes enfants. Jamais je n'avais vu un homme pleurer autant qu'il l'a fait. J'avais le cœur mortellement triste rien que de le regarder.

Avez-vous quelquefois pleuré, vous, monsieur de Farrois?

—Quelquefois, oui... quand j'ai perdu ma mère. ou, alors, quand j'étais tout petit et qu'on me mettait en pénitence.

Elle sourit, et avec sa mobilité de caractère propre aux enfants dont elle était encore du nombre, elle me demanda, devenue moins triste.

—Vous mettait-on souvent en pénitence quand vous étiez petit?

—Très souvent! J'étais terrible! Ma pauvre mère, qui fut veuve de bonne heure et qui se consacra à mon éducation, a eu bien du mal avec moi.

—Alors, pourquoi êtes-vous si sévère avec les autres?

—Comment sévère?

—Oui... pour moi. Pour la plus légère bagatelle, vous me grondez... et tenez, quoique vous soyez très aimable ce soir, je sais qu'au fond de vous il y a de la rancune contre moi.

—De la rancune? contre vous? Allons donc? Je vous affirme que vous n'avez pas d'ami plus indulgent que moi.

—Oh si c'est vrai, alors ne partez pas, fit-elle d'une voix suppliante en joignant ses petites mains.

J'avais passé mon bras derrière elle. J'osai poser ma main sur sa taille, elle ne s'en

défendit point, peut-être qu'à travers son manteau, elle ne s'en apercevait pas.

—Vous tenez donc beaucoup à ce que je reste? lui dis-je.

—Il le demande! grand Dieu! vous l'entendez!

Son exclamation me bouleversa.

—Yvette chérie, fis-je à voix basse, car le domestique eût put m'entendre, Yvette chérie, c'est donc bien vrai que vous tenez un peu à moi.

Elle cacha son visage sur mon épaule, et tout bas... si bas, qu'à peine je l'entendis:

—Vous le savez combien je tiens à vous... Si vous partez comme cela, je serai inconsolable.

Je resserrai mon étreinte et ma joue appuyée sur son front brûlant, je la tins pressée contre moi, sans oser parler de crainte de faire envoler la douce félicité qui m'enveloppait.

L'idée ne me vint pas de lui dire que je l'aimais, ni de lui demander son amour en retour; malgré son abandon, malgré ses paroles, je doutais encore d'elle, et puis c'eût été trahir la confiance que M. de Kervec avait mise en moi.

La voiture venait d'entrer dans l'allée principale du parc, et sous les grands chênes, l'ombre était plus épaisse encore. Dans le lointain, avec un décor de féerie, la lumière des lampes électriques de la terrasse du château filtrait à travers les branches.

—Monsieur de Farrois, me dit tout à coup Yvette en redressant la tête, êtes-vous toujours disposé à partir?

Sa voix tremblait en parlant:

—Non... pour vous, je resterai...

—Oh, merci!

Elle leva ses yeux vers moi, et du choc de nos prunelles jaillit une étincelle d'amour qui paralysa nos volontés et endormit mes scrupules.

—Yvette!

—Lucien!

Nos mains s'entrecroisèrent. Je me penchai vers elle, cherchant ses lèvres qui ne se dérobaient pas.

Un long baiser scella notre mutuel aveu.

—Tu mériterais d'être grondée de ton escapade, ma fille, dit d'un ton sévère M. de Kervec à Yvette, pendant que celle-ci, très

pâle, très troublée, s'asseyait à table pour dîner avec sa gouvernante.

Elle leva ses grands yeux vers lui.

—Je ne croyais pas vous contrarier, mon père. Vous m'avez recommandé si souvent la charité envers les infortunés... et Jacques Morand était si malheureux...

—La charité a des bornes... on doit, en la pratiquant, éviter de peiner les siens. J'ai été très inquiet de ton absence. Je ne pouvais aller au-devant de toi, et si M. de Farrois ne s'en était chargé, j'aurais été très embarrassé.

—Je ne recommencerais plus... Une autre fois, je reviendrai plus tôt, murmura-t-elle en refusant successivement tous les plats que le domestique lui présentait.

—Vô ne mangez pas, miss Yvette? fit remarquer l'Anglaise qui attaquait une énorme tranche de pâté de foie.

—Je n'ai pas faim, répondit la jeune fille en repoussant son assiette.

—Es-tu souffrante, mon enfant, s'écria M. de Kervec avec inquiétude... Mon Dieu, que tu es pâle!

Il lui saisissait les mains, regrettant déjà les remontrances qu'il lui avait faites.

—Ne vous inquiétez pas, mon père... Je suis un peu nerveuse et beaucoup fatiguée ce soir. Demain matin, il n'y paraîtra plus. Si vous le permettez, je vais gagner la chambre après avoir été embrasser ma chère maman.

Elle se leva et lui présenta son front à baiser.

—A tout à l'heure, mademoiselle Katt.

Tout en gardant les yeux baissés, elle me tendit sa main mignonne, et comme je la pressais un peu longuement, elle me regarda gênée et devenue rouge comme une pivoine.

Quand elle fut partie, j'allumai un cigare et descendis dans le parc. J'éprouvais le besoin d'errer seul dans les ténèbres, et surtout de revivre en pensées les délicieuses minutes que j'avais vécu auprès d'Yvette dans la voiture, sous les grands chênes de l'avenue.

—Elle m'aime! murmurais-je à mi-voix. Elle m'aime! Demain, je parlerai à son père et bientôt elle sera ma femme.

Ma femme! comme ce petit mot évoquait en moi de riants mirages, et quel doux ave-

nir d'années pleines de tendresse il me promettait.

Enterré le boulevardier et le blasé. L'homme jeune et sain de trente ans adorait maintenant le mariage que l'autre avait 'brûlé" et il brûlait, en revanche, les sophismes et les sots préjugés du premier "lui".

A la réflexion, je remis à huitaine mon entretien avec M. de Kervec.

La marquise de Versin serait là et il était tout naturel qu'elle fut la première avisée de mes intentions. Elle serait si heureuse d'apprendre que son incorrigible neveu faisait une fin, et une fin qui, de son propre aveu, n'était pas une chute! (Voir pour explication le commencement de ce récit).

Quel plaisir aussi elle aurait de parler pour moi à M. de Kervec.

Oui, mieux valait attendre. Je m'en expliquerai demain avec Yvette, car après ce qui s'était passé entre elle et moi, je n'avais plus le droit de tergiverser.

* * *

—Dix heures déjà et je n'ai pas encore vu Yvette ce matin! me disais-je en reprenant pour la dixième fois le journal avec lequel j'essayais de tuer le temps.

J'avais parlé tout haut sans m'en apercevoir.

—Le temps vous semble donc bien long quand je ne suis pas là, murmura la douce voix de ma cousine derrière moi.

Je sursautai et me retournai vivement.

—Comment, vous étiez là, petite amie, et vous ne disiez rien.

—Depuis cinq minutes je vous examinai, mon cousin, et je faisais de très drôles d'observations à votre sujet.

—Vous m'effrayez!... quelles étaient donc ces observations?

—D'abord, vous êtes très nerveux quand vous lisez, et la politique ne semble pas beaucoup vous intéresser...

—Hélas!

—Ensuite... mais quel âge avez-vous, à propos?

—Vingt-neuf ans, pourquoi?

—Vingt-neuf ans! Vous êtes vieux déjà... Savez-vous que vous avez des cheveux blancs?

—Hélas! Deux fois hélas!...

—Et c'est le souci qui en est la cause?

—Hum! Je ne sais pas trop... mais vraiment, vous me faites peur; est-ce que j'ai réellement tant de cheveux blancs que cela?

—Oh, oui! fit-elle avec conviction, j'en ai compté cinq au moins.

—Je respire alors, les bruns sont en majorité.

Elle se mit à rire et son rire argentin m'électrissa.

—Vous êtes délicieuse ce matin, petite amie, et si vous vouliez, au lieu de vous tenir si loin de moi, vous vendriez prendre place sur ce canapé et nous causerions, l'un près de l'autre, comme de vieux amis.

La jeune fille hochait sa petite tête mutine.

—Du tout, Clotilde m'attend pour préparer l'appartement de votre tante, car papa vient de recevoir une dépêche d'elle qui lui annonce son arrivée pour demain matin.

—Mais ce n'était que la semaine prochaine.

—Elle a changé d'avis, puisque c'est demain qu'elle arrive! Elle s'ennuie peut-être de vous... Mais je me sauve, voici Mlle Katt qui vient me chercher... Amusez-vous bien, mon cousin, la politique est très intéressante!

Elle se sauva.

Je ne songeai plus à lire. La nouvelle de l'arrivée de ma tante m'avait ravi.

Je préparai dans ma tête la façon dont j'allais lui faire part de mes intentions matrimoniales je voulais la surprendre et lui faire jeter les hauts cris dès qu'elle apprendrait que mon choix s'était fixé sur la "petite dernière", le bébé, justement, qui ne comptait pas.

Le lendemain matin, à neuf heures, Clotilde, Yvette et moi, attendions la marquise au débarcadère du bateau.

M. de Kervec, retenu par une séance de son Conseil municipal, n'avait pu à son grand regret se joindre à nous.

Après les premières effusions de l'arrivée, nous prîmes place dans la victoria.

—Quellé bonne mine tu as, mon cher Lucien! me dit ma tante. Je constate avec plaisir que l'air de Dinard t'est beaucoup plus favorable que celui de Paris...

—Ah! Paris vous est contraire, mon cousin! s'écria Yvette malicieusement. Vous le regrettiez joliment, cependant, au commencement de votre séjour ici.

—Cela n'a rien d'étonnant, mademoiselle! Vous étiez si désagréable dans ce temps-là. La marquise se mit à rire.

—La petite dernière n'a pas beaucoup changé d'après ce que je comprends.

Toujours très diable et très taquine?

—Beaucoup moins, madame, répondit la jeune fille en rougissant. M. de Farrois m'a mise à la raison.

—Je proteste, ma cousine! C'est vous, au contraire, qui m'avez amené à faire vos volontés. J'en appelle à Mlle Clotilde!

—Je suis incompétente sur cette question brûlante, répondit l'ainée. Je ne puis que constater la patience apportée au commencement par M. de Farrois et l'énorme changement qui s'est produit chez Yvette... maman dit que, maintenant, elle est "presque" convenable!... c'est un réel progrès.

La marquise nous écoutait d'une oreille indulgente, mais je voyais qu'elle regardait Clotilde avec une bienveillance beaucoup plus marquée que pour Yvette.

Cette dernière, en dépit de ses cheveux relevés, de ses jupes longues et de sa tenue "presque convenable", restait toujours pour elle le bébé insignifiant d'autrefois.

Des vivats accueillirent au château l'arrivée de notre voiture.

Ma tante fut très entourée, et pendant une demi-heure, je ne pus échanger aucune parole avec elle. Chacun s'informait de sa santé, de son voyage, ou évoquait le souvenir de quelques amis communs.

Cependant, tout a une fin, et Mme de Kervec songea qu'il était temps de conduire la marquise dans l'appartement qu'on lui avait préparé afin qu'elle put se délasser des fatigues du voyage.

Le déjeuner fut très gai et je m'amusai fort des grands airs craintifs d'Yvette quand elle regardait ma tante.

—On dirait que la marquise vous intimide, ma cousine? dis-je à la jeune fille.

—Oui, un peu! pourquoi donc, quand elle me parle, prend-elle un ton d'indulgente raillerie?

—Vous êtes si jeune, petite cousine; elle vous croit encore l'enfant qu'elle a connue autrefois.

—Est-ce que je vous ai paru si "enfant" que cela?

—Quelquefois, les premiers jours... Maintenant jamais!

—Oh tant mieux! cela n'est pas amusant d'être jugée ainsi.

Elle essayait de rire, mais sa déception était grande; une petite lueur de mélancolie assombrissait ses regards et j'en voulus un peu à ma tante d'avoir amené ce léger nuage sur le front pur de mon aimée.

Néanmoins, quand nous nous dispersâmes dans le parc, je vis avec plaisir la marquise prendre le bras d'Yvette et causer avec elle.

—Ce qu'elles se disaient m'importait peu, pourvu qu'elles se comprissent; cependant, si j'avais pu me douter du sujet de leur conversation, je serais intervenu et aurais empêché ma tante de faire, sans le vouloir, tant de peine à ma cousine.

En effet, quand la marquise et Yvette revinrent vers nous, celle-ci était très pâle et paraissait comprimer difficilement une envie de pleurer. Bientôt même je la vis s'enfoncer dans une petite allée, et j'eus l'intuition qu'elle s'isolait pour donner libre cours à ses larmes.

Je voulus la rejoindre de suite, et sous le premier prétexte venu, je quittai le baron avec qui je conversais.

Pour ne pas éveiller les soupçons, je pris un sentier opposé à celui qu'elle-même avait pris, et par une succession de détours, je gagnai le berceau de chèvrefeuille où je supposais trouver la jeune fille.

Elle y était en effet... mais dans quel état!

Assise sur un banc rustique, le visage enfoui dans un mouchoir blanc, elle sanglotait éperdûment.

Je m'élançai vers elle, la saisis dans mes bras.

—Yvette, Yvette chérie, pourquoi pleurez-vous? Que vous a-t-on fait! dites-moi tout, à moi votre grand ami?

Je meurtrissais ses mains de baisers brûlants, je couvrais son front de caresses, j'aurais voulu boire jusqu'à ces larmes, et elle pleurerait plus fort encore.

—C'est à cause de vous... c'est de votre faute si j'ai du chagrin, disait-elle à travers ses larmes.

—De ma faute! Grand Dieu!... moi qui donnerais ma vie entière pour vous épargner le plus léger chagrin... Votre peine vous égare, petite Yvette, dites que ce n'est pas moi,

que ce n'est pas possible que ce soit moi?...

—Si, si c'est vous! répéta-t-elle avec force. Vous êtes cruel! Pourquoi m'avez-vous caché que vous aimiez Clotilde et que vous vouliez l'épouser.

—Moi, épouser Clotilde! Qui vous a dit cela?

—Votre tante, tout à l'heure.

—Ma tante n'a pu vous affirmer cette chose, m'écriai-je fougueux. Jamais je ne lui ai dit que j'aimais votre soeur, et je vous jure que je ne songe nullement à l'épouser!

Puis, très bas, je continuai.

—Et c'est pourquoi vous pleurez? Vous ne seriez donc pas heureuse de me voir devenir votre frère?

—Oh, non! Je ne veux pas!... J'en mourrais!...

Elle s'était cachée la figure dans ses mains. Je l'entourai complètement de mes deux bras, et la tenant bien pressée contre moi, je lui murmurai à l'oreille:

—Et si je vous suppliais de m'accepter pour mari, ne voudriez-vous pas non plus?

—Ah! fit-elle défaillante de joie. C'est donc bien vrai, vous m'aimez! vous m'aimez assez pour m'épouser; vous qui pourtant juriez de ne jamais vous marier...

—J'étais fou quand je vous disais cela, mon Yvette. car je vous aimais déjà depuis longtemps... Et vous?

—Moi, je vous ai toujours aimé, je crois. Dès que je vous ai vu, j'ai voulu que vous vous occupiez de moi, rien que de moi... J'étais jaloux quand vous étiez près d'une autre... mais je ne savais pas, je ne comprenais pas. Ce n'est que depuis le jour où vous étiez si fort en colère contre moi parce que j'avais fouillé dans votre malle. que j'ai deviné combien vous m'étiez cher... Mais si vous m'aimez depuis longtemps, pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit avant ce jour?

—Parce que je doutais de vous; vous me paraissiez coquette et j'avais peur que vous ne me repoussiez.

—Cela n'était pas à craindre, dit-elle en rougissant très fort et se cachant le visage contre ma poitrine, elle se remit à pleurer... mais cette fois-ci, c'était de joie.

Combien de temps restâmes-nous ainsi, l'un près de l'autre, je ne sais, mais il y avait certainement plus d'une heure quand,

soudain, la marquise de Versin apparut à l'entrée de la tonnelle.

A notre vue, elle leva les bras avec stupeur.

—Ah! ciel que vois-je? Lucien, tu es fou! Yvette, ma petite, c'est très mal!...

Elle suffoquait littéralement.

—Mon neveu, tu t'es trompé... c'était Clotilde que je t'avais dit...

—Vous avez proposé, ma tante, et mon coeur a disposé... C'est Yvette que j'aime et c'est sur elle que je vous supplie de reporter toute la tendresse que vous avez pour moi.

En même temps, je poussai ma fiancée vers elle, et malgré la rude désillusion qu'elle venait d'essuyer, la marquise la serra maternellement dans ses bras.

—Je vous aimerai bien, madame, lui dit Yvette en l'embrassant.

—Moi aussi, ma chère enfant, moi aussi... Mais c'est égal, je ne m'attendais pas à cette dernière folie de mon neveu... Tu n'as pas besoin de me rouler des yeux terribles, mauvais sujet, ajouta-t-elle d'un ton bourru, tu ne m'empêcheras pas de te dire que tu es extraordinaire avec tes coups de tête. Je n'en accepte pas moins avec plaisir la future nièce que tu m'as choisie... elle n'est pas responsable de tes incartades, cette enfant.

—Oh! si, madame, au contraire, murmura ma fiancée très confuse et très rouge... Si M. de Farrois a des torts, je les partage de moitié, car je l'aime aussi, moi; et c'est bien un peu de ma faute s'il me préfère à ma soeur.

Je regardai triomphalement ma tante dont l'embarras était visible.

Son front se dérida pourtant. Du bout de son éventail, elle tapa amicalement sur la joue d'Yvette.

—Alors, petite fille, il vous plaît beaucoup mon beau neveu que vous avouez avoir volé son coeur?... Mais comme vous lui avez donné le vôtre en retour, on tâchera d'arranger les choses au gré de vos désirs... pourvu que Monsieur votre père y consente, car, enfin, vous êtes bien jeune!..

—Papa voudra bien, j'en suis sûre; c'est maman qui hésitera à me marier avant mes soeurs.

—Eh! nous la gagnerons à notre cause! Il ne manquerait plus que cela qu'elle se permit de refuser quand j'accepte!

Ma bonne tante était complètement con-

quise à nos intérêts, et c'est entre ma fiancée et moi qu'elle voulut rejoindre nos amis.

Justement, M. de Kervec nous cherchait et nous le rencontrâmes à mi-chemin.

—Vous avez l'air rayonnante, ma vieille amie. Qu'y a-t-il donc?

—Il y a que j'ai trouvé ces deux grands étourdis en train de rêver aux étoiles en plein jour... ou, pour parler plus clairement, voilà mon polisson de neveu qui s'est permis d'aimer votre fille, et ce qui est beaucoup plus grave, de se faire aimer d'elle... Mais vous ne paraissez pas scandalisé, cher ami?

—Ma foi, non, répondit en riant l'excellent homme. Il y a de beaux jours que je m'en suis aperçu.

—Horreur! jusqu'au père qui est complice!

La joie rajeunissait la marquise. Il y avait longtemps que je l'avais entendue rire aussi franchement.

A l'assaut de Mme de Kervec maintenant, s'écriait-elle en brandissant son éventail! Il paraît que c'est là le hic.

Beaucoup moins exalté que ma tante, mais tout aussi content, le châtelain nous examinait, sa fille et moi, d'un oeil attendri.

Comme nous restions tous deux embarrassés de la bonhomie et surtout de la rondeur avec laquelle la marquise menait notre mariage, il vint vers nous, réunit dans ses mains la main d'Yvette et la mienne, et d'une voix que l'émotion faisait trembler:

—Aimez-vous sans contrainte, mes enfants. La marquise et moi arrangerons vos affaires sans que vous en ayez souci. Va, mon Yvette, avec celui que ton coeur a choisi. Dans quelques mois, quand tu ne seras plus là, les jours me sembleront parfois bien gris, mais je me consolerais en pensant que tu es heureuse auprès d'un mari qui t'aime.

Il ne me dit rien, à moi, mais dans son étreinte et dans son regard, je compris la muette explication qu'il m'adressait.

—Aimez-là toujours et rendez-la heureuse! Elle est si sincère et si pure!!

Voilà ce que me disaient ses yeux, et je le compris si bien que profondément remué, je m'écriai:

—Je vous aimerai toujours, petite fiancée! Je vous le jure! Et vous pouvez être tran-

quille, un Farrois n'a jamais trahi son serment.

Le consentement de Mme de Kervec ne fut pas trop difficile à enlever et six semaines après j'étais l'heureux époux d'Yvette.

Il y a longtemps que la marquise a oublié mon "coup de tête". Elle adore ma femme, et de la meilleure foi du monde, elle raconte que c'est grâce à elle si j'ai épousé la "petite dernière". J'ai un charmant petit garçon de neuf mois qu'elle a tenu sur les fonts baptismaux avec M. de Kervec. Elle prétend qu'il lui ressemble, et quoiqu'au fond, je sois persuadé qu'il est le vivant portrait d'Yvette, je me garde bien de dire l'excellente femme.

Je ne veux point terminer cette longue épître sans te parler de Paul Le Quéreu.

La belle Thérèse s'est enfin décidée à lui répondre favorablement, et depuis trois mois ils cachent leur lune de miel à Naples: D'un autre côté, on chuchotte tout bas une nou-

velle: il paraît que Clotilde va se soumettre aussi aux lois de l'hyménée.

Quant au marquis de Lenseigne, après avoir été vexé de voir Yvette lui en préférer un autre, il s'est consolée en papillonnant très fort autour de Mlle Claire V***. Qu'il se méfie, il pourrait bien se brûler les ailes, à la fin !

Voici fini le récit de mon mariage. Tu vois qu'il n'est pas banal, et qu'écrit par une main plus habile que la mienne, il pourrait faire le sujet d'un intéressant roman.

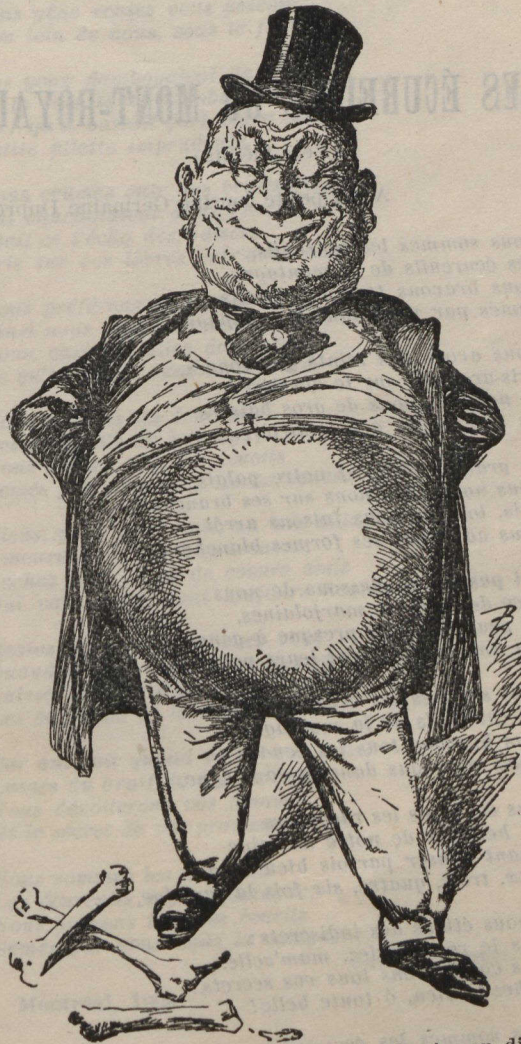
Je me contente de le vivre chaque jour et aussi d'en remercier le ciel qui a permis que de flirt en flirt j'arrivasse au mariage.

Puissent ces lignes te décider à revenir bientôt en France pour y chercher l'âme sœur de la tienne...

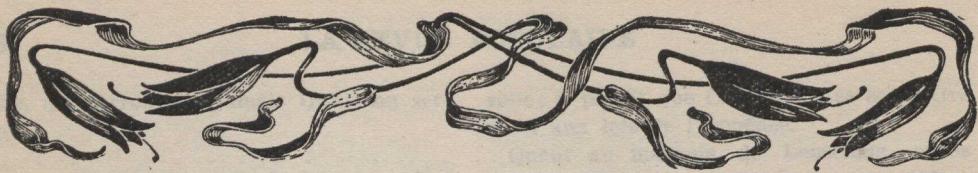
Le mariage, vois-tu, est encore, quoiqu'on en dise, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme.



ACTUALITE MONTREALAISE.



—De mon temps, quand j'étais échevin, on disait
comme Vanderbilt: "*Public be damned*" et tout le
monde s'en trouvait bien.



LES ÉCUREUILS DU MONT-ROYAL

(Vers inédits)

A ma petite cousine Germaine Dupré

*Nous sommes les écureuils,
Les écureuils de la montagne,
Nous bravons tous les écueils
Semés par vous dans la campagne.*

*Nous avons des teints gris-foncés,
Gris-argentés sur le derrière;
Et nous donnons de gros baisers
De nos pattes à la clairière.*

*Le grand chêne est notre palais,
Nous nous dandinons sur ses branches,
Puis, lorsque nous faisons arrêt
Nous admirons ses formes blanches*

*Qui passent au-dessous de nous
Avec des airs de marjolaines.
Un peu plus loin, presque à genoux,
Des amoureux disent leurs peines.*

*Nous sommes les écureuils
Les écureuils de la montagne,
Nous bravons tous les écueils
Semés par vous dans la campagne.*

*Nous écoutons les racontars
Des heureux de notre domaine
Venant causer parfois bien tard,
Deux, trois, quatre, six fois la semaine,*

*Si nous étions des indiscrets:
Vous le regretteriez, mam'zelle.
Nous connaissons tous vos secrets:
Sachez-le bien, ô toute belle!*

*Nous sommes les écureuils
Les écureuils du paysage.
Nous savons tous les écueils
Cachés par vous sous les herbages.*

*Vous souvient-il de l'autre soir,
Hein! vous, la fille au doux visage?
Sans gêne venez vous asseoir
Non loin de nous, sous le feuillage.*

*Vos yeux flamboyaient de bonheur,
Et la voix toute tremblotante,
Ah! qu'il battait fort votre coeur
Petite fillette imprudente.*

*Nous crûmes ouïr des bruits rosés
Qui chuchotaient dans l'herbe verte.
Était-ce l'écho des baisers
Pris sur vos lèvres entr'ouvertes?*

*Nous préférons ne rien savoir;
Ainsi nous ne pouvons rien dire.
Vous, curieux, allez donc voir
Ce qu'on gagne dans un sourire.*

*Nous sommes les écureuils
Les écureuils du paysage;
Nous savons tous les écueils
Semés par vous sous les herbages.*

*Tiens, pour vous tous, un bon avis,
Amoureux, belles amoureuses;
Sachez qu'il vient de coeurs amis
Qui vous voudraient toujours heureuses.*

*Restez plutôt chacun chez vous
Quand le soir vient dans la campagne;
Laissez dormir d'un sommeil doux
Les écureuils de la montagne.*

*Car qui sait quand viendra le jour?
Lassés du bruit de vos caresses,
Nous dévoilerons vos amours
Et le secret de vos promesses.*

*Nous sommes les écureuils
Les écureuils de la montagne,
Nous bravons tous les écueils
Semés par vous dans la campagne.*

Ernest MARTEL.

Montréal, 1909.



Les Modes en l'an 1909

Par COUSINE YVONNE

MA CHERE cousine, je m'en vais vous poser, tout bas, tout bas, une question horriblement indiscreète et un peu *shocking*: Portez-vous encore une chemise?... Oui?... Alors, je respire plus à l'aise, et, pour la peine, je vous embrasse.

Imaginez-vous qu'en ce moment, à Paris, le fin du fin, et le chic du chic, pour certaines excentriques, c'est de se passer de cet ornement intime, si léger, si doux, si blanc... La saison n'est plus aux cerises; le temps n'est plus aux chemises. Vous souvenez-vous de cette chanson avec laquelle notre enfance fut bercée:

Il était, tait, tait, tait, tait,
Un homme! Un homme!
Qui n'avait, n'avait, n'avait
Qu'une chemise! (*Bis.*)

Cet homme nous semblait le plus infortuné et le plus comique des hommes... N'avoir qu'une chemise, et, pour comble de malheur, l'envoyer

A la lessive! A la lessive!

c'était une de ces misères qu'on n'entend, assurément, que dans les chansons. Or, les snobinettes de l'an 1909, par plaisir, par élégance, par mode, souffrent un supplice plus grand... De chemises, elles n'en ont plus du tout, même à la lessive. Finies, les vaporeuses et souples lingeries qui, pudiquement, voilaient le corps! Finis, les linons, satinés et frais comme la peau qu'ils caressaient! Finies, les toiles invraisemblablement fines et lisses qui excitaient l'orgueil de nos grand-mères!... Dans la belle armoire ventruée et

profonde qui, jadis, avait peine à contenir toutes les pièces, tous les frou-frous du trousseau, six maillots de soie gisent tristement... Ces pauvres maillots savent que leur devoir est de mouler—à craquer—les jambes et le torse d'une dame éprise d'esthétisme jusqu'à ce qu'on les expédie chez le dégraisseur, où, sans pitié, le bourreau les saisit, les inonde de benzine malodorante, puis les rend flétris à leur propriétaire, qui les range dans un coin perdu de l'antique armoire... ils s'y ennuiant à périr, les soyeux maillots, et la cause de leur mélancolie est, assurément, de penser que, jamais, ils ne connaîtront les joies saines d'une lessive d'où l'on sort rajeuni à miracle et fleurant bon la lavande.

Des maillots je ne dirais, cependant, point de mal, cousine, s'ils se bornaient à remplacer discrètement le classique jupon: jupon de soie ou culotte de soie; cela est affaire de goût, et aussi de mode... Mais non! les impudents prétendent détrôner jusqu'à la chemise. "Moi seul, et c'est assez!", telle est leur devise. Ils plaquent la peau, l'enserrent, l'emprisonnent, et attendent orgueilleusement la robe qui, seule, aura le privilège de les recouvrir... Oh! l'architecture mystérieuse de ces toilettes d'aspect ondoyant! Des baleines cachées dessous se croisent en tous les sens, imprimant à la carcasse des airs rébarbatifs de forteresse; des lacets secrets cambrent la taille, des jarretelles solides, énergiques, tirent ici, passent là, accusant jusqu'à l'indécence des formes déjà trop saillantes. Ces élégantes-là suppriment, il est vrai, de leur habillement, le fameux et classique corset; mais le fourreau qu'elles revêtent apparaît comme une armure de guerre plus redoutable encore. Tant bien que mal,

la cuirasse refoule les hanches, comprime le ventre, souligne... ce que je ne saurais nommer, et donne aux mondaines de l'année 1909 l'air d'être gainées en des robes transparentes, dans lesquelles, cependant, elles ne peuvent se mouvoir. La démarche en avant de la dame un peu forte, en maillot et en fourreau, courant après son équilibre, est un poème. On croirait que le poids de sa tête et des lois inconnues de l'attraction vont précipiter sa chute à terre; ses bras écartés lui servent de malhabiles balanciers; lorsqu'elle s'assied, le jeu mouvant et frivole de ses jambes devient impudique, tandis que, par un contraste plaisant, un carcan rigide semble immobiliser son buste.

Un Persan, un sauvage qui considérerait, pour la première fois, une Parisienne habillée à la mode d'aujourd'hui, penserait que c'est là une étrange créature, une manière d'infirmes...

Je causais, l'autre jour, avec un peintre, portraitiste célèbre, de la bizarre esthétique qui nous gouverne aujourd'hui, et lui demandais s'il trouvait du plaisir à fixer sur la toile nos draperies modernes.

— Comme homme, me répondit-il, quand la femme est jeune, admirablement faite et proportionnée, j'ai lieu, parfois, d'être satisfait; comme peintre, je m'arrache les cheveux de désespoir. Croyez-vous que la jupe étriquée, portée par vos amies, nous donne, à nous, artistes, les jolies valeurs dont nous avons besoin pour nos tableaux? Supposez-vous qu'il soit agréable de peindre les bosselures d'une jarretelle marquant au travers d'une étoffe moelleuse? Debout, les femmes sont assez gentilles à regarder; assises, c'est le désastre. Elles ont de fausses souplesses toutes partielles: on les sent gênées par endroit; le buste est raide, des cassures désobligeantes rayent le ventre, et, pour dire le mot, ça manque d'étoffe... Soulignez la taille, les hanches, tant que vous voudrez! Mais, pour l'amour de l'art et la tranquillité de vos peintres, laissez à vos toilettes de l'ampleur; laissez devinez le joli corps de la femme, plutôt que de l'accuser avec une exagération souvent traîtresse. Les mille et un cordons qui transpercent l'étoffe de vos robes privées de doublure, privées de la mousse moelleuse des jupons, sont nuisibles à la beauté de la ligne... Portez des robes

droites si vous les aimez, et vous avez raison de les aimer, car elles sont d'un sentiment très pur, mais faites en sorte que leur ampleur leur imprime de la tenue, un certain air de noblesse et des plis harmonieux et souples qui nous donnent ce qu'en peinture nous appelons des "effets".

Cousine, pour bien juger d'une mode, il faut le recul des ans... J'attendrai donc patiemment de retrouver les nôtres sur quelque gravure vieillie, avant de me prononcer sur leur valeur; mais je n'ai pas besoin d'attendre ce temps lointain pour vous dire tout net qu'il ne peut pas venir à l'idée d'une Française de goût de retirer de sa toilette l'objet délicat, symbole de toutes ses pudeurs, de sa grâce chaste.... j'ai nommé la chemise.

J'en appelle à toutes les mamans qui gardent le culte des traditions, le goût de la décence, le sens raffiné de la propreté... Le linge odorant, frais à la peau, doux au toucher, le linge blanc—si blanc— est une coquetterie toute française, et presque sacrée. Il est la parure exquise des enfants, le luxe des femmes, la gloire et l'orgueil des matrones de maison possédant une lingerie bien tenue. Des femmes en maillot peuvent être d'estimables acrobates, de fringantes écuyères, de spirituelles danseuses, elles ne sont plus des "Françaises" dans la belle, dans la pure acception du mot. Elles rompent avec les jolies coutumes* de notre pays, de notre race, de notre goût national. Elles jettent aux orties le voile mystérieux derrière lequel s'abritait leur pudeur et le remplace, le plus fâcheusement du monde, par un maillot "dégraissé" qui touche leur peau nue.

Cousine, il me paraît indifférent que nos robes soient taillées en long, en large, en pointe, en fronce, en fourreau, à panier, à crinoline, à retroussis, et même à "pataras". Les modes changent, passent, cassent, lassent, et, si laides qu'elles soient, les femmes y sont toujours agréables à regarder. Je crois, en revanche, qu'elles commettent une façon de sacrilège en perdant le respect héréditaire du linge. C'est, du moins, mon avis. Et je ne serais pas fâchée de connaître le vôtre. Ecrivez-moi là-dessus, cousine; j'aimerais à savoir ce que l'on pense, dans nos belles provinces de France, de ces crocs-en-

jambe donnés à la tradition. Si vous le permettez, je publierai votre réponse; elle m'aidera à fixer l'opinion des Françaises en gé-

néral, et non celle d'une douzaine d'excentriques qui entendent mener la mode.



Noli Me Tangere

*Les beaux lis, avec joie, épandent leur haleine;
Un frisson d'aile: un ange a passé dans ce lieu.
Pensa-t-elle effleurer le manteau de son Dieu?
"Ne me touchez pas", dit Jésus à Madeleine.*

*Une aube avait rougi sur les monts et la plaine.
Où la croix s'enfonça comme un sinistre pieu,
S'empourprait le matin... Après le sombre adieu,
Jésus venait, de sa bonté l'âme si pleine!*

*Oui, mon coeur, tu l'as vu nous apparaître ainsi,
Parfois dans le silence et dans la solitude,
Mais tu ne peux du ciel goûter la plénitude.*

*"Oh! ne me touchez pas", dit-il au coeur transi
De bonheur, et qui croit plus vite à la souffrance:
"Ce n'est point ici-bas qu'on touche l'espérance."*

L. FELIX-FAURE-GOYAU.



Une Journée a la Sucrierie

Par E.-Z. MASSICOTTE

“C'est le temps des sucres”, ainsi que nous disons volontiers, dans la province de Québec, pour exprimer que nous sommes à cette époque de l'année où l'on entaille ou troue nos magnifiques érables afin d'extraire la sève que leurs troncs recèlent en abondance, et dont on fait un sirop et un sucre à la saveur si douce, si exquise, que le palais ne l'oublie jamais.

Durant cette demi-saison, la neige recouvre encore une grande partie du sol, et comme les chemins sont impraticables pour la voiture à roue aussi bien que pour le sleigh, nos bons “habitants” seraient obligés de bayer aux cornelles, qui font alors leur apparition, s'ils ne pouvaient employer ces jours de loisirs forcés à une occupation de plus en plus lucrative, surtout depuis que notre sirop et notre sucre sont devenus un régal que l'on trouve sur les bonnes tables de tous pays.

Un cultivateur possédant une érablière moyenne peut facilement se faire un revenu

de \$250 par année avec cette industrie qui joint l'agréable à l'utile, car rien n'est plus amusant que la fabrication de notre friandise nationale. Aussi, nulle occupation n'est plus en faveur auprès des jeunes et des adultes dont l'âge n'a pas chassé la gaieté.

Il ne saurait en être autrement. Songez que le sucre se fait durant les beaux jours avant-coureurs du printemps, car, pour obtenir la liqueur sucrée, il faut une nuit froide suivie d'une journée ensoleillée; puis, cette fabrication n'a-t-elle pas pour usine la forêt, milieu toujours attirant, parce que les grands végétaux ont un charme qui leur est propre et auxquels peu de gens résistent, consciemment ou inconsciemment? Enfin, la sucrierie a un autre attrait qu'il ne faut pas laisser dans l'oubli: elle facilite le rassemblement des amoureux et des joyeux camarades et on y donne des festins agrémentés de cette joie franche, sans contrainte, qui n'éclôt que dans les milieux rustiques. Ajoutez à cela que tout Canadien grandit en entendant vanter

les attraites et les plaisirs de ces réunions et de ces ripailles et que chacun entretient le rêve d'y prendre part un jour, et vous pourrez vous faire une idée de la popularité dont jouit, ici, le " temps des sucres ", c'est-à-dire le temps du rire et du réveil de la nature.

* * *

Né à Montréal, et y ayant toujours demeuré, ce n'est que bien tard qu'il m'a été donné d'assister, une première fois, à la fabrication du " sucre du pays ". Je me trouvais, par hasard, au mois d'avril, à St-Ga-

nous voilà partis sur la neige molle, par une ravissante matinée. L'air était d'une pureté extraordinaire et le soleil nous enveloppait de rayons caressants. La marche, dans ces conditions, n'était pas un des moindres agréments de notre excursion.

Après avoir parcouru une couple de milles sans incident, nous arrivâmes à l'orée d'une forêt où s'apercevait, distinctement, sous le toit des branches dénudées, une rustique *cabane en bois rond*. Tout près, un grand feu pétillait et léchait de ses flammes un énorme chaudron dans lequel bouil-



Une sucrerie canadienne (Très vieille gravure)

briel de Brandon, avec deux amis, très gais, très spirituels, mais qui ont bien mal tourné, car l'un d'eux est devenu austère magistrat et l'autre, un avocat doublé d'un député. Le juge en herbe, qui voulait me faire plaisir, me proposa, un jour, au saut du lit, d'aller à travers champs, trouver deux cultivateurs qui venaient de commencer " leurs sucres ".

La proposition ne pouvait venir plus à propos et elle fut acceptée d'emblée. L'on se munit de pain, de lard, d'oeufs et de... liquide; nous chaussâmes nos raquettes, et

l'on nous en donna une substance dorée répandant un parfum suave.

Le joli spectacle! Après avoir fait la connaissance des *sucriers*, nous leur demandâmes une hospitalité qu'ils nous accordèrent volontiers en apercevant le facon tentateur que le futur avocat, en fin matois, s'était empressé de sortir de son enveloppe. L'amitié fut scellée d'un verre de genièvre, puis comme la marche matinale, par les plaines blanches et au grand air, nous avait mis en appétit, le disciple de Thémis s'offrit de nous préparer des oeufs au miroir avec *grillades*

de lard. Personne ne refusa... au contraire! Notre cuisinier improvisé, en quelques minutes, nous avait servi un plat qui, dans les circonstances, nous parut digne de la table du Windsor.

En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'il disparut comme par enchantement. Restaurés par le repos et la nourriture, nous nous disposâmes à aider nos hôtes, ce que je désirais particulièrement, car je voulais m'initier à l'industrie du sucre. L'occasion était trop bonne pour ne pas la saisir.

Je me proposai pour accompagner le *sucrier* chargé de recueillir l'eau d'érable et je partis avec lui. A chaque érable, d'assez bonne taille, on voyait une petite goudrelle introduite dans une blessure faite au tronc, et de cette goudrelle il s'écoulait, goutte à goutte, une eau légèrement jaune, qui tombait dans une *auge*. Un vieux cheval, attelé à un sleigh rudimentaire sur lequel était un tonneau, nous suivait avec mille peines, à travers la sucrerie, car dans la neige fondante, cheval et traîneau s'enfonçaient profondément. Nous arrêtions l'animal, de distance en distance, pour nous permettre de vider dans le tonneau le contenu des auges et, la tournée terminée, nous revînmes à la cabane, pour préparer une autre *brassée*.

Je goûtai à l'eau d'érable, au *réduit*, au

sirop, à la *tire*, au sucre, au *grattin*, bref, je suivis toutes les phases de l'opération. Pendant ce temps, mes compagnons s'en donnaient à coeur joie.

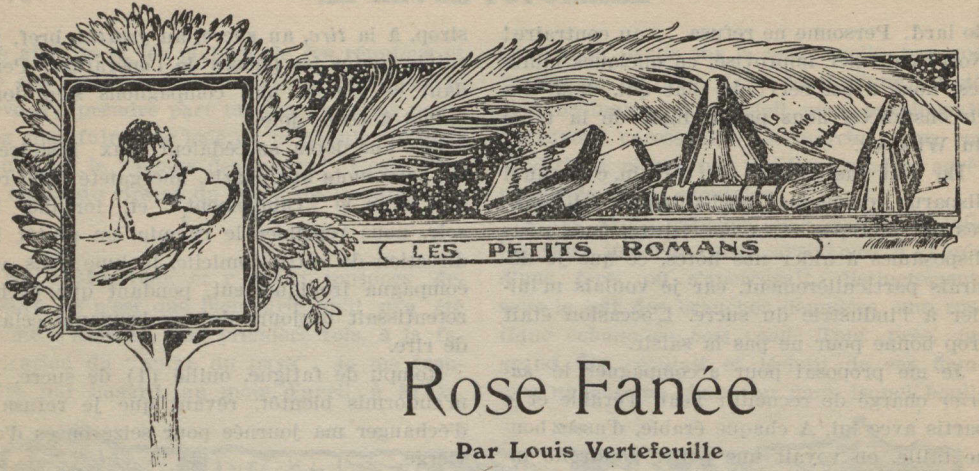
Les anecdotes succédaient aux histoires, les bons mots aux *lazzis*, une gaieté folle régnait dans le "campement" et, lorsque, le soir, nous reprîmes le chemin, ou plutôt la direction de notre domicile, la lune nous accompagna ironiquement, pendant que l'écho retentissait toujours de nos bruyants éclats de rire.

Rompu de fatigue, ouillé (1) de sucre, je m'endormis bientôt, rêvant que je refusais d'échanger ma journée pour seize onces d'or vierge.

J'avais acquis des connaissances, j'avais assisté à une véritable fête au sucre, j'avais joui d'un plaisir neuf. Ai-je besoin d'ajouter que le souvenir de cette journée est tellement vivace dans ma mémoire qu'à quinze ans de distance je me rappelle encore ses moindres détails? Le fait est qu'en vous racontant cet événement l'eau m'en vient encore à la bouche et que je perçois nettement le goût d'une certaine *trempe*, si délicieuse, que je vous en souhaite une semblable.

(1) Vieux mot normand, synonyme de repu, rassasié à l'excès.





Rose Fanée

Par Louis Vertefeuille

- Alors, tu ne m'oublieras pas?
 —Non, Louis.
 —Bien vrai?
 —Oh! mais doutes-tu de moi?

La jeune fille eut un pli douloureux aux lèvres et des larmes montèrent sous ses paupières. L'avait-elle donc tant aimé depuis trois mois qu'elle le connaissait pour en perdre si vite le souvenir? Elle n'avait qu'une affection: elle la lui avait donnée toute.

Pauvre enfant que le ciel semblait avoir mise ici-bas pour souffrir! Sans parents, sans amis, n'ayant eu longtemps personne, rien à aimer. Pendant dix ans, elle avait vécu ici et là. Les gens du village lui étaient compatissants parce qu'ils la savaient bonne. Le vieux curé l'encourageait toujours de ses paroles paternelles. Toute jeune, réfugiée sur ses genoux, la tête appuyée sur sa poitrine, elle lui disait ces petites peines qui paraissent si grosses et qui sont des riens.

Dans cette atmosphère, elle avait grandi "belle comme un ange", disaient les gens du pays. A sa première communion, elle n'avait eu ni la bénédiction d'un père, ni le baiser d'une mère; mais le vieux curé l'avait, avec plus de ferveur encore, bénie et pressée sur son cœur.

A vingt ans, elle avait toute la candeur de la première jeunesse. Son visage, empreint de vague tristesse, était comme le cadre assorti à ses yeux bleus, de ce bleu profond que les artistes prêtent aux sensitives et aux mélancoliques.

Souvent Dieu se plaît ainsi à donner la

beauté, les grâces les plus parfaites de la nature aux déshérités de la fortune.

Le bon curé, plié de vieillesse, lui tenait toujours lieu de père.

Une après-midi qu'elle était allée le voir, elle avait fait la rencontre d'un jeune homme, Louis, autre protégé du curé. Quand elle les eut quittés, Louis resta longtemps pensif.

Louis, que penses-tu de ma Lucienne? demanda le curé après avoir examiné le jeune homme à la dérobée.

—Qu'elle est belle, qu'elle est trop belle! répondit-il, sortant de sa rêverie, et rougissant quelque peu.

Alors, le vieux prêtre lui prit la main, l'attira sur son cœur et lui parla longuement.

C'est après un séjour de trois mois au presbytère que Louis faisait ses adieux à Lucienne. Lorsqu'il comprit la maladresse de ses paroles, et le chagrin de Lucienne, il se pencha et mit au front de l'enfant un baiser qui semblait demander pardon.

Pendant un an il revint plusieurs fois au village.

Un jour, que Lucienne passait devant une maison du village, une fillette, tenant en main un journal, lui montra une note parmi les nouvelles de la ville de J...: "M. Louis C... doit épouser Mlle Antoinette de G..., le 15 de ce mois." Lucienne en demeura atterrée; puis reprenant empire sur elle-même, elle piqua tout droit au presbytère. Le curé allait sortir. Au premier coup d'oeil, il soupçonna quelque chose de grave; puis voyant

le journal, il s'en saisit et lut. Quand il releva la tête, il vit Lucienne qui pleurait. Alors, comme aux jours de son enfance, il l'entoura tendrement de ses bras et essaya de la consoler... Mais le coup était porté : deux mois après, on menait en terre la pauvre Lucienne. Dans le même journal où la jeune fille avait appris la fatale nouvelle, on pouvait lire ces mots-ci : " On annonce le décès de Mlle Lucienne R..., de Val-Rey, âgée de 21 ans, morte de phthisie".

L'an dernier, j'étais de passage à Val-Rey. J'avais visité l'église et, en sortant, je me dirigeai vers le cimetière. Je regardais les pierres tombales, quand mes yeux se portèrent sur une croix abritée par un saule pleureur. Je remarquai, en même temps, le grand soin avec lequel était tenu le terrain. Sur le gazon qui recouvrait la fosse, reposait une rose fanée et jaunie. Et comme je m'attardais à contempler cette fleur, le gardien, qui travaillait non loin, s'approcha de moi et me demanda : " A quoi pensez-vous donc, monsieur ?"

—Je ne sais quelle impression cette rose flétrie fait sur moi...

—Aimeriez-vous savoir qui l'a mise là ?

—Si vous le voulez bien. Un sentiment étrange de curiosité me fait désirer vivement de connaître cette histoire ; car ceci m'a tout l'air d'en être une.

—En effet.

Le gardien me dit ce que je viens de raconter. " Il y a un an, continua-t-il, vers les huit heures du soir, je faisais ma tournée habituelle lorsque je vis, agenouillé ici, et tout en larmes, un jeune homme d'environ vingt-six ans. Il y avait bien près d'une heure qu'il priait près de la croix. M'ayant aperçu, il vint à moi et me remettant quelques billets de banque, il me dit : " Prenez toujours grand soin de cette tombe."

Puis, il détacha une rose d'un bouquet qu'il tenait, la mit seule sur la fosse et laissa le reste près de l'allée. J'ai enlevé le bouquet lorsqu'il fut fané, mais j'ai laissé la rose.

Le gardien s'étant éloigné, je demeurai longtemps songeur. En levant la tête, je lus la modeste inscription que portait la croix :

CI-GIT LUCIENNE R...,

Née le 16 septembre 1870, morte à son 21ème anniversaire, le 16 septembre 1892.

Priez pour elle.

Son Portrait

*De mon jeune héritier délicieuse image !
Où! voilà bien ses traits, son aimable candeur.
Il ne vit plus pour moi ; sur cet affreux rivage
Il ne viendra jamais s'appuyer sur mon cœur.
O mon sang ! O mon fils ! Que ta douce présence,
A ton malheureux père épargnerait d'ennui !
Doucement je verrais s'élever ton enfance ;
A mes vieux ans plus tard tu servirais d'appui,
Seul, tu me tiendrais lieu de couronne et de gloire ;
Avec toi, sur ce roc, je serais dans les cieux.
T'embrassant, j'oublierais que vingt ans la victoire
M'avait mis en Europe au rang des demi-dieux.*

NAPOLÉON IER.



—Facteur!

—Quoi que c'est, madame?

—Si vous ne m'apportez pas mes lettres plus de bonne heure, je me ferai servir par un autre!!!

Un malade guéri par l'usage du lait de chèvre, après avoir été condamné par les médecins, crut devoir exprimer sa reconnaissance par ce quatrain :

Par sa bonté, par sa substance,
D'une ânesse, le lait m'a rendu la santé,
Et je dois plus, en cette circonstance,
Aux ânes qu'à la Faculté.

Philidor est tellement distrait que, s'en allant à son travail, il s'est imaginé avoir oublié sa montre, puis il l'a regardée pour voir s'il avait le temps d'aller la chercher chez lui.

Dans la grande rue de St-Hixe, courent, le long d'un mur gris, ces mots :

INSTITUTION DE JEUNES GENS
et au-dessous, cette publicité malencontreuse :
Fabrique de cornichons.

La seconde annonce complète-t-elle la première? Parents, informez-vous!



Etude de physionomie

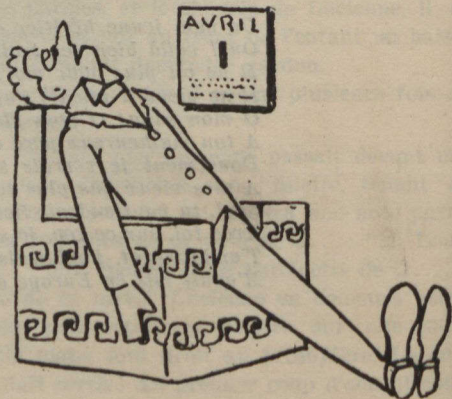
Quand un maquignon maquignonne un autre maquignon, on a la preuve que le genre humain ne dégénère pas autant qu'on le prétend. Et c'est consolant.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.—Racine.

C'est un art délicat que d'offrir un bienfait ;
Tel riche donne aux gens, comme s'il refusait.—Mollevent.

Oh! qu'on tiendrait peu sur terre
Si vous restiez tous les jours,
Toi, pauvre ciel, sans lumière,
Toi, pauvre coeur, sans amour!

Celui qui sait trouver le renseignement dont il a besoin possède la moitié de la science.



Une "gueule à le courir", comme dirait Chose.



—Malheur de malheur! ma vieille tante est claquée...

—Et tu hérites!

—Imbécile! si j'héritais je dirais: morte.

La mendiante.—Ma bonne madame, je n'ai plus ni chemise, ni jupon.

La mondaine.—C'est tout à fait comme moi... Vous êtes à la dernière mode!

L'habit d'un homme est sa préface.



—Y a-t-il réellement de l'or dans ces mines que vous allez mettre en actions?

—Pas encore!... mais les actionnaires en mettront.



—Tu devrais te faire maigrir.

—Mais, mon cher, je ne fais que cela. Je passe tout mon temps à faire de l'exercice, malheureusement ce régime me donne de l'appétit et ma foi, comme je ne puis rester sans manger, je continue à engraisser.

“Méfiez-vous de l'honneur humain, a dit Jean-Jacques Rousseau, c'est bien peu de chose quand le soleil est couché.”

Quelle ironie! Des guerres de religion dans un pays qui n'a pas de religion!—Ernest Legouvé parlant de la France.



—C'est comme moi... après le huitième verre d'alcool, j'éprouve comme une petite secousse sismique.



Faits et Anecdotes

BRAILLER EN VACHE

UN jour, dit le chef Genest, je montais tranquillement la rue Church, cherchant du nouveau. Une porte s'ouvre, une femme, Madame Ixe, me fait entrer. Elle était à déjeuner. Sa toilette était encore incomplète. Elle avait travaillé pour préparer le déjeuner matinal des fils, partis à l'usine.

—Il y a là un petit garçon avec un papier. Qu'est-ce qu'il veut? Je ne sais pas lire.

—C'est un télégramme, madame, dis-je.

—Ah, oui! un "télégraphe". Lisez-le donc pour moi.

J'ouvris le message et j'y lus les mots suivants: "Votre mari s'est fait tuer au chantier. Le corps sera chez vous demain."

Mon visage dut trahir une émotion, un embarras quelconque car la femme s'en aperçut aussitôt.

J'étais en effet embarrassé pour lui apprendre à brûle-pourpoint cette épouvantable tragédie. Mais elle me tira immédiatement de mon impasse. L'on dirait vraiment que le télégraphe n'est pour ces gens qu'un agent de mauvaises nouvelles, car elle me dit aussitôt:

—Je gage que mon mari est mort.

Je répondis tout bonnement:

—Puisque vous le devinez, c'est malheureusement trop vrai.

Alors, madame Ixe se replaça à table, en apparence parfaitement calme, et me jeta cette phrase que je place dans l'histoire, à côté des exclamations des plus stoïques capitaines:

—Laissez-moi finir de déjeuner, et vous allez voir une femme brailleur en vache.

Je sortis en riant, mais la douleur de cette

femme était réelle. Elle ne s'est jamais remariée.

L'expression a roulé par tout le pays, mais bien peu en connaissent l'origine. Je l'ai racontée souvent, et on l'a toujours accueillie avec des haussements d'épaules, mais je la donne comme un fait absolument authentique.

LE SPECTATEUR (Hull).

LES NOMS SAUVAGES

Il est indubitable que les premiers possesseurs du pays, ceux que connurent Jacques Cartier et Champlain, les Algonquins, les Iroquois, les Montagnais, les Malécites, les Micmacs, appelés aussi Souriquois, ont laissé partout où ils pénétrèrent des traces de leur passage. Il n'existe pas cependant d'empreintes plus profondes de leurs incursions ou de leur prise de possession du sol que celles de leurs idiômes respectifs, puisque seuls ces derniers ont survécu à leur dispersion ou à leur anéantissement comme races.

De tous ces enfants de la forêt, qui s'étaient taillé des parcelles de royaume dans la Nouvelle-France et qui y exerçaient une autorité presque souveraine, c'est la nation algonquienne, de beaucoup la plus nombreuse et la plus répandue, qui a marqué le plus fortement de sa griffe les sentiers qu'elle a parcourus.

Non seulement la grande rivière des Outaouais et ses affluents sont imprégnés de son souvenir, mais tout cet immense territoire qui forme présentement les comtés d'Ottawa, de Pontiac, la région du Témiscamingue, le district de l'Abitibi ainsi que la partie extrême Nord de la province aboutis-

sant à la baie James et à la rivière East-main, est littéralement "criblé" de vocables empruntés à la langue algonquine.

Depuis un siècle, de fréquentes explorations ont été faites, à la vérité, des voyageurs ont foulé à maintes reprises ce sol, les gouvernements y délèguent encore chaque année des géologues ou des équipes d'arpenteurs, et néanmoins tous ces noms sauvages, la plupart de digestion laborieuse, sont demeurés intangibles. Nul n'a osé leur toucher, de crainte de les déflorer, soit peut-être de peur d'éveiller les susceptibilités farouches des anciens manitous. Quoiqu'il en soit, les Algonquins nous ont abandonné une si riche succession, que nous, leurs légataires universels, en sommes quelque peu embarrassés. Cette succession se chiffre par sept à huit mille noms topographiques, pour ne parler que de ceux qui sont présentement connus...

Comment éprouver, par exemple, des faiblesses pour des appellations de rivières ou de lacs conçues sous cette forme fantastique: Matawagosis, Obikodosec, Apschicamish, Matowikoma, Oposataka, Miskittenau, Kakustigan, Shoshoquon, et cent autres du même calibre!

EUG. ROUILLARD.

UN CAS DE TELEPATHIE

J'AVAIS constamment veillé le seigneur Jean-Baptiste Couillard de l'Épinay avec son fils, pendant sa maladie; et, la nuit qu'il mourut, j'étais encore auprès de lui avec son fils et feu M. Robert Christie, notre ami. Lorsque le moribond fut à l'agonie, je courus chez son confesseur, monsieur Doucet, alors curé de Québec; il vint lui-même m'ouvrir la porte du presbytère en me disant:

—Fâché de t'avoir fait attendre.

—Comment! répliquai-je, j'arrive à l'instant même.

—Mon domestique, fit-il, est pourtant venu m'éveiller, il y a environ un quart d'heure, en me disant de me dépêcher, que M. Couillard se mourait.

—Était-ce une hallucination produite par l'inquiétude qu'éprouvait le prêtre sur l'état alarmant d'un malade qu'il chérissait? Était-

ce l'ange de la mort, faisant sa ronde nocturne, qui s'arrêta au chevet du zélé serviteur du Très Haut, pour lui envoyer une dernière consolation qu'il implorait? Sa mission funèbre ne fut guère interrompue; car, à ces mots sublimes prononcés par le prêtre: "Partez, âme chrétienne, au nom du Dieu Tout-Puissant, qui vous a créée!" cette belle âme s'envola au ciel sur les ailes du messager de Jehovah!

PHILIPPE AUBERT DE GASPE.

PRESENCE D'ESPRIT

UNE certaine séance d'un des premiers parlements de Québec, l'opposition — affaire d'ennuyer le gouvernement, qui probablement le méritait bien—avait décidé de prolonger indéfiniment le débat. C'était une nuit blanche en perspective. Après plusieurs de ses collègues, le futur honorable F. G. Marchand se leva pour discourir, *ab ovo*, sur n'importe quoi. A un certain moment, le *speaker* du temps, M. Blanchet, fatigué, épuisé, quitte le fauteuil et se fait remplacer par feu M. Houde, alors le doyen de la députation. Le changement eut lieu à l'insu de M. Marchand, pendant la lecture d'une citation. En se retournant vers le président, la transformation le frappe et avec une rare présence d'esprit, il dit: "Je ne savais pas, monsieur l'orateur, avoir parlé depuis si longtemps; quand j'ai pris la parole, vous étiez jeune homme à la barbe noire, et j'ai maintenant devant moi un vénérable vieillard à barbe blanche!..." Et le père Houde, de méchante humeur ce soir-là, de répondre d'un ton grognon: "On vieillit vite en entendant de pareils débats."

A. DE CELLES.

FORCE DE SALABERRY

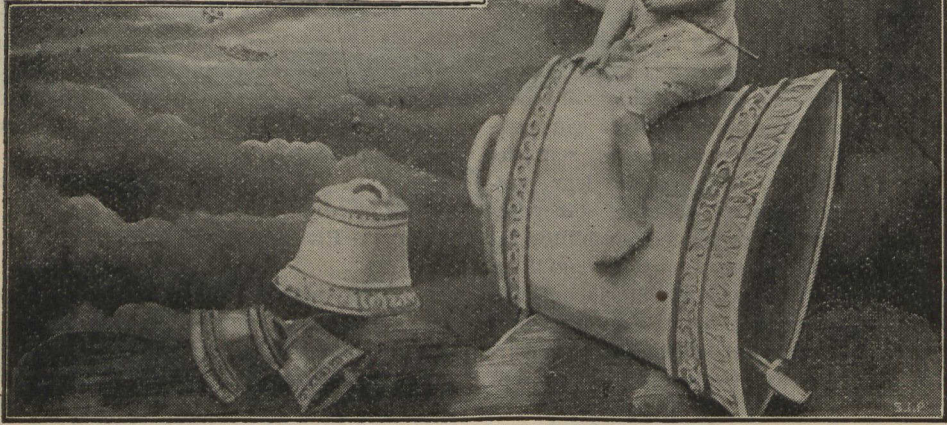
UN homme fort comme il s'en rencontre peu, ce fut le colonel de Salaberry, le héros de Châteauguay. On raconte qu'il se faisait un jeu de se promener par les rues de Montréal, portant un quart de farine sous chacun de ses bras. Il tenait cette force de son père et ses deux fils en ont aussi hérité.

A.-N. Montpetit.



VOUS ÊTES UN SYMBOLE !

Par XXX



Les Cloches

Au clocher de Rovigo

O cloches, vous aurez des frissons d'agonie
A l'heure du supplice atroce et rédempteur,
A l'heure redoutable et cependant bénie
Où le monde paraît devant le Créateur.

Que dans ces tristes jours de la Semaine-Sainte
Votre respect muet nous fasse souvenir
Que le deuil résigné ne connaît pas la plainte.
—Quand Dieu courbe les fronts, c'est qu'il les veut bénir.

Cloches, réveillez-vous en frères envolées
Le Christ s'est levé de son divin tombeau !
Chantez le son nouveau de vos voix consolées,
Le monde rajeuni berce un espoir nouveau.

Confiants comme vous en ce Dieu qui pardonne
Avec le calme sûr et consolant des forts,
Après des noirs cercueils nous attendrons qu'il donne
Le soleil d'un matin de Pâques à nos morts.

O cloches du clocher vous êtes un symbole,
De choisir votre lieu, Dieu semble avoir pris soin ;
Et ne la prodiguez que pour l'office saint.
Conservez pieusement votre immense parole





Le Chapeau de Pâques

Par LE REPORTER

M. ET Mme Durand constituaient un ménage très uni. Jeunes tous deux. Lui, intéressé chez un gros commissionnaire du quartier. On peut affirmer qu'ils auraient eu tout pour être heureux, si

un nuage, un léger nuage n'était venu glisser, de temps à autre, sur l'azur de leur bonheur : Madame était curieuse, non pas curieuse comme il est permis de l'être, mais curieuse par principe, curieuse avec excès, voulant tout voir, tout savoir, sans but et sans raison. De là quelques scènes de ménage. Oh ! pas de vaisselle cassée, pas d'irréremédiables paroles prononcées, non, mais le petit nuage vous savez...

Donc, un soir, sous les yeux de sa femme, Durand sortit de sa poche un feuillet de papier qu'il plia en quatre et enferma dans une enveloppe, sans toutefois la cacheter.

Madame Durand suivait tous

ses gestes avec une attention intense, tout en affectant une parfaite indifférence.

Mais n'y pouvant tenir longtemps, elle questionna :

— Qu'est-ce que c'est que ce papier ?

— Oh ! rien, répondit sournoisement son mari. C'est un document qui n'a d'intérêt que pour moi et qui n'a pas la moindre importance pour un autre.

Et il cacha l'enveloppe tout à fait au fond de l'armoire dans une pile de linge.

Mme Durand n'insista pas et la conversation se porta sur un autre sujet. Mais vous pensez bien que la curiosité de l'aimable dame ne pouvait se contenter d'une explication aussi sommaire.

Aussi, le lendemain, dès que son époux fut parti pour son bureau, se précipita-t-elle vers l'armoire, qui contenait un secret pour elle, chose qu'il lui paraissait impossible de supporter.



Fiévreusement, elle se mit en devoir de bouleverser tout le contenu du mystérieux réceptacle. Et bientôt tout son contenu gisait à terre, en un pittoresque fouillis.

Mais en déplaçant des serviettes, elle percuta sur le plancher le bruit familier d'un



froissement de papier. Elle poussa un soupir de soulagement et mit à jour l'enveloppe si ardemment convoitée.

En retirer le feuillet et le lire, ne fut plus que l'affaire d'un instant. Voici ce que disait le document :

“ Je m'engage à offrir, comme oeuf de Pâques, à ma femme, certain chapeau qu'elle désire, si elle a la force de résister pendant sept jours à la curiosité de savoir ce que contient cette feuille de papier.”

C'était daté et signé : “ Jean Durand ”.

A cette lecture, Mme Durand éprouva une joie qui illumina son joli visage.

Elle allait donc entrer en possession de l'objet de ses rêves, du merveilleux chapeau qu'elle avait admiré à une devanture, sans oser formuler le désir de jamais le voir sur elle.

La tâche était aisée. Elle n'avait qu'à remettre tout en ordre et laisser passer sept jours pour arriver au but.

Le papier, dûment relu une douzaine de fois, réintégra son enveloppe, et l'enveloppe reprit sa place, à l'endroit exact où elle avait été mise.

L'armoire retrouva son ordonnance habituelle, et il eût été impossible de voir qu'elle venait de subir le moindre dérangement.

Le soir même, Mme Dugomard, la femme du pharmacien en gros, laquelle avait invité

les Durand à une petite partie de cartes de carême, recevait dans le creux de l'oreille les confidences de la petite Mme Durand.

—Oui, ma chère, un chapeau idéal que mon mari m'accorde. Vous le verrez bientôt, ma chère!

Mme Dugomard jaunissait de dépit et se soulagea en pensant :

—Oh! si quelqu'un pouvait acheter ce chapeau avant son mari.

Comme vous voyez, Mme Dugomard était une bonne petite amie.

Cependant, les jours passaient—oh! lentement! très lentement!—Mme Durand se sentait devenir de plus en plus nerveuse. Son impatience, au sixième jour de l'épreuve, devenait du délire, et, quand vint le septième jour, elle désespéra d'avoir la force de volonté—même au prix d'un chapeau idéal—de retenir sa langue. Pourtant elle eut cet héroïsme.

M. Durand, lui, souriait dans sa barbe et laissait faire, observant sa moitié sans rien dire, en fin psychologue.

Depuis la veille, les sept jours d'épreuves étaient écoulés. Voulant être là, quand le garçon livreur apporterait le chapeau, Mme Durand n'avait pas bougé de chez elle. Hé-



las! personne ne vint.

Que signifiait ce mystère? M. Durand avait-il oublié sa promesse? Ou, par mauvaise foi, reculait-il devant l'exécution d'un engagement formel.

Ah! que ne pouvait-elle lui mettre sa pro-

messe sous les yeux, et le sommer de la réaliser. Mais un pareil acte indiquait l'aveu de son indiscrétion, et lui faisait perdre son droit au chapeau.

Se taire! mais alors la situation pouvait se prolonger indéfiniment, et la patience de Mme Durand n'était que trop tendue déjà.

Comment sortir de cette cruelle alternative?

Un homme y eût renoncé, mais une femme n'abandonne pas, sans lutter, la perspective de posséder un chapeau pareil.

Mme Durand eut recours à un stratagème.

En somme, les sept jours étaient passés. Elle pouvait lire, maintenant, sans inconvénient, le fatal billet, à condition, toutefois, de ne pas révéler qu'elle en avait pris connaissance antérieurement.

Il fallait le découvrir, comme par hasard. Pour cela, une petite comédie, habilement jouée, suffisait. Heureuse de cette idée, qui rouvrait les portes à ses espérances, Mme Durand attendit le moment de se coucher.

Toujours impassible, M. Durand procédait à sa toilette du soir, quand son épouse poussa un petit cri.

—Qu'y a-t-il?

—J'ai égaré la clé de mon secrétaire, impossible de me souvenir où je l'ai mise!

—Peut-être dans l'armoire, fit Durand.

Mme Durand réprima un sourire, son mari allait au devant de son désir.

—Peut-être, confirma-t-elle.

Et elle se mit à fourgonner dans le meuble.

Avec toute l'astuce d'un peau-rouge qui avance dans la brousse, pour surprendre un

ennemi, elle tourna tout autour de la pile où reposait le précieux écrit.

Puis résolue enfin, elle la souleva à son tour. Quelques serviettes tombèrent à terre, et de l'une d'elles s'échappa l'enveloppe.

—Qu'est-ce que c'est que cette enveloppe? se demanda-t-elle assez haut pour que son mari pût l'entendre.

Celui-ci s'était approché:

—Ah! continua Mme Durand, c'est ce papier que tu as mis là dernièrement!

—Oui, donne-le moi.

Mais déjà Mme Durand s'était saisie de l'objet.

—Je me demande ce qu'il peut contenir?

Et avant que son mari pût intervenir, elle le retira de l'enveloppe et, à haute voix, se mit à le déchiffrer.

Elle lut:

"La terre est ronde, le ciel est bleu, les étoiles scintillent."

Elle s'arrêta, suffoquée, anéantie, comme frappée par une décharge électrique, puis bondissant soudain.

—Misérable! menteur! tu l'as changé!

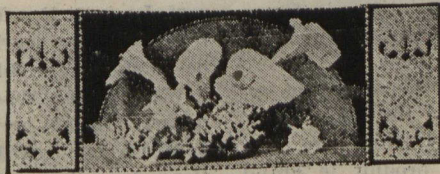
Elle avait à peine prononcé ces paroles, qu'elle eut conscience de sa gaffe.

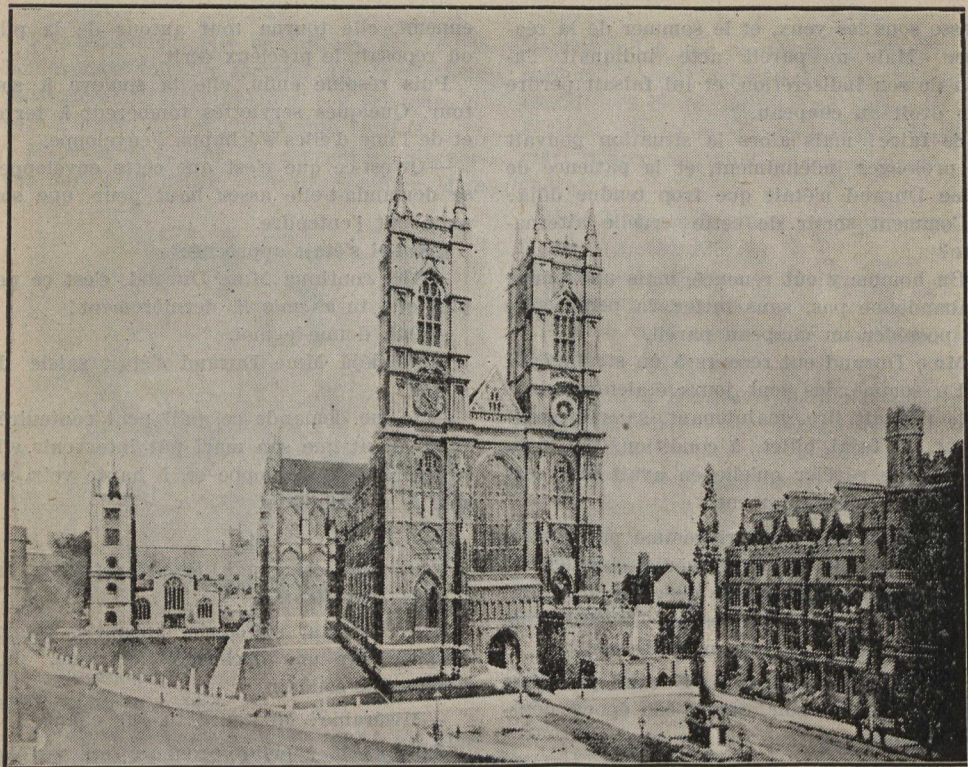
—Tu l'avais donc lu! fit M. Durand.

Et toute penaude, vaincue cette fois, Mme Durand dut avouer son indiscrétion.

Le chapeau resta chez la modiste. Elle dut se contenter de sa vieille foque de l'an dernier, à la grande joie de cette excellente Mme Dugomard, qui déclarait à la ronde:

—Je le savais bien que son fameux chapeau idéal s'évanouirait avec la dernière neige.





Westminster Abbey, Londres.

NOUS avons vu dans notre dernier numéro (cathédrale de Milan, Italie) un des plus purs et des plus grandioses spécimens de l'architecture religieuse catholique.

Voici maintenant Westminster Abbey, qui tient le même rang dans l'art protestant. Les Anglais en sont si fiers (légitimement d'ailleurs) qu'ils disent: "Le touriste qui n'a le temps de voir qu'une chose à Londres, doit se faire conduire à Westminster Abbey."

Le premier Westminster Abbey fut construit en l'an 610. Il fut démoli ainsi que deux autres successeurs, et ce n'est que sous le règne d'Henri III que le présent édifice fut élevé.

Il a la forme d'une croix latine (la forme ordinaire de nos propres églises canadiennes) et sa longueur est de 400 pieds.

Tout beau que soit le gothique de son extérieur, ce n'est pas ce qui lui donne tant d'attrance, ce qui émeut et transporte.

C'est son intérieur qui produit le grand effet, et pour l'excellente raison que depuis

des siècles c'est le Panthéon où l'on dépose les restes des rois, des reines, des grands politiques, généraux, orateurs, philosophes, artistes, écrivains, etc.

Il y a là les dépouilles mortelles de treize rois et de quatorze reines.

C'est d'ailleurs, depuis Edouard Ier, dans Westminster Abbey que se font les cérémonies du couronnement.

Parmi les tombes qui attirent le plus la pieuse curiosité du visiteur, il y a celles de la reine Elisabeth et de son émouvante victime Marie Stuart. Triste et éloquent rapprochement! C'est la postérité qui a voulu au moins corriger une partie de l'injustice du sort. La justicière à côté de la victime! L'histoire écrite en marbre donne peu d'exemples de voisinages semblables.

Westminster Abbey doit être sur le carnet de tout touriste, ne dût-il passer que quelques heures à Londres. Il en rapportera des émotions dont il ne trouvera l'équivalent nulle part, peut-être.



Boulevard de la Madeleine, (Paris)

LE Boulevard de la Madeleine est une des grands artères où, à certaines heures du jour, tous les contrastes, toutes les nuances, toutes les diversités de Paris semblent se donner rendez-vous, se coudoyer, se livrer à un chassé-croisé unique.

Ce boulevard commence à la noble et exquise église qui porte le même nom.

De cette église à la Place de la Bastille, le Boulevard de la Madeleine représente une longueur de trois milles d'une voie vraiment unique où viennent s'emboucher ou s'aligner d'autres voies superbes.

Par le Boulevard de la Madeleine on a une excellente idée des autres qui sont comme le vrai centre de Paris.

Il en sort comme un charme particulier; ils ont une physionomie qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. La population y a comme un air permanent de fête, de gala.

C'est là que les belles toilettes de sortie s'exhibent de préférence.

C'est là que flânent les riches oisifs de la vie et ceux qui ne sont que des aventuriers

dont le luxe reste un problème insoluble.

C'est là que le littérateur, le journaliste, l'artiste vont prendre l'air, critiquer les dernières œuvres en quelque genre que ce soit et formuler l'opinion qui sera probablement celle du monde entier.

La chaussée est remplie de brillants équipages où se prélassent des personnages et des personnalités appartenant aux classes les plus diverses: fortunes séculaires et fortunes d'hier; luxe tiré des sources les plus légitimes et luxe provenant des moyens les plus invouables.

Formant des haies, le long des larges trottoirs, assis aux petites tables placées là par les riches cafés et les opulents restaurants, des hommes, des femmes boivent, sirotent, dégustent, babillent, potinent.

Il faut voir les boulevards l'après-midi, époque de la journée où, comme ils disent à Paris, tout bat son plein. Et tout cela sans confusion proprement dite, sans bruits criards, tout le monde semblant s'être astreint à se conduire comme dans un salon.



En Floride

POUR les gens instruits, ce nom de Floride évoque tout un grand et lointain passé rempli de dévouement, d'intrépidité et aussi, hélas ! des cruautés sans nom de ceux qui, découvreurs ou aventuriers, pionniers ou exploités, colons ou bandits s'abattirent sur l'Amérique nouvellement découverte et voulurent y tailler des fièfs pour leurs rois ou pour eux-mêmes.

Terre également fertile en héroïsme et en crimes, qui vit l'abnégation poussée à son plus sublime degré et la rapacité humaine se porter à des excès inconnus jusque-là.

Mais pour la masse, le nom de Floride évoque une vision de Paradis Terrestre, de pays où le printemps est éternel, où les arbres sont plus beaux qu'ailleurs, les fruits plus succulents, les oiseaux plus artistes, le soleil plus rutilant.

C'est à la Floride que le malade riche va demander la santé, fuyant les hivers et les humidités du nord.

Le paysage ci-dessus nous montre une campagne baignée par la rivière Indienne, cours d'eau à la fois majestueux et limpide que

bordent deux rives enchantées. Nombreuses sont les rivières de ce genre en Floride. Des bateaux de plaisance les sillonnent, véritables oiseaux-mouches aux couleurs gaies et aux formes pittoresques.

En certaines régions, la Floride est coupée de cours d'eau qui rappellent de très près Venise.

La rivière Indienne est longue de près de 50 lieues ; c'est une des principales. Presque tout le temps on croit passer entre deux haies de verdure, organisées par la main de l'homme pour quelque fête gigantesque.

Les terres qui la bordent sont d'une extrême fertilité. C'est là surtout que se trouvent les célèbres orangeries, richesse inépuisable. Là aussi les féconds cocotiers dont s'alimente le monde entier.

Ses eaux remarquablement poissonneuses contiennent le fameux tarpon. On trouve également là des tortues dont quelques-unes pèsent jusqu'à 500 livres. Depuis la construction d'un chemin de fer, la population et le nombre des touristes augmentent considérablement.



Au Mexique

LE Mexique est un des pays où les capitaux canadiens vont en grande abondance, suivant l'exemple des capitaux américains. C'est un pays d'une richesse inouïe mais dont la population généralement paresseuse et routinière vit sans souci, à la diable, peinant quelques jours, puis retournant à l'oisiveté. Sans l'Américain et l'Européen, ce riche pays serait resté un "sale trou", comme dit la chanson.

Le Mexique est le pays des contrastes violents.

Presque aux portes des cités opulentes on voit des villages que nous ne voudrions pas donner comme habitations à nos animaux les moins difficiles.

La gravure ci-dessus nous montre un de ces villages. Il se nomme Salamanque et se compose de huttes faites de paille. Ces huttes sont des bouges sans lumière, sans air, sans plancher, sans meubles. D'autres huttes sont faites de terre cuite au soleil ou de déchets séchés.

Pour l'Indien du Mexique, une couverture

aux vives couleurs compose souvent le *home*. Il s'en enveloppe, il s'y enroule, puis étendu le long d'un mur, il dort comme un bienheureux.

Et on le voit heureux, content, apparemment insensible au bien-être qu'il voit s'étaler tout à côté de lui.

Cet Indien est généralement paisible, craintif.

Autrefois, au dire des Espagnols qui les découvrirent, ces Indiens étaient, sous plusieurs rapports, cultivés et intelligents.

Ce qu'ils ne disent pas, ces Espagnols, c'est que leur brutalité à eux, leur cupidité ont réduit ces races à ce qu'elles sont aujourd'hui.

Aujourd'hui elles ont fort peu de chance d'améliorer leur condition.

Et cependant ils sont près de *sept millions!* Tant que le terrible problème que présente leur existence n'aura pas été résolu, le Mexique est condamné à n'être qu'un pays aux trois quarts sauvages.

(A continuer.)

Guérison de la Laideur

Par Le Dr BON-SENS

L'AMÉRIQUE est le pays de toutes les audaces et de toutes les originalités. Tandis que les savants de toutes sortes multiplient les découvertes plus ou moins sérieuses et plus ou moins pratiques, les médecins ne restent pas inactifs; et tandis qu'en Europe, les docteurs s'efforcent de chercher dans leurs laboratoires le remède qui doit enfin guérir la tuberculose et plusieurs autres maladies qu'il a été jusqu'ici impossible de combattre d'une façon énergique et certaine, les professeurs du Nouveau-Monde s'efforcent de guérir un mal presque aussi terrible, bien qu'il ne soit pas mortel, mais qui n'en cause pas moins beaucoup de larmes et de souffrances... morales, nous avons nommé la laideur.

Un certain nombre de spécialistes, de véritables fabricants de beautés, et que l'on pourrait appeler docteurs... Vénus, se sont établis dans les quartiers aristocratiques de New-York et des principales villes de l'Amérique du Nord. Déjà, on leur attribue des cures absolument merveilleuses. D'un malheureux bossu, comme le célèbre Quasimodo que Victor Hugo nous décrit dans *Notre-Dame de Paris*, ils vous font un véritable adonis, aux formes sculpturales, à la beauté classique; après un traitement relativement court, un monsieur possédant un nez aussi fantastiquement volumineux et grotesque que celui de Cyrano de Bergerac, se voit détenteur d'un appendice nasal conforme au style le plus pur, un véritable nez grec.

N'allez pas croire, mes chers

lecteurs, et vous aussi mes chères lectrices, que tout ceci soit une plaisanterie. Il n'y a rien de plus exact. Les détails que nous allons vous donner, nous les avons lus dans une très grave revue de Londres, sous la signature d'un écrivain anglais des plus justement estimés, Sir Chauncey Montgomery McGovern. Nous allons les résumer pour vous, aussi succinctement que possible, en examinant comment fonctionne une de ces extraordinaires cliniques où l'on guérit la laideur.

* * *

Chaque clinique de la beauté comprend six chirurgiens ayant chacun leur spécialité; ils doivent avoir également un diplôme de mécanicien, de chimiste, et avoir fait des études de peinture et de sculpture entièrement complètes. Voilà bien des choses pour un homme seul, et il faut avouer que le praticien qui possède un si grand nombre de connaissances, offre vraiment de très sérieuses garanties à ses clients

Le malade, ou plutôt la personne atteinte

de cette cruelle difformité qui s'appelle la laideur, se présente à la clinique. On commence par l'examiner avec le plus grand soin. Sur la table des salons d'attente, il n'est pas rare de voir de gros albums remplis de photographies. D'un côté se trouve la personne laide, avant le traitement, de l'autre, on la voit transfigurée et... guérie. Feuilletter cet album est déjà un passe-temps peu ordinaire.

En effet, à droite, de véritables monstres, affreux à



nous faire prendre la fuite; à gauche, des portraits fort agréables à regarder.

Une dame qui avait le nez fendu s'en fut trouver un des docteurs Vénus; celui-ci le transforma si bien que son mari, lorsqu'elle rentra chez elle, lui demanda qui elle était, et ce qu'elle désirait.



Le frère de cette dame était affligé d'une paire d'oreilles tellement démesurées qu'elles le faisaient ressembler à un âne. Les lobes étaient énormes et très écartés des oreilles, on aurait dit de véritables plats à barbes, et il était impossible de rien imaginer de plus grotesque et de plus ridicule. Tout le monde s'esclaffait sur son passage. Eh bien, le Dr Vénus le travailla si bien qu'il lui fabriqua une nouvelle paire d'oreilles tout à fait semblables à celles de la majeure partie de l'humanité.

Sir Chauncey Montgomery raconte également la guérison d'une dame qui avait une fossette au milieu du nez, ce qui produisait un très disgracieux effet.

L'opérateur s'y prit de la façon suivante pour faire disparaître la malencontreuse fossette. Il pratiqua une incision sur le nez, enleva un peu de chair à droite et à gauche, et la plaça à l'endroit où il en manquait.

Une autre fois, le même chirurgien employa un moyen différent avec une dame qui avait une fossette sur l'os du nez, au-dessus des narines: il écarta la peau, arrangea l'os, et y déposa un morceau d'os de lapin tué quelques instants auparavant. Il rabattit la peau sur le tout; quelques jours après, grâce à un traitement électrique, la cicatrice avait disparu. La greffe osseuse réussit admirablement.

Pour enlever des grains de beauté trop envahissants et déparant un joli visage, on emploie également l'électricité. Le patient n'a pas besoin d'être endormi. Quelquefois,

cependant, on est obligé de tailler dans le vif pour aller jusqu'aux racines, c'est plus long et plus douloureux.

* * *

Si les fossettes sur le nez sont plutôt d'un vilain effet, celles que la nature place sur de jolies joues veloutées sont, au contraire, autrement cotées. Aussi, les docteurs Vénus sont-ils très sollicités par les dames qui n'en ont point et en désirent, dans un sentiment de coquetterie très compréhensible.

Voici comment le docteur pratique en pareil cas.

Il fait placer la cliente dans une chaise d'opération, lui remet un miroir entre les mains et lui demande de s'y regarder et de sourire le plus gracieusement possible. Jusqu'ici, rien de bien compliqué; puis, lorsque la dame a trouvé le sourire demandé, le praticien marque sur sa joue l'endroit qui doit être occupé par la fossette, et administre à la cliente un anesthésique quelconque. Lorsqu'elle est endormie, l'opérateur prend une sorte de bistouri spécial dit "couteau à fossettes" et s'en sert pour faire sur chaque joue une petite incision à travers la peau. Alors, il écarte cette peau à droite et à gauche, enlève dans la chair une section en forme d'ellipse, puis son aide applique sur la partie coupée, un antiseptique pour prévenir l'inflammation, l'on remet la peau en place et... c'est tout.

En quelques jours, la plaie est cicatrisée;



le docteur fait disparaître la marque grâce à des applications d'électricité. Et bientôt, à l'endroit où l'incision a été faite, s'épanouit une gentille et gracieuse fossette.

Sir Chauncey Montgomery a vu procéder d'une autre manière à cette fabrication de fossettes.

Le docteur enfonce sous la peau une aiguille électrique, et s'en sert pour détruire les tissus à l'endroit où la cliente désire une fossette. Ce genre d'opération produit, paraît-il, d'excellents résultats, mais comme elle est très douloureuse, elle est beaucoup moins demandée.

* * *

L'une des opérations les plus étonnantes qui aient été faites par l'un des docteurs Vénus est celle-ci : Un jeune homme était le malheureux propriétaire d'un nez qui ne se contentait pas d'être d'une grosseur démesurée, mais figurait encore les plus capricieux méandres. Le docteur, après l'avoir endormi, lui fit une incision verticale depuis la hauteur des yeux jusqu'au bout du nez. Il lui rabattit la peau à droite et à gauche et découvrit l'os. Alors, avec une aiguille électrique, il détruisit les tissus aux endroits où ils étaient en trop grande abondance. Puis tranquillement il remit la peau en place et annonça que tout était fini. En effet, trois semaines après, l'opéré avait un nez comme tout le monde.

Les cliniques pour la guérison de la laideur, à côté des immenses avantages qu'elles procurent et des indéniables résultats qu'elles produisent, ont un grave défaut, elles ne sont accessibles qu'aux gens très riches. Ces différentes opérations et les traitements qui les accompagnent sont d'un prix très élevé.

Seules les personnes que la nature a disgraciées, mais qui, en revanche, sont douées d'une fortune considérable, peuvent se payer le luxe de se faire fabriquer une beauté.

—“Après tout, disait une Américaine aussi égoïste que coquette, cela vaut mieux ainsi ; car, s'il n'y avait sur la terre que de jolies femmes, d'abord, où serait le contraste... puis cela deviendrait monotone !”

Aussi, chers lecteurs et chères lectrices, nous ne vous conseillons pas précisément d'engager les personnes de votre connaissance qui seraient affligées d'une paire d'oreilles d'âne, d'un nez d'éléphant, de pieds bots, ou d'une énorme loupe, de partir pour les Etats-Unis et d'aller se faire traiter par un de ces docteurs Vénus, à moins toutefois que leur porte-monnaie ne soit très bien garni.

Le Cœur Trop Bien Gardé

*Je connais ici-bas un paradis caché
Dont un ange a la garde et qu'un mur emprisonne.
En rêve un pèlerin l'avait longtemps cherché ;
Mais il lut sur la porte: Il n'entre ici personne.*

*Au mur, à l'ange, au vent, il contait ses douleurs:
“Ouvre-toi, porte sourde et qu'en vain je supplie!
O doux jardin fermé qui cueillera vos fleurs?
O fontaine scellée où boira ma folie?”*

*L'ange avait des pitiés de femme. Il s'attendrit,
Et le pèlerin vit sa peine consolée.
A son désir enfin, le doux jardin s'ouvrit,
Et sa folie a bu dans la source scellée.*

V. CHERBULIEZ.



COURRIER DE LA FAMILLE
La mère. La Fille. L'Enfant
par Tante Pierrette.

Modèles de Coiffure



D'AUTRES vous parleront chapeaux — c'est un peu le sujet tout désigné à Pâques, — moi, je vous parlerai coiffure. Celle-ci est trop souvent oubliée au profit de l'autre, et, cependant, ne fournit-elle pas au chapeau la moitié de la mise en valeur? Donc, je vous parle coiffure en vous offrant deux jolis modèles et en empruntant mes renseignements à Sylviane, une autorité parisienne. Celle-ci nous apprend d'abord que, tout en conservant la même ligne générale qui se peut résumer ainsi: cheveux plats devant et chignon allongeant le profil, il est possible de modifier de différentes façons la disposition de la coiffure afin de trouver la manière qui convient le mieux à chaque physionomie. Il y a tout d'abord une façon nouvelle de placer la longue natte, au lieu de n'en faire qu'une sorte de serre-tête aplatissant les cheveux autour du visage, laisser le côté gauche très bouffant. A cet endroit la natte est masquée, puis descend former le côté droit de la coiffure. Je recommande ce procédé aux minois qui

ne s'accrochent pas du genre classique et quelque peu sévère donné par la natte turban et je leur conseille même un très petit noeud de ruban métallique piqué au-dessus de l'oreille droite (*fig. 1*).

Lorsque le profil est régulier, rien n'est plus chic que le très volumineux chignon de grosses boucles, placé très haut, à la grecque. Pour cette coiffure les cheveux sont simplement rejetés en arrière, mais il faut avoir soin de leur conserver un peu plus de flou qu'ils ne devront en avoir lorsque tout sera terminé. Un large galon ou ruban métallisé les vient enserrer en ne laissant dépasser qu'un léger bouffant sur le front. Ce galon ou ce ruban peuvent se terminer par un gros noeud sur la nuque (*fig. 2*).

S'harmonisant d'une façon parfaite avec la robe genre peplum, voici une autre disposition fort artistique. Tous les cheveux rejetés en arrière sont très soufflés de façon à former sur le dessus de la tête une sorte de bouffant très vapoureux. Un bandeau d'or, incrusté de pierres de couleur ou de diamants les applique sur le front à deux doigts de la racine.

Chignon dégageant bien la nuque et tout en grosses coques et en boucles (*fig. 3*).

Enfin, que la chevelure soit disposée de n'importe quelle manière, même avec la nat-



Fig 1



Fig 2



Fig 3



Fig 4

te turban, lorsque le chignon s'enlève bien au-dessus de la nuque (ce qui caractérise la tendance actuelle), rien n'est plus gracieux que la résille d'or mat ou de perles, semblant soutenir le lourd poids des toisons soyeuses (fig. 4). La résille constellée de dia-

mants est d'un merveilleux effet lorsque les pierres sont véritables. Mais comme un semblable ornement n'est pas à la portée de toutes les bourses, je conseille la résille de perles qui peut, au besoin, supporter l'imitation.

Le Premier Album

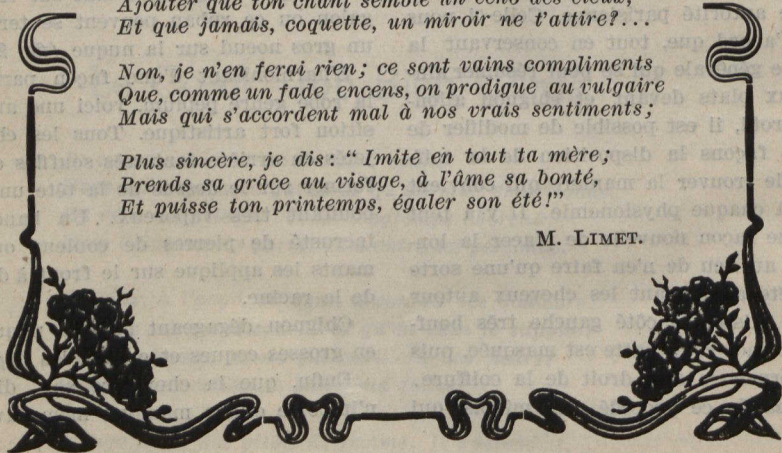
*A cette page blanche, enfant, que vais-je dire?
Que j'aime ton front pur, tes longs cheveux soyeux,
Et l'esprit éveillé qui pétille en tes yeux
Quand, sur ta lèvre en fleur, se glisse un fin sourire?*

*Faut-il aussi vanter cet art naissant d'écrire
Où ta malice éclate en des contes joyeux;
Ajouter que ton chant semble un écho des cieux,
Et que jamais, coquette, un miroir ne t'attire?...?*

*Non, je n'en ferai rien; ce sont vains compliments
Que, comme un fade encens, on prodigue au vulgaire
Mais qui s'accordent mal à nos vrais sentiments;*

*Plus sincère, je dis: "Imite en tout ta mère;
Prends sa grâce au visage, à l'âme sa bonté,
Et puisse ton printemps, égaler son été!"*

M. LIMET.





Au moment même où Jeanne d'Arc a les honneurs de la grande actualité au Vatican, au moment où elle va être mise au nombre



des saints de l'Eglise catholique et choisie, peut-être, comme patronne de la France, nous sommes heureux de pouvoir, les premiers au Canada, publier cette reproduction de son portrait par Bastien Lepage, portrait qui, dit-on, est le plus vrai, le seul ressemblant peut-être.

Le canal Impérial, en Chine, a 1000 milles de longueur. C'est le record.

La richesse totale de la France est estimée à 900,000,000,000 de louis sterling, et il n'y a pas de pays au monde où la richesse soit divisée aussi également parmi les habitants.

La première femme qui ait fait le tour du monde fut une jeune bretonne nommée Barre. Elle était habillée en homme, et accompagnait comme servante le botaniste Commerçon dans ses voyages.

Les Américains aiment beaucoup la musique. Du moins est-on autorisé à le supposer par le chiffre vraiment éloquent de la fabrication et de la vente des pianos sur le territoire américain en 1908. On en a fabriqué 300,000. Chicago entre dans ce chiffre pour le tiers, soit 100,000. La vente des pianos a produit 39 millions de dollars.

A Paris deux femmes—Sarah Bernhardt et Réjane—ont des théâtres, mais elles n'en sont peut-être que nominalement gérantes. Tandis que Mlle Elizabeth Schober, dont voici le portrait, est pratiquement gérante et directrice d'un grand théâtre de Chicago, le Bush Temple Theatre. Elle engage les ar-



tistes, choisit les pièces et dirigent les répétitions. Il y a trois ans, elle gérait une manufacture de chaussures.

Prof.

LAVOIE

FABRICANT
EXPERT DE
PERRUQUES
ET TOUPETS
ET
MESSIEURS

—
Maison
fondée en
1860
—

**Cheveux teints dans toutes les nuances
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees**

**Assortiment complet de Tresses en
Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure,
Peignes et Ornaments en Tous
Genres pour Cheveux.**

Importation directe de Paris, Londres, New-York

No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.



L'équipement de l'écolier suisse

Les deux seuls moyens infaillibles pour ne pas prêter de l'argent aux amis, c'est de ne pas avoir d'argent ou de ne pas avoir d'amis.



Dame de qualité du 17e siècle à sa toilette.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Voilà qu'on nous apprend que l'origine des billets de banque remonte à 2,600 ans avant Jésus-Christ. L'invention est due à une banque chinoise. Ils portaient le nom de la banque, la date, le numéro du billet, l'indication de la valeur du billet en lettres, et au moyen d'une figure représentant un tas de pièces de monnaie d'une valeur équivalente. On voit que rien n'y manquait, pas même, comme dans nos billets actuels, la signature de fonctionnaires et l'indication des pénalités infligées par la loi aux contrefacteurs. Enfin, pour couronner le tout, une maxime qui a bien son prix : "Produis tout ce que tu peux, et dépense avec économie."

La population du monde entier est de un milliard 620 millions d'habitants.